

DECOUVERTE GEOGRAPHIQUE ET SCIENTIFIQUE DE L'OUEST DE LA CENTRAFRIQUE

I - DECOUVERTE DU BASSIN DE LA SANGHA (1886 - 1907)

INTRODUCTION

Alors qu'au milieu du XIX^{ème} siècle, avec DENHAM 1823, BARTH 1851, l'Europe faisait connaissance avec le lac Tchad, le Chari et le Logone, il fallut attendre 1883 pour avoir la première mention indirecte des rivières de l'ouest de l'actuelle centrafrique. Remontant en effet la vallée de la Bénoué jusqu'à ses sources et atteignant Ngaoundéré, l'allemand FLEGEL entendit parler de rivières coulant vers le sud-est. C'est ainsi que le géographe belge A.J. WAUTERS (1) signale en pointillés sur une carte d'Afrique Centrale les noms des rivières : Koundé, Nana, Donasala et Bali de l'ouest vers l'est. On peut y reconnaître respectivement le Lom ou la Mambéré passant non loin de Koundé ; la Nana (nom conservé bien qu'il signifie tout simplement rivière), la Donasala représente peut-être la Yolé ou la Paya. Quant à la Bali, il faudra de longues années pour la relier à la Lobaye.

1. Premières mentions de la Sangha (1886-87).

Le nom de la Sangha apparaît dans le rapport annuel fait par le Secrétaire Général de la Société de Géographie Ch. MAUNOIR, sur les découvertes géographiques de l'année 1885. Il y écrit (2) : "Déjà M. A. DOLISIE avait remonté le Congo de Brazzaville à Malumbi, près du confluent de l'Oubanghi (janvier 1884). Il avait relevé sommairement le cours inférieur des rivières comprises entre l'Alima et l'Oubanghi, particulièrement le Licouala et le Sangha".

Orthographe et genres sont loins d'être fixés. Dans le rapport de l'année suivante, le même Ch. MAUNOIR note (3) que la mission de délimitation frontalière ROUVIER (avec l'Etat Indépendant du Congo) vit "L'Alima, la Likuala, la Sangui (4) et l'Ubanghi".

Au même moment, les agents de l'Etat Indépendant révèlent l'existence de la Bounga. Se basant sur une simple reconnaissance d'une trentaine de kilomètres, du pasteur GRENFELL et du lieutenant VON FRANCOIS, WAUTERS eut l'une de ses intuitions générales, en émettant l'hypothèse : "La Bounga, un nouveau grand affluent de droite du Congo" (5). Se fondant sur le débit important

(1) Le Mouvement Géographique n° 11 (31 mai 1885), p. 42.

(2) p. 105 in Bull. Soc. Géogr. tome VII (1886), p. 5 à 131.

(3) cf. p. 65 in Bull. Soc. Géogr. tome VIII (1887), p. 5 à 117.

(4) Le Sangha = la Sangui = la Masa = la Massa = la Sangha.

(5) Le Mouvement Géographique n° 3 - 7 fév. 1886.

DECOUVERTE GEOGRAPHIQUE ET SCIENTIFIQUE DE L'OUEST
DE LA CENTRAFRIQUE

Y. BOULVERT - MRP ORSTOM - BONDY

Il y a cent ans, l'ouest de l'actuelle centrafricaine demeurait totalement inconnu. Son exploration ne fut réalisée qu'entre 1890 et 1910 en vingt ans donc. Elle ne fut en rien systématique. Quatre idées de base y ont successivement présidé. Il fallait d'abord remonter le plus vite possible vers le nord pour couper la route aux Allemands du Cameroun. Ce sera l'oeuvre de CHOLET (1890), A. FOURNEAU et G. GAILLARD (1891), BRAZZA et son équipe dont PONEL (1892-1894), MIZON (1892)... Cette première période est le sujet de la note 1 : Découverte du bassin de la Sangha.

Il s'agira ensuite de trouver une voie d'accès vers le Tchad : CLOZEL avec HERR (1894) pensera l'avoir trouvée dans l'Ouham. PERDRIZET (1896-1897) vérifiera que cette rivière n'est pas navigable ; Dieu sait pourquoi, ses rapports ne seront pas publiés !. L'Ouham coulant vers l'est, donnera lieu à de longues controverses, avec le géographe belge WAUTERS notamment. Cette rivière se rattache-t-elle au Gribingui, au Logone, au Bahr Sara ou à l'Oubangui ? Dix ans seront nécessaires pour en tracer le cours. Ne nous moquons pas : près d'un siècle plus tard, l'Ouham n'est toujours pas reconnue en tant que branche maîtresse du Chari. (cf note 2 : le problème de l'Ouham Chari).

La priorité de la Marche vers le Tchad laissa, à l'écart des axes d'explorations, l'interfluve séparant la Sangha de l'Oubangui. Ainsi la rivière Bali, traversée par PONEL (1892) et CLOZEL (1894), fut longtemps rattachée à la Likouala-aux-herbes, avant d'être reconnue comme le cours amont de la Lobaye. Là encore, un siècle plus tard, la forêt marécageuse du nord Congo n'a pas dévoilé tous ses secrets. On décèle à peine un important modelé karstique, encadré de directions structurales. Le lac Tellé laisse encore place aux mystères (cf note 3 : la mystérieuse région Sangha-Oubangui).

Au début de ce siècle, après les derniers raids de LOFLER (1901), LANCRENON (1905), on songera enfin à recouper ces itinéraires individuels par des missions structurées (LENFANT, 1907), en vue d'établir une cartographie plus rigoureuse. L'impératif était, il est vrai, avant tout politique. Il s'agissait de délimiter la frontière avec le Cameroun qui fut déplacée sur des centaines de kilomètres, quatre fois en vingt cinq ans : 1894, 1907, 1911 et 1920 ! Ce fut l'oeuvre des Missions de délimitation : MOLL (1905-1907) et PERIQUET (1908-1910, et 1912-1914). Ce n'est qu'après la Grande Guerre que débuta l'exploration géologique. (cf note 4 : Les plateaux du nord-ouest de la Centrafrique). A titre d'exemple, il est intéressant de relever quand et comment a été perçue une région naturelle, aussi caractérisée que celle des plateaux gréseux de Gadzi-Carnot, c'est le sujet de la note 5 : Découverte géographique du plateau gréseux de Carnot.

(4 à 5000 m³/s) et "sur le parallélisme des rivières qui semble être le trait caractéristique de l'hydrographie dans cette partie du bassin du Congo (1), il nous paraît probable que si la rive droite de l'Oubangui inférieur ne reçoit aucun tributaire, c'est parce qu'il y a à l'ouest un autre grand cours d'eau parallèle qui draine la région occidentale, servant ainsi en quelque sorte de rive droite à l'Oubangui, absolument comme celui-ci sert de rive droite au Congo...

La Bounga drainerait donc, si notre hypothèse se vérifie, le pays situé à l'ouest de l'Oubangui et il aurait ses sources au nord-ouest, là où l'on a tracé, jusqu'ici en pointillé le cours supposé de la rivière Kadéi".

2. Mission CHOLET (Mars à Juin 1890).

Selon le rapport (2) de cet explorateur nantais, la Sangha se divise à Ouosso (=Ouessou) vers 2°30' (3), en deux rivières :

- à l'ouest, le Ngoko, large de 200 m seulement mais relativement profond,
- à l'est, le Masa, large de 1000 m mais peu profond, parsemé d'îles et encombré de bancs de sable. Deux tentatives (4 et 25 mai) pour le remonter s'avèrent infructueuses. CHOLET précise "les indigènes nous déclaraient que les eaux montaient depuis la fin de juillet jusqu'au mois d'octobre pour baisser ensuite... En partant au mois d'août, on doit pouvoir aller très loin au nord car le pays est plat, plutôt marécageux, on n'aperçoit aucune montagne".

En résumé, la Sangha est une rivière très importante, navigable en toutes saisons jusqu'au village d'Ouosso. Aux hautes eaux, c'est-à-dire en août, septembre, octobre et décembre, on doit pouvoir remonter beaucoup plus loin car sa largeur est encore considérable... (Cette) simple reconnaissance, prouve l'importance de la rivière au point de vue commercial. Son importance politique est considérable."

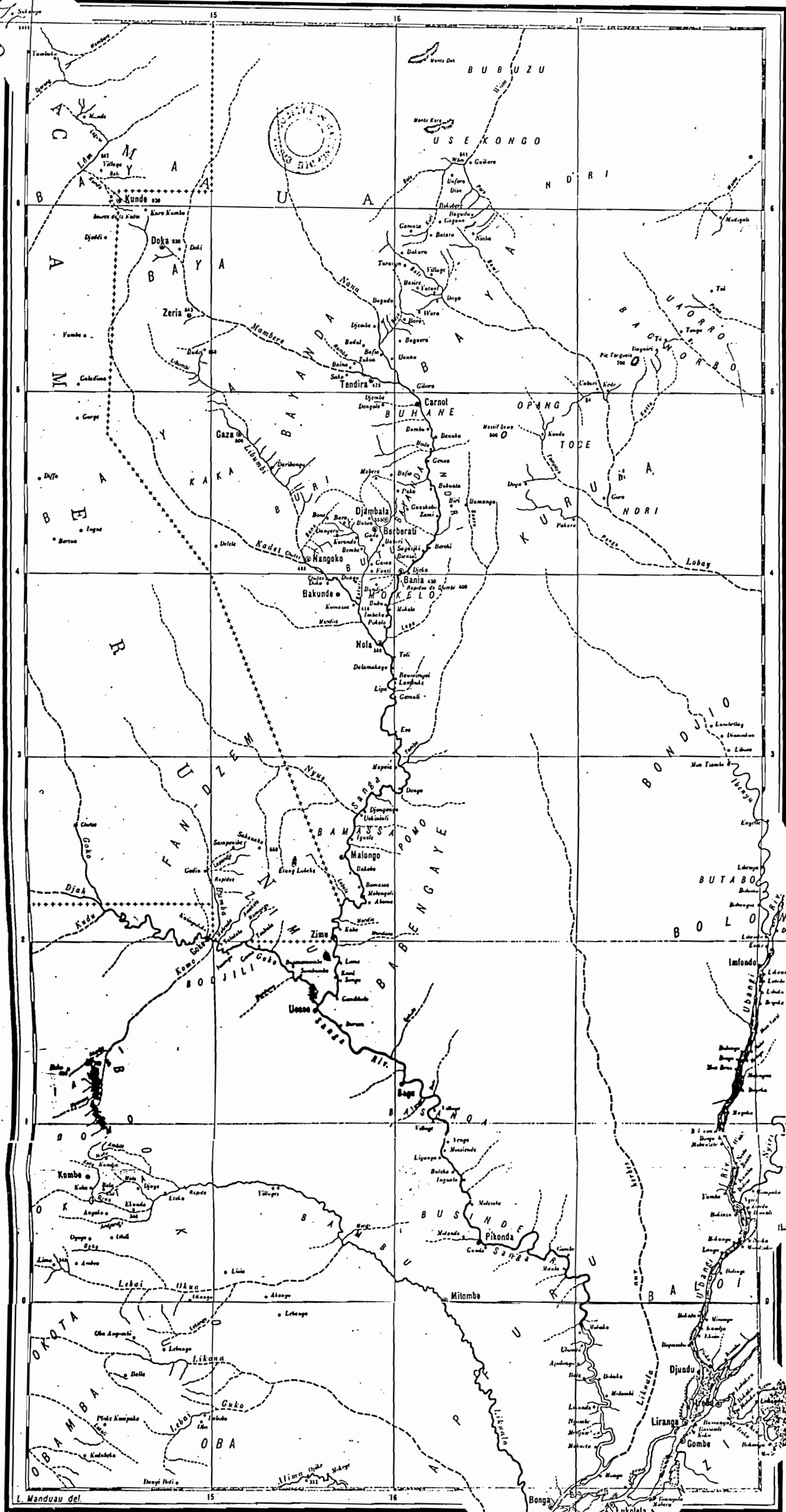
C'est le triomphe pour WAUTERS (4) qui écrit : "L'exploration de M. CHOLET vient démontrer après quatre ans et demi d'attente que c'est l'ex-

- (1) Les français iront trop loin dans cette voie, en reliant pendant près de quinze ans la Bali à la Likouala aux Herbes et non à la Lobaye !
- (2) Cf Journal Officiel de la Rép. Fr. 10 nov. 1890 n° 305 p. 5454 repris in le Mouv. Géogr. n° 27-30 nov. 1890 p. 112.
- (3) Ses mesures ne sont pas très précises : Ouesso se situe à 1°37'N.
- (4) "L'exploration de la Bounga-Sangha par M. CHOLET. Vérification de l'hypothèse du Mouvement géographique" Le Mouv. géogr. n° 22-21 sept. 1890 p. 91-92.

CARTE de la RIVIÈRE SANGA

dressée au 2,000,000^e par A.-J. WAUTERS

d'après les renseignements de MM. S. et J. de Brazza, Mizon, Clozel, Ponel, Massari, etc.



plorateur qui avait tort (1) et que c'est le "géographe en chambre" qui avait raison. D'après (le journal) "Le siècle", l'explorateur a réussi à remonter cette rivière jusqu'à 4°N - 15°20E (2)".

Une carte publiée dans ce même périodique (3) est très parlante. Elle montre qu'entre 4° et 10°N ainsi qu'à l'est du 14e méridien, l'actuel territoire centrafricain restait pratiquement inconnu. Comme l'écrit WAUTERS "nous n'attendrons plus longtemps avant de remplir le blanc de notre carte. La région mystérieuse qui s'étend entre le lac Tchad et le coude de l'Oubanghi est en ce moment l'objectif de plusieurs expéditions allemandes et françaises : MORGEN, CRAMPEL, MIZON, ZINTGRAFF...".

3. Missions A. FOURNEAU - G. GAILLARD (mars à mai 1891).

3.a. Pourquoi deux missions ?

En prolongement de cette reconnaissance - on n'ose dire au vu de ces résultats - BRAZZA décida d'envoyer au début de 1891, deux expéditions l'une par voie terrestre (A. FOURNEAU avec BLOM et THIRIET), l'autre sur le vapeur Ballay (G. GAILLARD - Capitaine HUSSON) afin de pousser, aussi loin que possible vers le nord, l'exploration de la Sangha (en fait de la région longeant à l'est le 15°E Greenwich : frontière théorique avec le Cameroun.)

Il semble bien que l'impératif politique ait été prédominant dans cette décision : il fallait couper la route aux Allemands du Cameroun. En effet un problème se pose : Pourquoi n'a-t-on pas retenu la leçon de l'échec de CHOLET aux basses eaux en envoyant une mission en octobre-novembre ? Pourquoi la mission n'était-elle pas unique : le vapeur essayant de monter la mission pédestre aussi loin que possible et restant en soutien de cette dernière, au lieu de repartir dès les premiers rapides atteints ?

Un entrefilet (4) est révélateur de l'inconscience des autorités gouvernementales vis-à-vis des missions et de leurs terrains d'exploration. Au reçu le 3 août du télégramme officiel annonçant le massacre de la Mission CRAMPEL, le gouvernement, en vue de prévenir des attaques parlementaires ou journalistiques, énumère diverses mesures qui auraient été prises par le Commissaire Général BRAZZA : "Envoi d'une canonnière à Bangui pour recueillir les survivants... Enfin l'exploration qui parcourait la rivière Sangha dirige aussi sa marche vers le point présumé où CRAMPEL aurait été assassiné". Il n'aurait déjà pas été facile de retrouver FOURNEAU cherchant son chemin à travers l'inextricable forêt de la Sangha. Même prévenu, comment et en combien de temps aurait-il pu se porter dans

(1) Allusion à BRAZZA qui avait assimilé l'Alima à l'Oubangui.

(2) En fait Moloundou : 2°02' - 15°12'.

(3) Le Mouv. Géogr. n° 30 - 28 déc. 1890.

(4) Journal Officiel Rép. Franç. 17 août 1891. n° 221, p. 4088.

la région de Ndélé ?

Il n'atteindra d'ailleurs pas le sixième parallèle. Divers journaux de l'époque relatent l'attaque subie par la mission FOURNEAU dans la nuit du 11 mai 1891, au sud de l'actuel Carnot - ainsi que sa retraite précipitée sur la Mambéré (1). Toutefois le récit de l'expédition elle-même se trouve dans les notes personnelles d'A. FOURNEAU qui ne seront éditées qu'après son décès en 1930 (2).

3.b. Récit de FOURNEAU.

Après avoir erré à la recherche de son chemin "à travers les plaines couvertes d'un fouillis impénétrable" il parvient "à N'Dongo, en face de l'île Moli, en pays Baïanga" (3), la mission est rejointe le 8 avril par le vapeur. On comprend la joie mais aussi l'amertume de FOURNEAU qui écrit : "Partis le 7 mars d'Ouessou, nous avons mis plus d'un mois pour atteindre N'Dongo, à traverser (un pays) accidenté, marécageux sous la forêt. Le vapeur Ballay vient de nous rejoindre en cinq jours de navigation ! (4)... Combien je regrette qu'on ne m'ait pas laissé la libre disposition de nos vapeurs !"

"Nous reprenons la piste fangeuse alors que le Ballay nous devançant, nous salua joyeusement... Des côtes abruptes aux pentes glissantes, des bas-fonds marécageux et la pluie, toujours la pluie ! Plus traces de villages... Nous abordons un haut plateau herbeux sans eau... Les crêtes se profilent au nord". Dans ces quelques lignes, on peut reconnaître la montée de l'escarpement de Motao, surplombant la plaine de la Sangha-Yobé, la rencontre de la première savane, incluse en forêt, sur le rebord du plateau gréseux dominant Salo puis les arêtes quartzitiques orientées SW-NE du sud de Nola.

3.c. Compte-rendu GAILLARD.

Les résultats de la mission fluviale GAILLARD-HUSSON ne sont connus que par des comptes-rendus officiels (5).

- (1) Le compte rendu de la Mission (Journal Officiel Rép. Franç. 31 août 1891. n° 235 p. 4302 à 4304) sera repris par WAUTERS : Le Mouvement Géogr. n° 19 - 6 sept. 1891 : p. 85-87.
- (2) Au Vieux Congo. Notes de routes 1884-1891. Edit. Comité Afr. Franç., Paris 1932, 324 p.
- (3) On reconnaît l'île Molé (2°54' - 16°15'), en face l'actuel Bayanga.
- (4) Bayanga est situé à 145 km à vol d'oiseau, au nord d'Ouessou, ce qui donne une idée de l'errance et des difficultés de FOURNEAU.
- (5) A noter que le rapport est daté d'Ouessou le 10 mai 1891 (veille de l'attaque subie par FOURNEAU) :
 - Journal officiel de la R.F. - 14 sept. 1891.
 - Repris par le Mouvement Géographique n° 20 - 20 sept. 1891 - p. 91.
 - "Exploration de la Haute Sangha et du Haut Oubangui". Bull. Soc. Géo. T.XIV 1893, p. 223-237.
 - Mission GAILLARD - Rapport sur son exploration dans la Sangha. Bull. Com. Afr. franç. (1891) n° 10 - p. 16-18.

En termes administratifs, GAILLARD relate le départ de Brazzaville le 11 janvier 1891, la fondation du poste d'Ouessou en février, la remontée de la N'Goko jusqu'au confluent de la Soumba. De retour à Ouessou, une crue de 50 cm "lui permet d'entreprendre la remontée de la Sangha alors que l'année précédente, CHOLET avait été arrêté par des bancs de sable".

Trois jours après avoir retrouvé FOURNEAU à Bayanga, il parvenait au pays des Bakotas (chef Nola) (1), où la Sangha se subdivise en deux bras importants le Likélé dont la direction est nord-est et la Massiéba, nord-nord ouest" (2).

L'orthographe change dans le bulletin de la Société de Géographie : "Je remontais l'Ikéla jusqu'à 3°42'N et la Massiepa par 3°31'30"... Après avoir franchi dans l'Ikéla onze barrages et rapides nous fûmes obligés par suite des eaux basses de nous arrêter en aval de rapides de Bania... et même de retourner vers Ouessou".

L'essentiel du rapport réside dans la conclusion "La Sangha est une importante voie de pénétration directe avec le Soudan". Il s'y ajoutait la carte "dressée avec beaucoup de soins par M. HUSSON, capitaine au long cours (3). Un relevé des passes, suivies par le Ballay, a été fait avec autant de précisions que de détails... On peut remonter sans difficultés jusqu'au village d'Ewo (= Salo : 3°10'). Le passage le plus difficile à franchir est le rapide de Lipa (: 3°20')... Au-dessus de ce point, la Sangha a environ 100 m de large et dans un coude brusque, elle se trouve resserrée par des montagnes à pic dans une largeur de 80 m..., de chaque côté des bancs de roche (font) que l'eau passe dans un canal d'environ 30 m de large en formant une immense crête écumeuse...".

Cent ans plus tard, la succession de coudes en baïonnettes de la Sangha qui, descendant vers le sud, franchit une série d'arêtes quartzitiques, orientées SW-NE, reste aussi sauvage et spectaculaire !

A noter que GAILLARD est le premier à avoir signalé en Centrafrique l'existence de pygmées ("Akoas, Akas ou Babengas"). Ils avaient été retrouvés par G. SCHWEINFURTH en 1870 dans l'Ouellé mais en cette même année 1891, J. DYBOWSKI (cf. p. 319) doutait encore de leur existence dans l'Oubangui !

3.d. Suite de la mission FOURNEAU.

Le retour de la mission fluviale laisse FOURNEAU à Nola, livré à l'inconnu, sans soutien logistique. Après avoir à nouveau erré plusieurs jours parmi les reliefs forestiers entre la Kadei et la Mambéré, la mission rejoint cette dernière puis la laisse, pour repartir à la boussole vers le N-NW. "La forêt est plus claire et nous débouchons à l'orée d'immenses savanes herbeuses au village Bandja." L'expression surprend : la savane Bandja (4) ne couvre que

(1) Cas fréquent en Centrafrique : le nom de l'actuelle préfecture de Nola est celui de l'ancien chef du village.

(2) Likélé = Ekéla, c'est la Mambéré ou rivière aux herbes : de mayo = rivière et béré = herbe. Massieba = Massiepa, c'est la Kadei.

(3) On lui doit le relevé des positions astronomiques.

(4) Cf 3°52'30" - 15°56', près de la rivière de ce nom.

de mayo = rivière
béré = herbe

quelques kilomètres carrés. Il est très possible qu'après deux mois de marche en forêt dense, l'impression d'oppression, d'étouffement modifie les niveaux de perception. Il se pourrait également que la forêt ait réellement gagné du terrain, notamment avec le regroupement administratif des populations de ce secteur sur l'axe routier Berbérati-Nola.

La région est en effervescence, les peuplades Gbayas assimilant les premiers européens aux envahisseurs foubés venus de l'Adamaoua. Un premier incident survient au passage de la rivière Bakoui (= Batouri). Le peuplement paraît dense : "ce ne sont que villages au milieu des champs de mil, de manioc, de patates". Toutefois la mission reçoit un bon accueil chez Djambala, sultan de Boutou" (1).

Vers 4°30', une simple phrase évoque l'arrivée parmi les savanes sur grès de Carnot : "le pays que nous traversons est découvert, coupé seulement par de profonds ravins où coulent sous des galeries forestières, de rapides cours d'eau, tous tributaires de l'Ekéla dont nous apercevons à l'est les hauteurs qui dominent sa vallée. Au nord-ouest se dresse un haut massif rocheux (2).

Attaquée de nuit au village de Zaourou Koussio, au sud de l'actuel Carnot, la mission brûlant ses morts (dont THIRIET) et emportant ses blessés (dont BLOM) ne dut son salut qu'à une fuite précipitée en pirogue sur la Mambéré. Emportés par la peur et le courant, la mission tomba sur les rapides de Bania qu'elle ne soupçonnait pas. Six noyés s'ajoutèrent à la liste des morts, avant de parvenir le 18 mai à Ouesso : "Nous avons mis cent heures de marche effective pour descendre du cinquième parallèle," soit 350 km à vol d'oiseau !.

Les conclusions de FOURNEAU rejoignaient celles de GAILLARD qui l'avait doublé : la voie fluviale quand elle était praticable était de loin préférable aux difficultés de la pénétration en forêt dense humide, surtout sans guides ! Ecrasé par la voûte forestière, sans recul, l'explorateur a du mal à comprendre le paysage, et surtout à se situer. D'ailleurs, même à l'aide des cartes de HANSENS (1895) et COUNTRY (1897), il est souvent difficile de positionner l'itinéraire FOURNEAU, à partir de son carnet de route.

L'itinéraire FOURNEAU ne fut pas repris, les missions suivantes préférant, on les comprend, la voie de la Sangha. Ses observations, recoupant et complétant celles de la voie fluviale, restent donc uniques. FOURNEAU avait également pris les premiers contacts avec les populations de l'intérieur : "Les quatre traités que j'ai passés dans la Haute Sangha furent homologués par les Chambres Françaises en 1892".

(1) C'est l'actuel quartier nord de Berbérati : 4°16' - 15°47'.

(2) Cf Monolithes gréseux de la cote 736 : 4°44' - 15°50'.

4. Mission BRAZZA. 1892.

A son retour, FOURNEAU fut accueilli par BRAZZA qui ayant étudié son rapport lui fit part de ses projets : "Je vais repartir pour les régions que le premier vous avez abordées... Renseigné, documenté, instruit par vous, je ne laisserai rien au hasard. J'irai établir mon quartier général chez Djambala. "Il faut voir là l'origine de l'importance régionale de Berbérati (1) dont aucun site naturel ne justifiait l'implantation contrairement à Ouesso, Nola et même Carnot. Pour BRAZZA en effet, la Sangha, plus que l'Oubangui était la "voie normale" de pénétration vers le nord (cf rapport daté des "Portes de la Sangha" le 10 mai 1891).

Le 12 janvier 1892, BRAZZA, revint donc avec DECRESSAC - VILLAGRAND créer "le poste de Bania sur une colline, dominant de 23 mètres, le seuil rocheux de Djoumbé" tandis qu'il envoyait son secrétaire particulier Léon BLOT renouer les relations avec le Chef Djambala. Progressant méthodiquement, en réglant les palabres entre chefs, BRAZZA installait des postes chez Djambala, Gouachobo et Bafio (2) tandis que le capitaine DECOEUR qui commandait l'escorte de tirailleurs sénégalais, reconnaissant "le cours de la Mambéré en amont des rapides de Djoumbé (= Bania) jusqu'au village de Saga Siki"(3).

5. Mission MIZON. 1892.

Le 29 mars un courrier apportait une lettre de MIZON, annonçant son arrivée prochaine, en provenance de la Bénoué, via l'Adamaoua, Koundé et Gaza (signalé par FLEGEL comme le plus grand marché d'ivoire de la région !). BRAZZA se portait à sa rencontre par la Mambéré et la Kadéï et le 5 avril le rencontrait à l'île de "Coumassa" (=Komassa), à trente milles en amont du confluent des deux rivières.

Dès que la nouvelle fut connue, ce fut l'occasion de grands titres dans les journaux (4) : "Dans une région complètement inconnue, il a non seulement résolu le problème géographique relatif à la séparation du bassin du Niger et du bassin du Congo, mais encore conclu avec les chefs indigènes des conventions qui limitent la colonie allemande du Cameroun".

Cet aspect politique était essentiel pour les journaux français tandis qu'une fois de plus, WAUTERS relevait la confirmation de son hypothèse de 1896 sur l'importance de la Sangha-Kadéï comme voie de pénétration vers le nord-ouest. Il fallait y voir également un exploit sportif, humain (pas de coups de feu

(1) En Gbaya = la savane boisée.

(2) Respectivement : 4°15' - 15°46' (Berbérati), 4°25' - 15°55' et 4°34' - 15°48'

(3) Respectivement : 4°03' - 16°09' et 4°15' - 16°13'

(4) Cf - Bull. Com. Afr. Fr. - 1892 - n° 6 : juin - n° 7 : juillet.

- Le Mouv. Géogr. n° 11 : 29 mai 1892, n° 14 : 10 juillet.

tirés) et scientifique. A la demande de la Société de Géographie, lui décernant sa médaille d'or, MIZON rédigea quelques Notices (1).

MIZON se distingue parmi les explorateurs de la Centrafrique. C'est un scientifique, professionnel qualifié ; officier de marine, il s'étend longuement sur les mesures de latitudes, longitudes, altitudes et même déclinaisons. Ch. MAUNOIR le remarque dans son Rapport pour la médaille d'or : "Trop rarement les voyageurs se livrent à des observations magnétiques pour que la Commission des prix ne fasse pas une mention toute particulière de zèle de M. MIZON à cet égard".

MIZON écrit : "Entre Yola et Comaça (=Komassa), de la Bénoué au Congo, il a été levé un itinéraire complet, exécuté avec le plus grand soin et appuyé sur des observations astronomiques (latitude et longitude) et de nombreux tours d'horizons pris au théodolite. Il a été fait aussi un relevé du cours de la Kadéï.." Nous-même avons pu vérifier que MIZON est un des rares explorateurs dont l'itinéraire puisse être reporté assez facilement, sans déformation de latitudes et surtout de longitudes.

Ses résultats lui permettent de préciser la localisation de réseaux fluviaux : la Lom-Sanaga, la Mambéré, grossie de la Nana, la Kadei de la Liboumbi (ou Boumbé) ou de certains sites : Ngaoundéré - Koundé (2). Tout au long de sa mission, il poursuit des observations météorologiques ; ainsi le 2 janvier 1892, il signale à 5 H du matin une légère couche de glace à la source de la Bénoué !

Malheureusement, il était moins versé dans les Sciences Naturelles. On lui doit cependant quelques observations sur la géologie (il s'est intéressé au volcanisme de l'Adamaoua mais n'a pas remarqué le passage du granite de Koundé aux grès de Carnot), la faune (liste des animaux et limites de leur habitat), la flore (essentiellement les limites de cultures de certaines plantes : coton, palmier, bananier, kola, froment), l'ethnographie (les foubés avec leurs routes de caravanes) et la philologie (racines courantes).

(1) Bull. Soc. Géogr. 1895 :

- L. MIZON, médaille d'or de la Société par Ch. MAUNOIR, p. 284-287.
 - Résultats scientifiques du voyage de M. MIZON, p. 336-341.
 - Itinéraires de la source de la Bénoué au confluent des rivières Kadéï et Mambéré et essai d'une carte des régions voisines de l'itinéraire. (carte à 1/3.500.000e par renseignements et itinéraires à 1/350.000e) p. 342 - 369..
- Bull. Soc. Géogr. Comm. Paris XIV (1892) 257-272 :

Du Niger au Congo par l'Adamaoua 1890-1892 (Conférence + carte à 1/8.000.000e).

(2) L'ancien Koundé se situait, à l'ouest du village actuel, sur un éperon dominant la vallée du Lom. Bien que peu peuplé, c'était le chef lieu d'un district Gbaya. MIZON insista sur "sa situation exceptionnelle aux points de vue militaire et commercial". BRAZZA y installa un poste dès mai 1892. La délimitation frontalière avec le Cameroun allemand s'appuya sur ce point, ce qui explique l'apparente anomalie du coude frontalier Cameroun-RCA, autour de ce site.

L'itinéraire MIZON, à partir de Ngaoundéré, traverse la vallée du Lom, passe par Koundé, la source du Kadéi, un petit lac (1), la Liboumbi (2), une "haute montagne" (3) ; Il s'agit là d'inselbergs granitiques dont le plus spectaculaire est celui de Mbawan ("rocher remarquable" à 5°03' - 14°57'30") Gaza (4). En descendant la vallée de la "Liboumbi", les témoins de forêt dense humide rappellent à MIZON ceux de l'Ogoué. Essayant de descendre la Kadéi, MIZON se heurtera bientôt aux grandioses gorges de Yaméné (5).

MIZON évoque l'impossibilité de passer : "Le bassin se déverse entre deux rochers par une chute de 2 mètres dans un grand bassin qui, par une série de chutes de 7 à 8 mètres, coule dans un cañon que dominent deux falaises hautes de plus de 100 mètres..."

La Kadei, large jusque là de 150-200 mètres, coule dans un cañon large de 8 à 10 mètres, tordant ses eaux bouillonnantes comme un immense serpent blanc jaunâtre. Il faut reprendre la route de terre et grimper sur le haut plateau au travers duquel passe la rivière...

Le lendemain nous étions de nouveau au bord de la Kadéi, revenue à son ancienne largeur et formant des biefs successifs et égaux que séparent des barrages de roche... vers midi (le 4 avril 1892) j'arrivai près de M. de BRAZZA dans la petite île de Comaça. Je lui remis un calque de mon itinéraire".

L. MIZON rapportait pour la connaissance de la Centrafrique les premiers renseignements oraux sur les itinéraires de razzias foubés au travers des hauts plateaux du nord-ouest du pays et surtout un itinéraire solidement positionné joignant la vallée du Lom à celle de la Kadéi-Sangha. Il démontrait l'impraticabilité à la navigation de cette voie, mais dévoilait le chemin de caravane permettant de joindre le bassin forestier de la Sangha aux plateaux élevés et sains de l'Adamaoua.

6. Missions PONEL - 1892-1893.

E. PONEL est un explorateur méconnu (6) de la Centrafrique. Il y a pourtant levé plus de 2500 km d'itinéraires. Il achevait sur l'Oubangui son deuxième séjour quand il fut recruté par BRAZZA de telle sorte qu'il ne rentra qu'au bout de "cinq ans et huit mois, aux postes les plus avancés du Congo français".

- (1) C'est l'étang Béla de PONEL, sur le revers de l'escarpement de Bondiba (5°32'30" - 14°45'E)
- (2) Ou Boumbe I franchie près du confluent avec la Gbaya en 5°04' - 14°50'.
- (3) Plus modestement la carte d'itinéraires porte "rochers aigus".
- (4) L'ancien centre de Gaza se situait à l'ouest de l'actuel village d'Amada-Gaza au pied d'une butte témoin gréseuse (4°45'30" - 15°09') sur laquelle un poste militaire fut construit par la suite.
- (5) 3°46' - 15°32'. Elles sont demeurées aussi sauvages. Rares sont ceux qui s'y sont aventurés surtout en pirogues ! Citons en 1934, le Géologue V. BABET (1948 cf p. 25).
- (6) C'est sous la simple appellation "Campagnes de BRAZZA - 1892-1894" que ses itinéraires sont rapportés par le Bull. du Com. de l'Af. franç. n° 5 mai 1895, p. 133. Deux notes sont importantes :
 - . La Haute Sangha (le Développement de l'influence française au nord du Congo français. Historique et résultats des dernières missions 1891-1894). Ann. de Géog. 15 oct. 1895, p. 72-83.
 - . La Haute Sangha (Congo français) Ed. PONEL (et non CHOLET, nom imprimé par erreur sur l'en-tête). Bull. Soc. Géogr. Paris, 1896, p. 188-211.
 - . Edmond PONEL - Médaille d'or par Ch. MAUNOIR. Bull. Soc. Géogr., 1895, p. 295-300.

De ses deux notes, la première donne un historique de la pénétration européenne, une vision d'ensemble de la région, la seconde décrit ses principaux itinéraires.

Après lui avoir fait dresser "un premier itinéraire détaillé du cours de la Mambéré jusqu'au village du chef Panga" (1), BRAZZA l'envoya vers le nord-est "déterminer le cours supérieur des affluents de l'Oubangui en suivant à courte distance par le sud, la ligne de partage des eaux entre les bassins du Congo et du Tchad". Cet itinéraire, effectué d'avril à juin 1892 (2) vers les sources du Mbi, de la Pama et en direction de l'Ouham, fut certainement inspiré à BRAZZA par un axe de razzia foubé, rapporté par MIZON.

A peine rentré "il était nécessaire de profiter de la saison des grandes eaux pour reconnaître le cours supérieur de la Mambéré. Les mois de Juillet et Août (1892) furent occupés à transporter le (vapeur) Courbet au-delà du seuil de Djoumbé (près de Bania)... Le 25 septembre, nous embarquons et M. de BRAZZA me confiait le dessin du levé topographique de la rivière. Tandis que M. BLOM tenait le carnet de route, les sondages étaient exécutés sous la surveillance de M. GENTIL (3). C'est dans ces conditions d'exactitude que la courbe de la Mambéré vers l'ouest fut déterminée de Banya (= Bania) au village de Bouboua (4), sur une longueur de 330 km, relevant au passage le confluent de la Nana-Poundé" (= Nana)...

"Pendant notre voyage, les travaux d'ouverture de la route (5) commerciale et stratégique de Banya à Gaza avaient été activement poussés par MM. A. GOUJON et FREDON ; ils atteignirent le 26 novembre la rivière Batouri" franchie par un "pont à chevalets".

BRAZZA chargea alors (en décembre 1892) PONEL de raccompagner chez lui l'envoyé de l'émir de Ngaoundéré avant de rentrer en congé en France par la voie de la Bénoué en reprenant à l'inverse l'itinéraire MIZON sur lequel il apporta quelques précisions.

Montant au travers de l'escarpement sud de Baboua, il évoque "des blocs énormes de granit" et ajoute: "aux dolmens, aux pierres levées de Zaria succèdent les gorges de Tchiakani (6). Après les bouquets de dattiers sauvages (cf *Phoenix reclinata*) il y évoque des "taillis de karité", prenant pour du karité absent dans cette région le faux karité ou *Lophira lanceolata* qui y est fréquent.

(1) Vers 4°28' - 16°10'.

(2) Cf note 3 sur l'interfluve Sangha-Oubangui.

(3) On voit que BRAZZA savait répartir les tâches !

(4) 4°48' et 13°3'E Paris, en fait : 5°02'N - 15°42' E Greenwich.

(5) A noter que c'est la première ouverture de route dont il soit question en Centrafrique.

(6) Cf Sakani vers 5°24' - 14°53' ; c'est la Széria de MIZON. Les chaos granitiques avec boulders, castle, kopje... sont fréquents dans cet escarpement. Aurait-il également remarqué ces monuments mégalithiques décrits par P. VIDAL et N. DAVID ? :

- P. VIDAL (1969). La civilisation mégalithique de Bouar : Prospections et fouilles 1962-1966. Recherches Oubanguiennes I.

- N. DAVID (1982). Tazunu : Megalithic Monuments of Central Africa. Journal of the British Institute in Eastern Africa vol. XVII p. 43-77.

PONEL n'eut pas de chance. Réussissant la deuxième traversée de l'Adamaoua, il parvint à Yola sur la Bénoué où il fut "reçu avec une froideur insolente par l'agent de la Royal Niger Company". Au lieu de partir en congé, il dut "dans un profond dénuement... épuisé par la fatigue et la maladie" retourner vers la Sangha (en juin 1893) (1).

Observateur consciencieux, PONEL a soigneusement décrit et relevé ses itinéraires. Il relate ce qu'il voit mais ne se lance pas dans de hasardeuses reconstitutions de réseaux hydrographiques. Comme le remarque Ch. MAUNOIR, "il faut enregistrer aussi le soin pris par M. PONEL d'envoyer au docteur HAMY pour nos musées de riches collections ethnographiques". On peut difficilement lui reprocher de n'être pas botaniste (il confond la *Lophira* avec le karité) ou géologue (il n'identifia pas la nature gréseuse du plateau de Gadzi-Carnot et attribua à ses buttes résiduelles une "nature volcanique").

On lui doit le premier aperçu géographique du bassin de la Sangha. Il distingue ainsi, entre 1°S et 2°30'N, les terres basses marécageuses de la zone alluviale où abondent les palmiers (*Elaeis guineensis*, *raphia vinifera*), puis une région vallonnée, au sol argileux, enfouie sous la végétation dense de la grande forêt équatoriale au-delà de laquelle, entre 4° et 4°30'N, viennent les plaines du pays aux herbes dont les grands vallonnements en forme de coupoles régulières (2) s'élèvent progressivement jusqu'au massif central de l'Adamaoua.

Le premier, il pressent le modelé en gradins étagés de cette région d'Afrique : (p. 81) "Plus on avance vers le Nord, à mesure que l'on franchit chacune des quatre terrasses (3) qui séparent la région des plaines des hautes vallées de l'Adamaoua central, plus on constate de différences de températures entre les jours et les nuits..."

7. Mission CLOZEL - 1894.

En septembre 1893, le Comité de l'Afrique française décida d'organiser une nouvelle mission qui fut confiée à CLOZEL (4), l'ancien adjoint de MAISTRE (Congo-Niger en 1891). Elle devait "pénétrer le plus loin possible en pays musulman et à l'ouest". En fait, comme l'écrit abruptement CLOZEL (5) son but était politique "tracer le plus à l'ouest et le plus au nord possible... un nouvel

(1) En mai 1894, BRAZZA gagnait à son tour Koundé et envoyait GOUJON en mission auprès du lamido de Ngaoundéré.

(2) Cf note 5 : Première perception de l'ensemble gréseux de Gadzi-Carnot. Y.B. 6 p. multigr.

(3) A noter que, sur son itinéraire, l'escarpement de Banoua apparaît dédoublé.

(4) Cf la mission CLOZEL. Bull. Com. Afr. franç. n° 5, mai 1895, p. 133-135 (avec une carte de la région nord-ouest du Congo français à 1/10.000.000) et n° 8 août 1895, p. 245-247 (avec une carte dressée par L. GERARDIN et HERR à 1/1.250.000).

(5) De la Sangha à la Ouâm. Bull. Soc. Géogr. de l'est, 1897, p. 23-42 avec 1 croquis à 1/8.000.000.

- De la Sangha à la Wôm. Reconnaissance dans le bassin du Tchad. Tour du Monde 1896, vol. LXXI, p. 1-36, 57 gravures, 1 carte 1/1.250.000.

- Les Bayas. Notes ethnographiques et linguistiques. Haute Sangha. Bassin du Tchad. 1896, libr. J. ANDRE, 48 p., 1 carte à 1/1.250.000, 5 fig. avec un vocabulaire Baya-français.

itinéraire à opposer aux prétentions allemandes". Apprenant à son arrivée à Berbérati en juillet 1894, l'accord franco-allemand du 5 fév. 1894 délimitant les zones d'influence au Cameroun, CLOZEL décida, en accord avec BRAZZA, de changer ses plans : fondation d'un poste, base d'opérations sur la haute Mambéré, reconnaissance d'un cours d'eau navigable appartenant au système fluvial du Tchad (1).

Parti en août 1894 de Berbérati, CLOZEL remonta au nord en longeant, quelques kilomètres plus à l'ouest, l'itinéraire FOURNEAU. La Mambéré atteinte il y fonda le poste de Tendira, à une vingtaine de kilomètres en amont du confluent de la Nana. Suivant les méthodes de BRAZZA il envoya, pour se faire connaître et admettre par les populations, des reconnaissances qui montrèrent notamment que cette Nana, venant du N-NW, n'était pas utilisable comme voie de pénétration : "elle est coupée par de nombreux rapides... l'un d'eux situé à quelques kilomètres à peine du confluent forme même une véritable chute". Par renseignements, la mission apprend que "la Wom est bien la rivière du réseau fluvial du Tchad, la plus rapprochée de la Mambéré".

"Nous nous mîmes à sa recherche vers la fin du mois de novembre (1894) aussitôt que la saison des pluies fut terminée". La Mambéré traversée ainsi que ses affluents Limba, Nana, Paya puis la Bali "non loin de ses sources", la mission franchit peu après la ligne de faite Congo-Tchad (2) avant de redescendre vers ce que nous appelons le "fossé de Bozoum" et d'atteindre l'Ouham près de son confluent avec la Bolé.

L'Ouham lui paraît navigable, mais faute d'approvisionnements, CLOZEL ne peut la suivre que sur une trentaine de kilomètres avant de faire demi-tour, après avoir tout de même effectué un jaugeage. Croyant avoir résolu le problème d'une voie d'accès navigable vers le Tchad, CLOZEL se dit alors "prêt pour étudier plus complètement le cours de la Bali et (me) raccorder vers le sud aux itinéraires de M. PONEL, comme je venais de le faire au nord-est pour celui de MAISTRE" (sic !). En fait, faute de guides, il ne dépasse pas le village de Daya (3) où "nous entendons parler du passage de PONEL à quatre demi-journées de marche dans le sud".

S'appuyant sur PONEL, il croit se trouver au terminus de la voie navigable Likouala-Bali à une centaine de kilomètres de celle de l'Ouham, ce que WAUTERS conteste à nouveau (4). Dans cette première synthèse sur ce bassin, WAUTERS pose également la question : Quelle est la branche supérieure de la Sanga, étant donné qu'il n'y a pas eu de "mesurages" du volume d'eau des deux rivières à leur réunion à Ouesso (comme à Nola) ? Il ne serait pas impossible que le Lom (de MIZON) soit le cours supérieur du Goko (de CHOLET)".

(1) Au lendemain de cet accord franco-allemand, le lamido de Ngaoundéré voulut envahir le pays gbaya et yanguéré pour se procurer des esclaves. Un soulèvement populaire de 6 à 7000 guerriers centrafricains, choisit comme chef de guerre l'administrateur GOUJON laissé par BRAZZA. L'affrontement décisif eut lieu à Tchakani, (au sud de Baboua). Vaincu, le lamido écrivit à GOUJON "émir de la Sangha" pour lui faire connaître qu'il reconnaissait le Lom, comme frontière.

(2) Cf l'interfluve de Koursou, 1000 m, sur la route Bangui-Bouar.

(3) Vers 5°30'N - 16°05'E.

(4) La rivière Sanga. Le Mouv. Géo. n° 5. 2 fév. 1896. p.55-60 + carte 1/2.000.000.

On sait depuis qu'en fait le Lom s'écoule vers l'ouest et la Sangha, mais en cette fin de siècle, plusieurs hypothèses pouvaient encore être avancées.

Quatre ans plus tard, relisant MIZON, WAUTERS écrira (1), de même, que la rivière du sud-est de Ngaoundéré, dénommée par cet explorateur Mambéré II (2) n'est autre que la section initiale de la Mambéré I, cours supérieur de la Sangha", ce qui ferait reporter sa source "d'environ un degré plus vers le nord".

8. Explorations cachées : PERDRIZET 1896-1897.

Etait-ce qu'ils contredisaient les conclusions de CLOZEL ? Les rapports d'exploration de l'Administrateur PERDRIZET, effectués de juin 1896 à mai 1897, sont restés manuscrits (3) et pratiquement inconnus du public français, en dehors d'une courte note de C. GUY, chef du service géographique du Ministère des colonies, simple commentaire d'un croquis d'itinéraire à 1/1.500.000, publié fin 1899 seulement (4).

Ses résultats étaient pourtant essentiels : la rivière Wom impraticable à la navigation serait un affluent du Bar-Sara et non du Logone. De même les rivières Bali et Bayéré (=Mbaere) sont vraisemblablement les branches supérieures des rivières Lobaï et Ibenga et "non pas comme on l'avait longtemps supposé de la Likouala aux herbes".

9. Mise au point par WAUTERS - 1900.

Au début de 1900, WAUTERS présente une nouvelle carte de la Sangha (5). Il y tient compte des découvertes récentes de PERDRIZET notamment auquel il rend hommage. Il constate ainsi que la limite orientale du bassin de la Sangha "serre de très près sa rive gauche" : l'Ibenga et la Bali-Lobaye rejoignant l'Oubangui. De même sur sa limite nord entre Koundé et Gouikora sur l'Ouham, PERDRIZET a suivi, "la ligne de faite qui sépare les bassins du Wom et de la Sangha... Il paraît vraisemblable que le Wom a sa source au nord-est et près de Koundé".

WAUTERS nous donne également les premières indications sur les explorations allemandes dans le bassin de la Sangha ; le cours supérieur de la N'Goko et du Dja (cf Dr PLEHN ou VON STEIN) (6), "l'itinéraire du sergent allemand

- (1) Le Mouvement Géographique n° 10 - 11 Mars 1900 - p. 121 - 124.
- (2) Il s'agit cette fois de la Mbéré qui, drainant le fossé d'effondrement du même nom, forme, avec la Vina, le Logone occidental.
- (3) Aux Archives l'Outre-mer, Rue Oudinot, nous n'en avons retrouvé que deux extraits manuscrits (Archives SOM - Gabon, Congo, III, 18).
 - Rapport sur la route de Koundé à la Ouahm et à Carnot (oct. 1896), 12 p.
 - Reconnaissance de la vallée de la Ouahm (25 mai 1897), 12 p.
- (4) Note sur les explorations de M. PERDRIZET. Bull. Soc. Géogr. 4e trimestre 1899. p. 412-413.
- (5) A 1/1.000.000 en complément de l'article : La région des concessions dans le bassin de la Sangha. Le Mouv. Géogr. n° 7 (18 fév. 1900) p. 85-88 et n° 9 (4 mars) p. 109 - 113.
- (6) Cf l'expédition du Dr PLEHN au Sud-Kamerun. Le Mouv. Géogr. n° 25 (24 juin 1900 p. 306 à 308).
 - La rivière Goko, affluent de la Sangha : n° 30 (27 janv. 1901) p. 37 à 39.
 - Au Sud Kamerun. Expédition du chevalier VON STEIN n° 33 (18 août 1901) 430-431.
 - Dans le Sud Kamerun. La rivière Dja n° 45 (10 mai 1901) 571-572.
 - Dans le Sud Kamerun. Voyage du lieut. VON STEIN n° 6 (9 fév. 1902) 67-71.
 - Dans le sud Kamerun de Yukaduma au Goko n° 23 (8 juin 1902).

STAADT (adjoind de VON CARNAP) de Carnot à Yaoundé " (= Yaoundé) via la vallée de la Mambéré, de son affluent le Gom, Zeria (1) et la Kadei. Il faut y ajouter "Au sud Kamerun, exploration du Dr PLEHN de Zimu à Bayanga", "première remontée allemande de la Sangha (2)".

A noter que cette mission est remontée plus haut que Bayanga au moins jusqu'à Salo (3°10') : PLEHN évoquant les rives qui deviennent accidentées, la forêt qui fait place à des savanes... La frontière ne remontant pas alors au-delà de 2°12' sur la Sangha, il s'agissait d'exploration-espionnage !

10. Explorations diverses.

C'est en 1901 que FREDON et CADENAT (3) effectuent la première descente de la Bali et vérifient son identification avec la Lobaye de VAN GELE. A la fin de la même année, DESSIRIER de PAUWEL (4) détermine les limites respectives des bassins de la Sangha, de la Lobaye (avec la Mbaere et le Bodingué) et de la Mokabi ou Ibenga).

A l'ouest tandis que l'allemand VON STEIN étudie le bassin Dja-Boumba jusqu'à Yokadouma (5), L. KERREMANS explore le cours moyen de la Kadei (6). L'administration est en place et un de ses membres BONNASSIES fait la première conférence de présentation de la Haute Sangha (7) (anecdote d'ailleurs !)

11. Mission LENFANT - 1907.

Après avoir exploré les bassins de l'Ouham et de la Pendé au nord-ouest de l'actuelle Centrafrique (8), la mission LENFANT complète les explorations du bassin de la Sangha : LENFANT et PSICHARI allant vers l'est et la Mbaere, PERIQUET et DELACROIX vers l'ouest : la forêt de Nola et la Kadei (cf Chap. VIII p. 222).

On peut considérer qu'avec l'exploration du pays Mbomou par la mission MOLL de délimitation frontalière avec le Cameroun (1906-1907) s'achève, au moins dans ses grandes lignes, l'exploration du bassin de la Sangha.

(1) Aux sources du Liboumbi (= Boumbé I) : 5°04' - 14°55'.

(2) n° 10 (11 mars 1900) p. 126-127.

(3) Exploration de la Bali - A. FONDERE. La Géographie IV (1901), 99-100.

(4) De Bangui à Carnot et de Carnot à Bangui (30 sept.-28 nov. 1901). Bull. Soc. Géogr. Com. Paris XXIV 1902 - 318 à 338.

(5) Dans le Sud Kamerun. Le Mouv. Géogr. n° 6. 9 fév. 1902. 67-71.

(6) La Mambéré et le bassin de la Kadei. Le Mouv. Géogr. n° 15. 13 av. 1901. 175 à 179

(7) Cf Bull. Soc. Géogr. Com. Paris (1901), p. 215-217.

(8) Cf Note : Une région tardivement explorée et occupée. Les plateaux du nord-ouest de la Centrafrique. Y.B. sept. 1983.

DECOUVERTE GEOGRAPHIQUE ET SCIENTIFIQUE DE L'OUEST DE LA CENTRAFRIQUE

2 - LE PROBLEME DE L'OUHAM - CHARI (1892-1907)

UN EXEMPLE HISTORIQUE DES DIFFICULTES DE PERCEPTION

DES REALITES GEOGRAPHIQUES DURANT LA PERIODE D'EXPLORATION AUTOUR DE 1900

INTRODUCTION

Tandis que depuis le milieu du XIX^{ème} siècle (DENHAM 1823, BARTH 1851), on sait en Europe que le lac Tchad est alimenté par le Chari et le Logone, il faudra attendre un demi-siècle pour qu'en soit établi le réseau hydrographique. C'est ainsi que l'Ouham (1) fut successivement rattaché au Logone, au Gribingui et même à l'Ombella et à la Mpoko, deux affluents de l'Oubangui, avant que ne fut vérifiée sa liaison avec le Bahr Sara ou rivière des Sara.

Aujourd'hui alors qu'avec les mosaïques de photo aériennes ou d'images satellites, les réseaux hydrographiques nous apparaissent d'un seul coup d'oeil, nous avons du mal à comprendre la difficulté pour les explorateurs traversant plusieurs rivières de les relier les unes aux autres. Ne nous moquons pourtant pas ; un siècle plus tard, il n'est toujours pas admis que l'Ouham est la branche maîtresse, le cours amont du Chari.

1. Premiers renseignements oraux 1873-1892.

Sur la carte à 1/5.000.000 de l'allemand NACHTIGAL relatant sa traversée en 1873 de l'Ouadaï et du Darfour (2), on relève que la plupart des tributaires du Chari proviennent du sud-est sauf deux du sud-sud-ouest : Woum et Gurungu. Il semble bien s'agir là de l'Ouham et du Gribingui.

Il faut attendre 1892 pour que par renseignements oraux sur les axes de razzias foubés, MIZON (3) recueille quelques allusions sur l'Ouham. L'un de ces itinéraires (8^e - p. 350) passe par les sources du Lom et de la Nana avant d'atteindre "une grande rivière" (Pendé ou Ouham ?), l'autre partant de Gaza vers l'est recoupait la Mambéré, la Baëri (= Mbaere), le Bali, la Pama, le Bi (cf Mbi), le Rein (?) et l'Ou-hôme : ce dernier "court au nord où il devient une grande rivière... Le Ou-hôme ou Woum était indiqué sur les anciennes cartes. Il est probablement la maîtresse branche de la rivière de Laï, que les musulmans appellent Bahr-Baya (=la rivière des Gbayas) et qui avec la Mambéré n° II (=Mbéré) et le Bini (= Vina) forment le Logone ou Serbeouel".

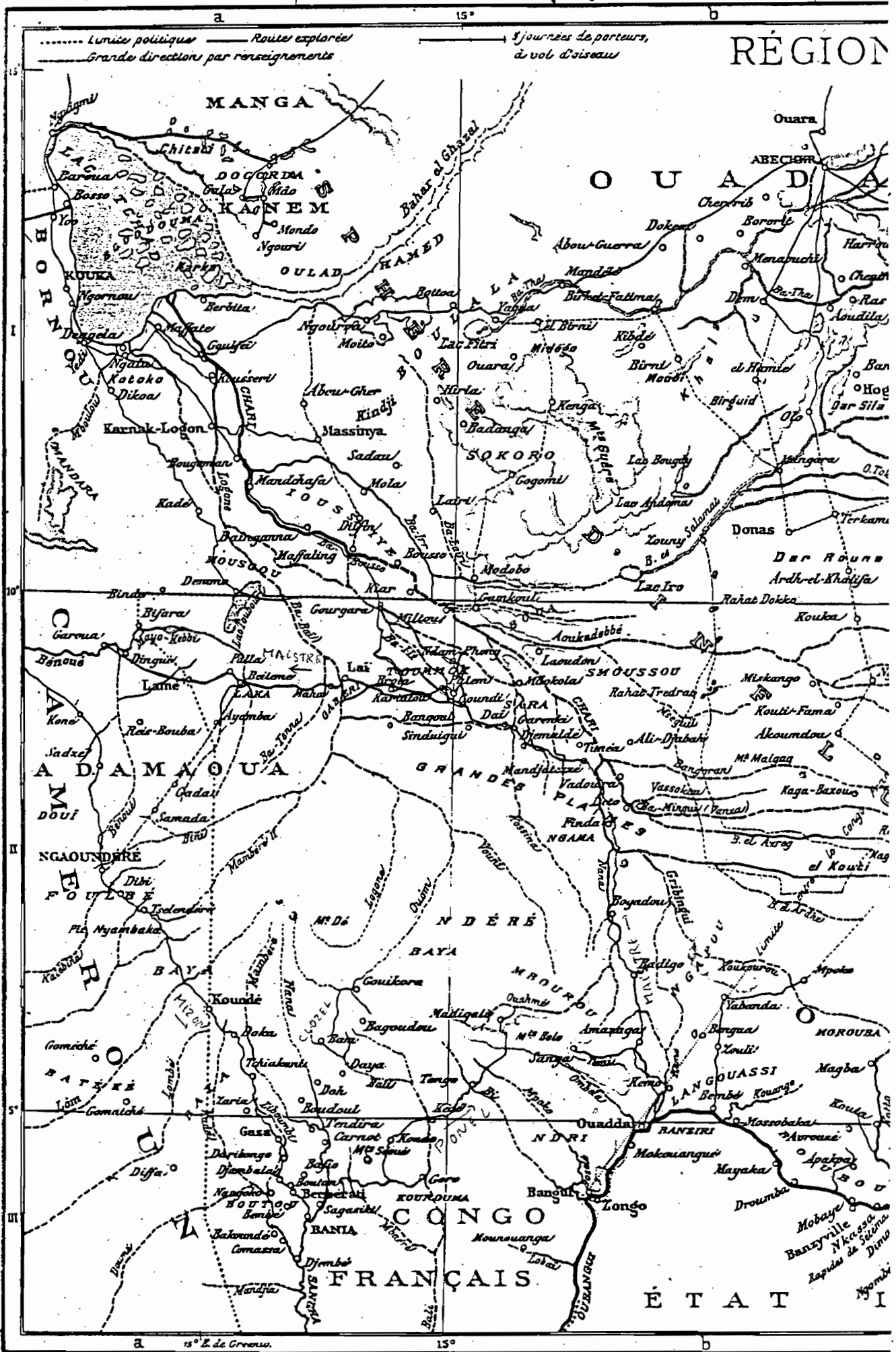
2. Mission PONEL 1892.

2.a. Itinéraire PONEL.

Lors de sa rencontre avec BRAZZA dans l'île de Komassa sur la Kadeï le 4 avril 1892, MIZON lui remit un calque de son itinéraire. C'est certainement ce qui décida BRAZZA à envoyer son adjoint PONEL (4) "déterminer le cours supérieur des affluents de l'Oubangui, en suivant à courte distance par le sud la ligne de partage des eaux entre les bassins du Congo et du Tchad".

- (1) Peu de rivières ont été orthographiées de manières aussi diverses. Nous en avons relevé une vingtaine d'appellations : Woum = Ou-hôme = Ouôm = Wôm = Ouom = Wom = Ouahm = Uame = Ouôme = Ouahme = Wame = Oua = Ouâhme = Wa = Suahme (sic) = Wahme = Ouham = Ouham = Haoua = Uham = Oughame = Bahr Sara cf Chari.
- (2) Sahârâ and Sôdân. to. 3. F.A. Brockhaus. Leipzig (1889), 548 p.
- (3) Résultats scientifiques des voyages de M. MIZON et Itinéraire de la source de la Bénoué au confluent des rivières Kadeï et Mambéré et essai d'une carte des régions voisines de l'itinéraire. Bull. Soc. Géogr., Paris (1895), p. 336 à 369
- (4)-La Haute Sangha. Ann. de Géogr. 15 oct. 1895. p. 72-89.
-La Haute Sangha (Congo français). Ed. PONEL (et non CHOLET comme il est imprimé par erreur sur l'en-tête). Bull. Soc. Géogr. Paris 1896, p. 188-216.

D



16°

Extrait de la carte HANSENS (1895) 1/5.250.000. Région entre Tchad et Oubangui.

Son itinéraire a pu être reconstitué (cf Annexe). Nous avons pu ainsi montrer qu'une première fois, il a confondu, par suite de mauvais renseignements la Topia avec la Bali. Il a bien ensuite traversé cette dernière sur le 5e parallèle en vue des trois pics de Tonguéla, dont l'identification avec les buttes gréseuses de Gontikiri (5°05' - 16°52') est certaine.

Contrairement à la tradition selon laquelle PONEL est le premier européen à avoir aperçu l'Ouham, il n'en a lui aussi qu'entendu parler. Son texte est suffisamment clair (p. 198) : "Dans le nord-est (des pics de Tonguéla), les indigènes nous indiquaient à sept jours de marche, un établissement où des hommes blancs comme nous, possédant des fusils, faisaient du commerce et réglait les palabres. Ce n'étaient pas des Foulbés (1), ils venaient des bords de la rivière Ba-Baï (Ba ou Baba) qui va au nord et à laquelle afflue la rivière Ouham. Celle-ci coule d'abord d'ouest en est, serrée entre de hautes montagnes, dans un lit rempli de roches et de rapides... Si intéressant que fut le sujet, je ne pouvais aller contrôler ces renseignements sans contrevenir à mes instructions qui m'interdisaient tout contact avec les musulmans.. En conséquence, je poussai dans l'est pour y reconnaître les affluents nord de l'Oubangui"(2).

Ainsi PONEL ne dit pas avoir infléchi son itinéraire vers le nord et atteint lui-même l'Ouham. Le texte de ces deux notes diffère quelque peu. Selon l'une "nous avons atteint à mon estime la hauteur de 5°30' et relevé 257 km de terrain inexploré à l'est nord-est de la Mambéré" selon l'autre, "cette reconnaissance (fut) poussée à 525 km N-NE jusqu'au 5°45' à la rivière Bi".

Il faut comprendre aller-retour, la Mbi se situant vers 5°10'N - 17°05'E, à 130 km à vol d'oiseau de la Mambéré. A noter qu'il n'est plus question ici de la Pama et encore moins de l'Ouham, qui ne descend pas au sud de 6°25'N (au niveau de son confluent avec la Ba ou Baba).

2.b. Transcription cartographique. Liaison Ouham - Nana ?.

PONEL n'émet lui-même aucune hypothèse sur le cours de l'Ouham, d'ailleurs aucune carte n'accompagne ses deux notes. Son itinéraire n'est que schématiquement et anonymement reporté sous l'appellation "Campagnes de BRAZZA (1892-1894)" avec un croquis de la région nord-ouest du Congo français. (3).

On y relève que "L'Ouahm" est relié au Bahr Sara, la Pama à l'Ombella, la Bi à la Mpoko, le ruisseau du pic de Tonguéla à l'Ibenga et le Bali à la Licouala aux herbes. Cet itinéraire est plus sérieusement reporté sur la carte du Congo français à 1/1.500.000 de HANSENS (1895), cette fois la Pama est considérée comme le cours amont de la Mpoko, le Bi du Konga (affluent occidental de la Mpoko). Surtout il est fait de "l'Ouahmé", un sous-affluent du Gribingui, via la Nana. Ce schéma sera pratiquement repris sur la carte de COURTRY à 1/1.000.000 (1897).

3. La Mission CLOZEL (1894-1895). Liaison Ouham-Logone ?

3.a. CLOZEL

Décidé de concert avec BRAZZA, à Berbérati en juillet 1894, le but de la mission CLOZEL (4) était de reconnaître "un cours d'eau navigable, apparte-

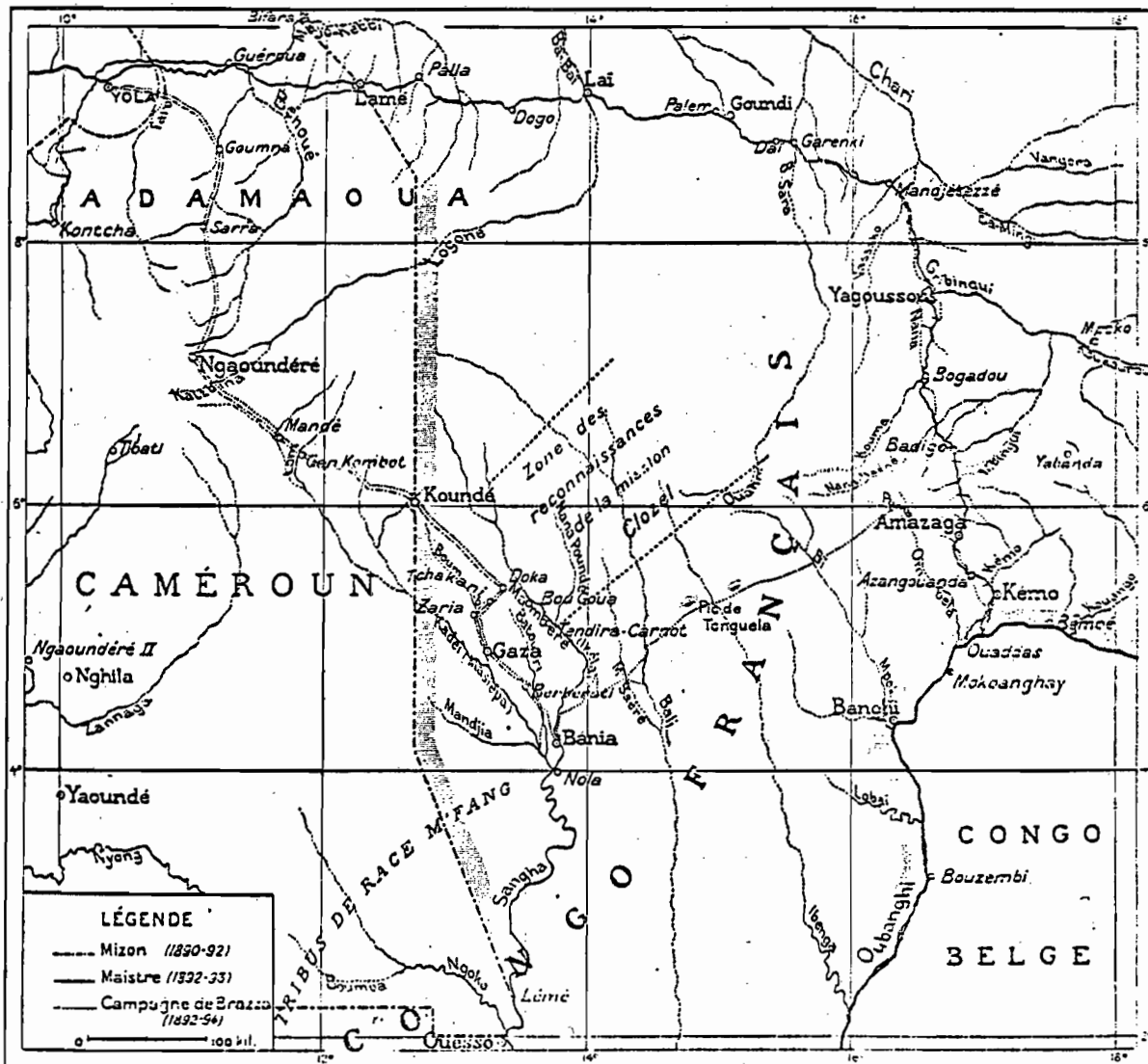
- (1) Il s'agissait pourtant de musulmans : la Mission MAISTRE n'atteindra les bords du Gribingui que deux mois plus tard : fin août 1892.
- (2) La Bi ou Mbi et probablement pas la Pama.
- (3) Bull. Comité Afr. franç. n° 5 - mai 1895, p. 139.
- (4) La Mission CLOZEL. Bull. Com. Afr. franç. 1895 n° 5 p. 133-135 ; n° 8 p. 245-247.
 - De la Sangha à la Ouôm. Bull. Soc. Géogr. Com. Paris (1895) 917-931 (Confé. 15 oct. 1895).
 - De la Sangha à la Ouôm. Bull. Soc. Géogr. de l'Est. p. 28 à 42 + croquis 1/8.000.000
 - De la Sangha à la Wôm. Reconnaissance dans le bassin du Tchad. Tour du Monde 1896. Vol. LXXI, 1-36, 57 grav., 1 carte 1/1.250.000.
 - Les Bayas. Notes ethnographiques et linguistiques. Haute Sangha. Bassin du Tchad. 1896. Libr. J. ANDRE, 48 p., 1 carte 1/1.250.000, 5 fig.

DANS LA HAUTE SANGHA

La mission Clozel

M. Clozel, l'ancien lieutenant de M. Maistre, vient de terminer la mission qu'il a conduite dans la haute Sangha, et à laquelle le Comité de l'Afrique française s'est intéressé. Voici, à ce sujet, une intéressante étude, due à l'un des hommes les plus au courant des choses du Congo, et qui renseignera nos lecteurs sur l'importance de la mission de M. Clozel :

L'accord franco-allemand du 3 février 1894, délimitant les zones d'influence de l'Allemagne dans l'arrière-pays du Cameroun et la région du Nord du Congo français, eut pour conséquence immédiate de modifier le projet primitif de M. Clozel, qui était de gagner le Tchad par l'Adamaoua et le Baguirmi. Parti de France, à la fin de 1894, il arrivait, le 2 juin 1894, à Bania, avec l'avant-garde de sa mission, et atteignait, quelques jours plus tard, le poste de Berberati, où il attendait son second, le docteur T. Herr, avec le reste de son personnel et



M. Chesneau

Carte de la région nord-ouest du Congo français

le gros des approvisionnements qu'il avait dû laisser à Ouesso.

Pendant que, conformément aux ordres laissés par M. de Brazza, commissaire général du gouvernement au Congo français, les chefs des postes de Bania et de Nola assuraient le transport en pirogues de son dernier détachement, M. Clozel communiquait à M. de Brazza, en son quartier gé-

ral de Koundé, la nouvelle officielle de la convention franco-allemande.

M. de Brazza laissa alors à Koundé un petit poste, avec deux des instituteurs arabes qu'il avait fait venir d'Algérie en 1893, et vint retrouver M. Clozel à Berberati, dans les premiers jours de juillet. Moins de dix jours plus tard, tout le personnel et les bagages de la mission se trouvant concen-

nant au système fluvial du lac Tchad". S'installant à Tendira, poste fondé comme base d'opérations sur la haute Mambéré, comme l'écrit le Docteur HERR (1), adjoint de la mission, ils apprirent par renseignements encore l'existence "d'une rivière importante portant le nom de Ouom et coulant dans la direction du N.E... nous nous mîmes à sa recherche vers la fin du mois de novembre (1894), aussitôt que la saison des pluies fut terminée".

La Mambéré traversée avec ses affluents Limba, Nana, Paya, puis la Bali "non loin de ses sources", la mission, se dirigeant vers le nord-est, franchit, peu après, la ligne de faite Congo-Tchad avant de redescendre par le vallon du Kouri. S'arrêtant sur un chaos rocheux, au niveau du 6e parallèle, CLOZEL surplombe ce qu'il ne peut deviner être le fossé d'effondrement de Bozoum. Ses déductions paraissent cependant pour le moins rapides, sinon sommaires : (p. 26) "Devant nous, une brusque dépression et une vaste vallée, large d'une trentaine de kilomètres. A l'horizon une chaîne plus élevée (les monts karrés) que celle où nous sommes, aux dentelures très arrêtées ; elle se dirige vers le nord-nord-est... L'importance seule de la vallée permet de prévoir une grande rivière ; la nature du sol (sables et alluvions dès qu'on a quitté les crêtes à roches de granit) indique une rivière sans rapides ; la direction des montagnes montre que cette rivière appartient au système fluvial du Tchad... Nous touchons à la solution du problème... j'eus un moment de joie sincère et d'orgueilleuse satisfaction."

Toutefois, sans craindre les contradictions, il ajoute quelques lignes plus loin : "La Wôm peut ne pas être navigable au point où nous la rencontrons, la mission aurait alors à la suivre pendant un temps indéterminé". Il n'y tient pas n'ayant pu "emporter plus de trois mois de vivres en marchandises". Cela peut se comprendre mais il ne semble pas (vouloir ?) se poser la question : même si l'Ouham ne présente pas de rapides au point où je la rencontrerai, pourquoi n'en aurait-elle pas en aval ?

Peu après CLOZEL et HERR parvinrent à l'Ouham (2) : "Elle mesure 50 m de large... ce qui me frappe c'est l'identité d'aspect de la Wôm et du Gribingui à l'endroit où nous l'avons rencontré avec MAISTRE" (3)

"A l'endroit où nous l'avons atteinte, la Ouôm était donc déjà une grosse rivière ; elle n'était pas guéable et venait de recevoir un affluent important la Bolé. Mais il s'agissait de savoir où elle allait, si aucun rapide n'obstruait la partie inférieure de son cours, de l'étudier en un mot aussi complètement que nous pouvons. Nous savions déjà qu'elle prenait sa source dans le massif montagneux entre Koundé et Ngaoundéré (4)".

CLOZEL, en réalité, ne leva qu'"une trentaine de kilomètres du cours de la Ouôm" dont il eut le mérite d'effectuer le premier jaugeage à Guikora. Ses déductions sont là encore rapides : le "débit à la seconde est de 75 m³/s. Les fonds variant entre 1m50 et 2m60. La largeur est de 63 mètres. Si l'on réfléchit que la saison sèche est commencée depuis deux mois, que les eaux ont donc considérablement baissé, on conclura comme nous que la Wôm est navigable pendant dix mois de l'année pour des vapeurs fluviaux même d'une certaine importance. Les hypsomètres donnent une altitude de 541 mètres. Celle du Tchad est d'environ 275 m (5) et six degrés nous en séparent en latitude, ce qui avec les nombreux circuits de la rivière, le coude qu'elle fait dans l'est, permet d'évaluer son cours à au moins un millier de kilomètres (6) : nous trouvons ainsi une pente

(1) La mission CLOZEL, Ann. Géog. 1896, p. 309 à 323 + carte à 1/1.800.000

(2) Au sud de l'actuel Bozoum, vers 6°15' - 16°14'.

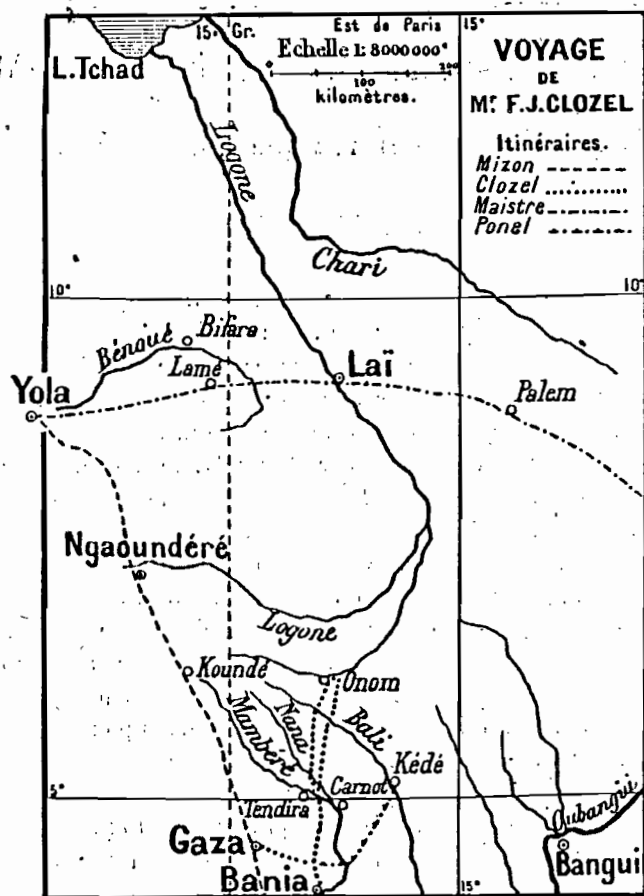
(3) Allusion à la Mission MAISTRE (1892-93) de l'Oubangui à la Bénoué (via le Gribingui et le Bahr Sara) à laquelle CLOZEL participait ; cf sa propre conférence : "De la rivière Kémo au Niger" Bull. Soc. Géogr. Comm. Paris (1893) p. 578-579.

(4) En fait, elle la prend moins loin à 100 km à l'E.-NE de Koundé.

(5) En fait, cote 633 et niveau moyen du lac : 282 m.

(6) Le cours total de l'Ouham-Chari est de 1630 km.

sement pour quiconque se trouve à 2,000 kilomètres dans l'intérieur de l'Afrique à la tête de trois collaborateurs



EXPLORATION CLOZEL.

(Cliché dû à l'obligeance de la Société de géographie commerciale de Paris.)

capables et dévoués, de trente Sénégalais et de cinquante vigoureux Sousous comme porteurs, la besogne n'est pas encore près de manquer.

M. de Brazza se trouvait également à Berbéрати; d'après ses conseils nous arrêtàmes le plan suivant :

Reconnaissance de la région au nord de Berbéрати jusqu'à la Mambéré, fondation sur la haute Mambéré d'un poste destiné à nous servir de base d'opération; il y avait là de quoi nous occuper pendant toute la saison des pluies qui venait de commencer. Ensuite la mission s'enfonçant dans les territoires complètement inconnus qui s'étendaient au nord et à l'est devant elle, s'y avancerait jusqu'à la rencontre d'un cours d'eau navigable appartenant au réseau fluvial du Tchad.

Je quittai Berbéрати le 24 août 1894 avec la presque totalité de mon personnel noir et M. Léon Gérardin, j'y laissai presque tout le matériel et quelques hommes seulement sous la garde de M. le docteur Herr. J'emmenais de plus M. Paul Goujon, agent auxiliaire, et une quinzaine de noirs appartenant au personnel du Congo français qui devaient assurer la garde du poste que nous allions fonder.

J'avais à visiter chemin faisant deux chefs importants : l'un, Gouachobo, notre ami dès la première heure, l'autre, Basfo, soumis depuis huit jours après deux ans d'hostilités. Je les cite parce que j'ai recueilli chez eux mes premiers renseignements sur la rivière Ouôm. En me mettant ainsi sur la bonne piste, ils facilitèrent sans s'en douter notre succès final. En quittant Basfo, je marchais parallèlement à l'itinéraire suivi en 1890 par M. Fourneau, mais à quelques kilomètres dans l'ouest. C'est dans cette région que la mission Fourneau avait été attaquée et avait couru les plus sérieux dangers. L'année précédente l'administrateur de la Sangha avait eu maille à partir avec les gens de Basfo. Je me trouvais le premier en mesure de voyager pacifiquement dans le pays. Désireux de consolider une paix si précaire, j'avais très lentement. Enfin, le 4 septembre j'atteignis la Mambéré au village du chef Tendira.

La berge droite de la Mambéré s'élevait suffisamment

moyenne de 266 m/km (1), pente qui n'a rien d'excessif et permet de conclure à la non-existence de rapides..."

"Enfin la constitution géologique (2) du sol, étudiée par le Docteur HERR ne permettait pas de prévoir que son cours fut obstrué par des rochers formant des rapides. Les dires des indigènes venaient confirmer les appréciations du Docteur. D'après eux, la Ouôm coulait sans rapides jusqu'au pays de Saras Daï où elle se joignait au Logone proprement dit. Celui-ci prenant sa source au nord-ouest de la Ouôm en était séparé par les monts Karé que nous voyions se dresser à une centaine de kilomètres dans le nord-nord-ouest. Comme les indigènes me parlaient de pays et de rivières que j'avais visités lors du voyage de MAISTRE, il m'était facile de contrôler la véracité de leurs assertions... La Wôm est donc bien une des deux branches supérieures du Logone que la mission MAISTRE traversa à Laï en novembre 1892, c'est certainement la rivière Vouni de la carte de MAISTRE... Nous avons donc résolu le problème qui nous était posé et nous nous trouvons en présence d'un cours d'eau capable de porter jusqu'au Tchad un vapeur".

Celui qui a interrogé des villageois en Afrique pour obtenir des renseignements sur les itinéraires sait combien il faut être prudent à ce sujet. Il est indispensable de toujours recouper les informations obtenues ainsi. On a souvent l'impression que les réponses cherchent à aller dans le sens du questionneur pour lui faire plaisir... ou s'en débarrasser ! C'est ce qui semble s'être produit pour CLOZEL qui paraît bien léger dans ses déductions pour un futur Gouverneur ! Ayant participé lui-même à la mission MAISTRE, comment n'a-t-il pas pensé au Bahr Sara dont il connaissait le nom de rivière des Saras mais aussi l'importance (3). Il ne semble pas non plus s'être posé la question de la relation possible avec la rivière Ouham, évoquée par PONEL deux ans plus tôt !

Sur le chemin du retour, CLOZEL fait une observation aussi superficielle de la Bali qui lui apparaît "navigable au moins pour les pirogues", alors que la Bali est encombrée d'arbres et également coupée de rapides. Il écrit : "La vallée de la Bali demeure donc la voie d'accès naturelle pour qui veut passer du bassin du Congo dans celui du Tchad : il n'y aurait entre les points extrêmes de la navigabilité dans les deux rivières Wôm et Bali qu'une centaine de kilomètres à faire à pied".

3.b. Docteur HERR.

Le Docteur HERR, adjoint de CLOZEL, beaucoup plus concis que son chef de mission, est un observateur intéressant, notamment pour ses remarques géologiques et botaniques. Pour lui pas de doute "la Ouam" appartient bien au bassin tchadien. Il écrit (4) : "Nous n'avons jamais rencontré de tamarinier (5). Le karité ou arbre à beurre n'a pas été vu dans le bassin du Congo, il n'a été rencontré que dans le voisinage de la Ouam dans le bassin du Tchad". Il a ainsi pressenti la limite dont nous avons montré par ailleurs qu'elle est dans ce secteur voisin du 6ème parallèle, entre le domaine soudano-guinéen auquel se rattache le plateau gréseux de Gadzi Carnot et le domaine médio-soudanien déjà plus aride avec le karité et le tamarinier...

(1) Celle de l'Ouham-Bahr Sara est plus élevée : 0,82 ‰

(2) Le substrat repose sur des amphibolo-schistes... localement !

(3) Une seule personne évoque alors cette possibilité : Rendant compte de la mission, WAUTERS écrit (Le Mouv. Géogr. n° 14 - 7 juil. 1895, p. 189) : "M. CLOZEL croit que c'est (le Wôm) la branche initiale du Logone.. il se pourrait aussi que ce Wôm fut le cours supérieur d'un autre important affluent du même fleuve le Bahr Sara, franchi à Garenki par l'expédition MAISTRE..."

(4) Mission CLOZEL dans le nord du Congo français (1894-1895). Ann. de Géogr. 1895. p. 309 à 321 + cartes 1/1.800.000.

(5) Il est exact que le *Tamarindus indica* n'apparaît que vers Bozoum, quelques kilomètres plus au nord du point atteint par la mission CLOZEL.

LA RIVIÈRE OMBELA

(Avec un croquis)

Il y a quatre ans, l'explorateur français Clozel, explorant la région où la Sanga a ses sources, atteignit, vers le nord, la rive d'une rivière appelée Wòm (Ouòm). Il expliqua qu'il avait franchi la ligne de faite du bassin du Congo, pénétré dans celui du Tchad, et identifia le Wòm avec le Logone, le tributaire principal du Chari.

Voici comment il s'exprime dans une conférence, donnée à Paris le 15 octobre 1895 :

Le surlendemain, après deux étapes assez rudes, dressions-nous nos tentes dans le village de Bouforo. La Ouòm coulait à une demi-lieue de là.

Dès que le campement fut installé, Herr et moi partions à cheval avec une dizaine de Sénégalais, Dartonrongo et trois ou quatre indigènes. Vingt minutes plus tard, nous étions sur la rive droite de la rivière. Ce qui me frappa tout d'abord, c'est la presque identité d'aspect de la Ouòm et du Gribingui, branche supérieure du Chari découverte par la mission Maistro. Je ne fus pas seul à en faire la remarque, trois des Sénégalais qui nous accompagnaient, braves gens qui avaient déjà fait avec moi le voyage de Maistro, constatèrent également cette ressemblance frappante et me demandèrent si la Kémo était bien loin.

A l'endroit où nous l'avions atteinte, la Ouòm était donc déjà une grosse rivière; elle n'était pas guéable et venait de recevoir un affluent important, la Bolé. Mais il s'agissait de savoir où elle allait, si aucun rapide n'obstruait la partie inférieure de son cours, de l'indier en un mot aussi complètement que nous le pouvions. Nous savions déjà qu'elle prenait sa source dans le massif montagneux qui s'étend à l'est de Mandé, village entre Koundé et Ngaounéré, mais chez Bouforo nous ne pouvions pas en apprendre davantage.

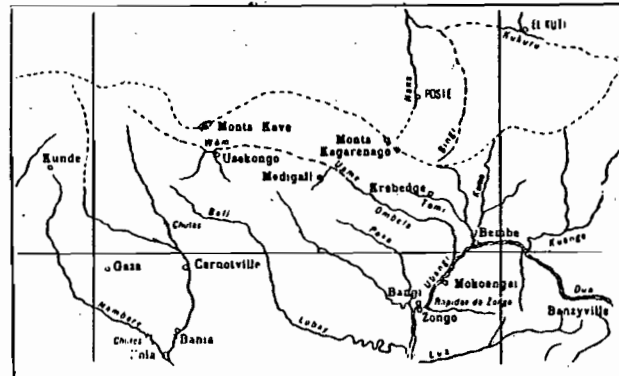
Cette promenade me permit tout d'abord de lever une trentaine de kilomètres du cours de la Ouòm.

Gouikora ayant accepté le traité de protectorat que nous lui propositions et nous ayant fourni une pirogue, je me rendis le lendemain avec le docteur Herr sur la rive même de la Ouòm, qui coule à une heure de marche du village où nous étions campés. Pendant que le docteur faisait chauffer des hypomètres pour obtenir une altitude plus précise que celle que pouvaient nous donner nos baromètres, je m'embarquais dans le tronç d'arbre grossièrement taillé et creusé que les indigènes nous avaient amené. Ces gens-là sont peu navigateurs, leurs pirogues sont peu nombreuses et vraiment bien imparfaites. Il en est de même du reste beaucoup plus loin sur le Logone; les pirogues de Lel par exemple, beaucoup plus nombreuses et plus grandes que l'embarcation de Gouikora, sont loin d'être aussi élégantes que celles de certaines peuplades du bassin du

devoir appartenir à la ligne de faite qui sépare le bassin du Congo de celui du Chari.

Seulement, pour discuter l'hypothèse de M. Clozel concernant l'issue du Wòm, nous manquions de renseignements. Aujourd'hui, ceux-ci nous arrivent, vagues encore, mais suffisants pour nous faire croire que le Wòm de Clozel appartient non pas au bassin du Chari, mais à celui du Congo, qu'il s'identifie avec le Ouahme de Ponel, comme nous le supposions, et qu'il débouche dans l'Oubangi par l'Ombela.

L'Ombela est une rivière qui débouche à la rive droite de l'Ubangi, près du village de Uadda, en amont de Mokoangaï.



Le coude de l'Ubangi et ses affluents au 10,000,000.

Elle a été visitée près de son confluent, les 28 et 29 septembre 1891, par MM. Brunache et Briquez, adjoints de l'expédition Dybowski. Voici ce que celui-ci dit de la rivière, dans la relation qu'il a publiée de son voyage :

La rivière Ombella, qui à son embouchure ne mesure pas plus d'une soixantaine de mètres, est cependant navigable sur un parcours d'environ 70 kilomètres aux eaux hautes, ce qui doit réduire son cours navigable à bien peu de chose à la saison sèche, d'autant que cette année, la crue de l'Oubangi et de ses affluents avait pris une importance tout à fait inaccoutumée... A mesure que les borges s'aplanissent, que les escarpements, mettant les cases à l'abri de l'invasion des hautes eaux, disparaissent, les villages deviennent plus rares et s'éloignent bientôt sur ces rives; si bien que peu à peu, elles deviennent complètement désertes. Et les eaux gagnent, s'étendant en des plaines immenses qu'elles recouvrent, les transformant en une sorte de marécage, où s'ébat un nombre considérable de palmipèdes et de grands échassiers (!).

De la carte jointe au livre de Dybowski, il résulte que

senties vis-à-vis de l'État belge et vis-à-vis de l'État indépendant du Congo. Ces conventions entraînent des modifications aux statuts et au cahier des charges sur lesquelles vous aurez également à vous prononcer.

La convention avec l'État belge est ainsi conçue :

« Entre :

l'État belge, représenté par M. P. De Smet-de Nayer, ministre des finances, d'une part, et la Compagnie du chemin de fer du Congo, société anonyme constituée le 31 juillet 1899 par actes passés devant M^e Van Halteren, notaire à Bruxelles, représentée par MM. Urban Jules, président, et Thys Albert, administrateur-directeur général, agissant au nom de la Société en vertu des pouvoirs qui leur ont été conférés par le conseil d'administration dans sa séance du 5 avril 1898, d'autre part;

« Il a été convenu ce qui suit :

« ARTICLE PREMIER. — Le premier alinéa de l'article 4 de la convention conclue le 27 mars 1896, entre le gouvernement et la Compagnie du chemin de fer du Congo, est modifié comme il suit :

« Sans préjudice au droit de rachat que l'État du Congo s'est réservé, l'État belge aura, pendant cinq ans, à partir du 1^{er} janvier 1909, le droit de racheter la concession aux conditions suivantes :

Cette modification sera apportée à l'article 51, premier alinéa, des statuts de la Compagnie.

« ART. 2. — La présente convention est faite sous réserve d'approbation, avant le 1^{er} juin 1898, par la législature et par l'assemblée générale des actionnaires de la Compagnie du chemin de fer du Congo.

« ART. 3. — La présente convention sera enregistrée gratis.

« Fait en double à Bruxelles, le 6 avril 1898. »

(S.) P. DE SMET-DE NAYER, J. URBAN, A. THYS.

La convention avec l'État indépendant du Congo sera ainsi rédigée :

« Entre :

l'État indépendant du Congo et

la Compagnie du chemin de fer du Congo, société anonyme, il a été convenu ce qui suit :

« ARTICLE PREMIER. — Tous transports par le chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool de rails, traverses, locomotives, ciment et, d'une manière générale, de tous matériaux de construction destinés à l'établissement de lignes ferrées nouvelles aboutissant au réseau navigable du haut Congo en amont du Stanley-Pool, seront effectués au prix coûtant augmenté de 50 p. c. Pour établir le prix coûtant, il sera procédé comme il a été fait pour les transports en service des matériaux destinés à la continuation des travaux du chemin de fer et qui ont emprunté la partie ouverte à l'exploitation partielle (fascicule n^o 18 joint aux présentes).

« ART. 2. — Lorsque de semblables lignes seront créées et

4. Première hypothèse WAUTERS : Liaison Ouham - Ombella.

Le Géographe belge WAUTERS proposa une nouvelle hypothèse, celle de "la rivière Ombela" (1), affluent du coude de l'Oubangui, partiellement exploré par BRUNACHE en 1891 (2).

Ayant rappelé ses réserves sur l'hypothèse reliant la Bali à la Likuala aux herbes (du Congo) et non à la Lobaye, WAUTERS ajoute : "A ce moment, nous avons également eu des doutes quant à la réalité de la connexion du Wôm avec le Logone... Nous nous sommes dit que le Ouôm de CLOZEL et le Ouahm de PONEL pourraient bien ne faire qu'un seul et même cours d'eau, affluent de l'Ubangi, à l'endroit où il fait son coude... d'autant plus que CLOZEL signalait au nord du Wôm, une série de hauteurs... que nous supposions devoir appartenir à la ligne de faite qui sépare les bassins du Congo, de celui du Chari".

Il faut bien constater qu'aucun explorateur ou journaliste français n'avait encore fait le rapprochement entre les rivières de CLOZEL et de PONEL, de même qu'aucun journal français n'avait, avant un entrefilet de WAUTERS (27 mars 1898, p. 172), signalé les explorations de PERDRIZET, en aval du point de l'Ouham atteint par CLOZEL. Comme l'écrit joliment WAUTERS, de "son bureau de Bruxelles" : "Nous apprenons que d'après les renseignements qu'il a rapportés de son excursion (sic !), le Wôm continuerait son cours, non vers le nord comme l'a cru M. CLOZEL, mais vers l'est, puis vers le sud-est et que finalement il s'identifierait avec un des confluent du coude de l'Ubangi; qui d'après les renseignements obtenus des indigènes, ne serait autre que l'Ombela de M. BRUNACHE. Le bassin du Congo obtiendrait, si la supposition se vérifie dans l'avenir, une nouvelle extension assez importante comme l'indique le croquis joint à cette notice".

5. Exploration PERDRIZET. Liaison Ouham-Wouni.

Il faut en effet attendre fin 1899 pour voir C. GUY, chef du service géographique du Ministère des colonies (3), signaler par une note de deux pages, les explorations de l'Administrateur PERDRIZET, cette série d'itinéraires entre les rivières Sangha et Ouahm ayant été effectuée entre juin 1896 et mai 1897 !

A partir de Guikora où s'était arrêté CLOZEL, il suivit le cours de l'Ouham, relevant la succession de chutes et de rapides (4) ainsi que les changements de direction, jusque vers 17°25' (5).

Il avait donc établi, qu'impraticable pour la navigation, l'Ouham n'était pas, comme CLOZEL l'avait annoncé un peu vite, une voie de pénétration utilisable vers le Tchad. D'après ses observations et calculs d'altitude, il n'était pas possible d'identifier son cours ni avec l'Ombela (affluent de l'Oubangui) ni avec la Nana (affluent du Gribingui) plutôt avec la Vouni (affluent du Logone) ou même, selon le commentaire de C. GUY avec le Bahr Sara. En outre PERDRIZET suivit entre Koundé et Guikora la ligne de faite (par Bouar) séparant les bassins de la Nana (Sangha) et de l'Ouham.

Le futur Commissaire Général E. GENTIL projetait à la suite de la mission CLOZEL de gagner le lac Tchad en bateau à partir de l'Ouham, heureusement pour lui, les observations de PERDRIZET le firent changer d'avis et emprunter la voie de MAISTRE par le Gribingui. Etant donné l'intérêt des observations de PERDRIZET, on peut se demander pourquoi seul ce résumé de deux pages fut publié par un tiers et pourquoi les rapports originaux sont restés inédits (6).

(1) Le Mouv. Géogr. Bruxelles, 24 avril 1898, n° 17, p. 217-218.

(2) Cf p. 180 in La route du Tchad. Du Loango au Chari, Paris, Firmin-Didot (1893), 381 p.

(3) C. GUY. Note sur les explorations de M. PERDRIZET. Bull. Soc. Géogr. 4e trim. 1899, p. 412-413 avec carte 1/1.500.000.

(4) Notamment Boulaye : 6°40' - 16°40', Bobo : 6°37' - 16°44', Ih-Oua : 6°28' - 16°54'.

(5) A Gankoura, près de l'actuel Bossangoa.

(6) Aux Archives d'Outre-Mer, rue Oudinot, nous n'en avons retrouvé que 2 extraits manuscrits : (Archives SOM, Gabon-Congo, III, 18).

- Rapport sur la route de Koundé à la Ouahm et à Carnot (oct. 1896), 12 p.

- Reconnaissance de la vallée de la Ouahm (25 mai 1897), 12 p.

où les chevaux étaient nombreux et où les habitants portaient pour tout vêtement un tablier de cuir qui leur couvrait la partie postérieure du bassin. Datonrongo parlait couramment le poular, son récit était par conséquent fort intelligible pour nos tirailleurs toucouleurs. M. Clozel reconnut à cette description si caractéristique les Saras de Day (1) qu'il avait vus avec Maistre en 1892. Il en conclut que la rivière appartenait au bassin du Tchad, et était sans doute



Carte proposée par M. Wauters.

un affluent du Logono que les indigènes nous signalaient dans le nord (2).

Le voyage fort intéressant que M. Perdrizet fit en mai et juin 1897 le long de cette même rivière, lui permit de reconnaître ce cours d'eau qui, après avoir suivi quelque temps la direction nord-est, tournait à l'est, puis au sud-est. Cette direction sud-est, qui a tant frappé M. Wauters et sur laquelle il base uniquement le romanisme de la carte qu'il propose, n'est pas définitive. Ce n'est qu'un accident momentané dans son cours. Après avoir coulé dans la direction sud-est pendant une trentaine de kilomètres seulement, la rivière reprend une orientation franchement est qu'elle conserve jusqu'au point terminus du levé de M. Perdrizet qui est environ par 15° long. E. de Paris.



Carte proposée par M. le Dr Herr.

Quant à la latitude de ce point, elle est sensiblement la même qu'à Goui Koro, lat. N. 6° 15', point où Clozel a reconnu et étudié cette rivière.

(1) C. Maistre, *A travers l'Afrique centrale*.
 (2) Un fait d'ordre botanique semblait également plaider en faveur de cette manière de voir. J'ai signalé (*Annales de Géographie*, 1890) l'apparition de l'arbre

Au point où M. Perdrizet s'est arrêté en juin, c'est-à-dire à l'époque des plus hautes eaux, la rivière ne mesurait pas moins de 150 mètres de large avec une profondeur moyenne de 2 mètres.

La rivière Ombela, que M. Wauters considère comme l'aboutissant de la rivière Ouom, a été étudiée d'abord par M. Ponel, puis visitée par MM. Brunache et Briquez (1). Ces voyageurs s'accordent à dire que cette rivière est peu importante. Fin septembre, c'est-à-dire au moment des plus hautes eaux, la largeur de ce cours d'eau ne dépassait pas une soixantaine de mètres (2). Ce fait des plus importants permet, je crois, de repousser l'hypothèse de l'identité de l'Ombela et de l'Ouom.

Quel serait donc le cours probable de cette dernière rivière? Nous allons voir si l'on ne pourrait pas proposer une autre hypothèse.

Lorsqu'on examine le cours de l'Oubangui, l'on ne peut manquer d'être frappé du brusque changement de direction que présente ce fleuve. Après avoir coulé de l'est à l'ouest, ce puissant cours d'eau, arrivé aux Ouaddas, s'infléchit subitement dans le sud. Ce changement de direction de 90° ne peut s'expliquer que par la présence à ce niveau d'un très sérieux obstacle.

D'un autre côté, quelle est l'importance probable des monts Karé que M. Wauters propose comme limite des bassins du Congo et du Tchad?

La mission Maistre (3), dans son voyage de la Kemo à la Nana, n'a rencontré entre les deux bassins aucune chaîne montagneuse. La ligne de partage, formée par de hauts plateaux à peine accidentés, d'une altitude de 500 à 600 mètres, rappelle d'une manière frappante les plateaux que nous rencontrons à la même latitude avant notre descente dans la vallée de l'Ouom. Nous pouvons donc admettre que les monts Karé ne se prolongent pas très loin dans l'est et ne sont, comme le pensait M. Clozel, que les contreforts les plus orientaux du massif du Bouba-Ndjidda. Cela étant admis, quel sera le cours probable de la rivière Ouom? Voici l'hypothèse que je propose :

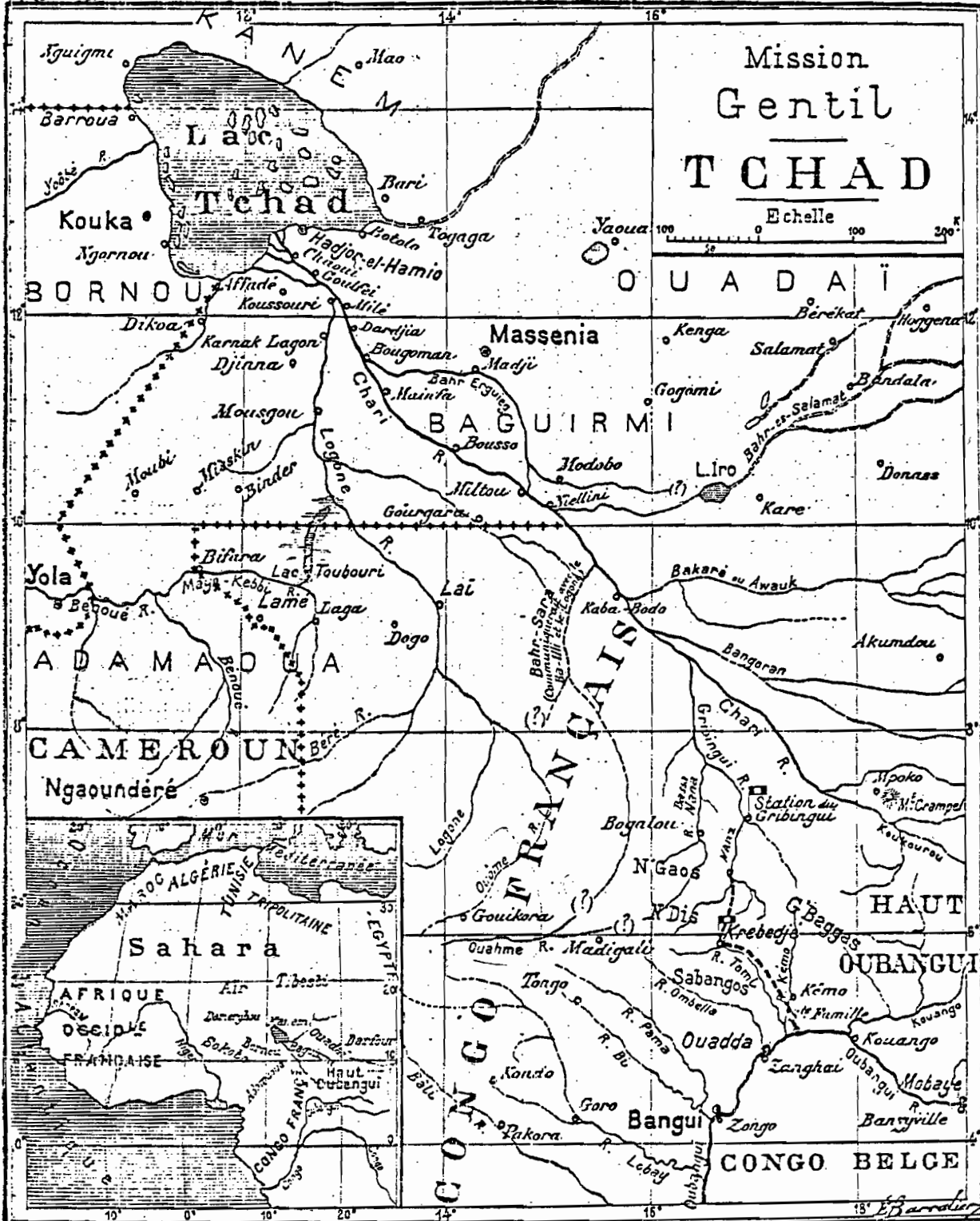
La rivière Ouom trouvant devant elle le barrage des monts Karé, est déviée vers l'est jusque vers la longitude de 14° 30'. A ce

karité dans la vallée de l'Ouom. Cet arbre était en fleurs au moment de notre voyage. M. Perdrizet en vit le fruit si caractéristique. Je ne crois pas que ce végétal ait jamais été signalé dans le bassin du Congo. Dr H.

(1) P. Brunache, *Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad*.

(2) J. Dybowski, *La Route du Tchad*.

(3) C. Maistre, ouvrage cité



Y avait-il quelqu'un à ménager ? Le futur Gouverneur CLOZEL ne tenait probablement pas, comme tout un chacun, à voir relever ses erreurs. Les travaux de PERDRIZET sont plus que méconnus, le Commandant LENFANT (p. 160) après WAUTERS (18 fév. 1900, p. 88) fut un des rares à lui rendre hommage.

6. Hypothèse du Docteur HERR - Liaison Ouham-Bahr Sara.

A la lecture de l'article de WAUTERS proposant l'identification Ouom-Ombela, le Docteur HERR, ancien adjoint de CLOZEL, relança la controverse (1) après avoir eu une conversation avec PERDRIZET. Il fait remarquer que la direction sud-est de l'Ouham qui avait frappé WAUTERS n'est pas définitive. Là où PERDRIZET l'a abandonnée (vers 6°25'N - 17°25'E), la rivière reprend son orientation franchement est. Elle mesure 150 mètres de large contre 60 pour l'Ombela. Pour HERR, le changement de direction de l'Oubangui en amont de Nangui, "ne peut s'expliquer que par la présence à ce niveau d'un très sérieux obstacle", par contre entre Kémo et Nana-Gribingui, la mission MAISTRE n'ayant rencontré aucune chaîne montagneuse, "nous pouvons admettre que les monts Karé ne se prolongent pas très loin dans l'est et ne sont comme le pensait M. CLOZEL que les contreforts les plus orientaux" de l'Adamaoua.

"Voici l'hypothèse que je propose. La rivière Ouom trouvant devant elle le barrage des monts Karé est déviée vers l'est... (puis) l'obstacle qui a produit la déviation si remarquable de l'Oubangui, la rejette vers le nord et ce cours d'eau vient former ou grossir le Bahr Sara... Je tenais à établir que les résultats du voyage de M. PERDRIZET, invoqués par M. WAUTERS à l'appui de sa thèse n'autorisent pas la modification que ce géographe propose d'apporter à l'hydrographie de cette région.

Dans un article intitulé "Le Wom et le Bali", A.J. WAUTERS (2) retranscrit spirituellement la note d'HERR, remarquant tout de même dans son commentaire que HERR abandonne deux hypothèses de son chef de mission, celle des liaisons Bali-Likouala et Wom-Logone. Il ajoute : "je ne suis pas éloigné de croire que c'est M. le Docteur HERR qui a raison. D'autant plus que MAISTRE signale sur sa carte une rivière Vouni coulant vers le nord et dont le nom se rapproche singulièrement du Wom de CLOZEL et du Suahme (sic !) de PONEL.

Si cette hypothèse devait se réaliser, il serait bien intéressant au point de vue économique de reconnaître le pays qui sépare le point terminus de la navigation de l'Ombela du point le plus rapproché du cours du Wom. Là est, peut-être, la vraie route commerciale vers le Tchad." Sans connaître l'existence de la Fafa, WAUTERS pressent déjà l'avenir futur de l'axe : Bangui-Bouca-Batangafa-Sahar.

Sur une carte publiée en septembre de cette année 1898, le cartographe français E. BARRALIER (3) ne prend pas position, au contraire il conserve encore un Ouâm relié au Logone et un Ouahm relié soit au Bahr Sara soit à la Nana Bassa (?) A noter que sur cette carte la Mpoko ne figure pas et que la Bali court toujours parallèlement à la Lobaye.

7. Deuxième hypothèse WAUTERS : Liaison Ouham - Mpoko.

Mettant à jour la carte du bassin de la Sangha (4), WAUTERS tient compte avec raison des itinéraires PERDRIZET. Rappelant qu'il a le premier émis l'avis que les deux cours d'eau (Ouâm de CLOZEL et Ouahme de PONEL) n'en faisaient qu'un, il pose la question : "où se déverse le Wam". Pour lui, étant donné la longitude (17°50' Greenwiche) du point extrême atteint par PERDRIZET, "il paraît bien difficile d'admettre que le Wom soit le cours supérieur du Bar-Sara ou d'un de ses affluents.

(1) La rivière Ouom - Comptes rendus séances. Soc. Géogr. Paris, 6 et 20 mai 1898, p. 241 à 244.

(2) Le Mouv. Géogr. n° 28 - 10 juillet 1898, p. 351 à 353.

(3) Cf Mission GENTIL - Tchad. Bull. Com. Afr. fran. n° 9 (sept. 1898), p. 284.

(4) La région des concessions dans le bassin de la Sanga. Le Mouv. Géogr. n° 7 - 18 fév. 1900, p. 85 à 88 avec carte 1/2.000.000.



ABONNEMENTS

Belgique 12 francs par an.
Union postale 15 — —

On s'abonne au siège du journal et dans
tous les bureaux de poste.

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

A.-J. WAUTERS

SECRETARIÉ CENTRAL DE LA COMPAGNIE DE CREDIT DE FIN DE COMMERCE.

BUREAUX
ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
13, rue Bréderode, à Bruxelles.Adresses télégraphiques : Congo ..
Téléphone n° 564.

LE PROBLÈME DU WAM

(AVEC DEUX CARTES)

Des explorateurs français MM. Ponié, Clozel, Herr et Perdrietz, en franchissant dans sa partie septentrionale la ligne de faite du bassin de la Sangha, arrivèrent à la rive droite d'une rivière assez importante appelée Wam, portant ses eaux vers l'est. Ils annoncèrent tous les quatre qu'ils avaient franchi la limite du bassin du Sangha et pénétré dans celui du Chari: M. Hansen, mettant en œuvre les itinéraires de M. Ponié, fit du Wam, entrevu par celui-ci au nord du village de Madigali, un affluent de la Nana, tributaire du Grioungi (Chari) (1); M. Clozel crut avoir trouvé la section initiale du Logone (2), M. Herr voulut y voir celle du Bahr-Sara (3), et son opinion fut partagée par M. Perdrietz. Récemment M. Camille Guy, chef du service géographique du ministère des colonies, a résumé la thèse française en disant :

« M. Perdrietz avait donc établi que la rivière Wam, impraticable pour la navigation, n'était pas une voie de pénétration utile et qu'elle n'était pas une branche supérieure du Logone. D'après ses observations et ses calculs, elle serait un affluent de la rivière Bahr-Sara (4). »

Déjà nous avions mis en doute la connexion du Wam et du Chari, en émettant l'avis que la rivière découverte par les expéditions Ponié et Clozel devait appartenir au bassin du Congo et venir déboucher au coude de l'Ubangi. La publication des itinéraires de M. Perdrietz a transformé notre supposition en conviction. Dans la présente étude, nous allons essayer d'établir — n'en déplaise aux quatre vaillants explorateurs de la rivière — que leur hypothèse géographique est inadmissible; que le Wam débouche, comme nous l'avancions il y a deux ans déjà (5), au coude de l'Ubangi et que, selon toutes les probabilités, il constitue le cours supérieur de la rivière Poko.

Les affluents de droite de l'Ubangi.

Les trois cours d'eau que l'Ubangi reçoit à sa rive droite, en aval de son grand coude (passe de Zongo), c'est-à-dire l'Ubanga, le Lobay et le Poko, n'ont pas été visités jusqu'ici dans leur cours moyen et les données sur leur origine demeurent hypothétiques. En effet, aucun itinéraire complet n'a encore relié la rive droite de l'Ubangi à la rive gauche de la Sangha; entre ces deux puissants cours d'eau s'étend, du sud au nord, sur une largeur de plus d'un degré, une bande de terrain inexploré à travers laquelle

nous avons tracé quelques lignes pointillées provisoires pour relier les petites rivières d'amont, portant leurs eaux vers l'est, au terminus des itinéraires en aval. Ces itinéraires le long des cours inférieurs de l'Ubanga, du Lobay et du Poko, se réduisant, en somme, à peu de chose.

I. L'Ubanga a été remonté pour la première fois par le capitaine Van Gèle, en octobre 1886 (1). Il mesure à son confluent 90 mètres de largeur, 4-50 de profondeur et a une vitesse de 50 centimètres à la seconde. Le petit steamer *Henry Reul*, à bord duquel se trouvait l'explorateur, fut arrêté dans sa reconnaissance de la rivière, à environ 100 kilomètres du confluent, par un barrage de troncs d'arbres: la rivière n'avait plus que 30 mètres de largeur et 3-50 de profondeur.

Suivant nos suppositions, il faudrait rattacher à l'Ubanga l'ensemble des petites rivières rencontrées par M. Perdrietz, à l'est de Bayanga et de Bania, et appelées *Mokabi, Malando, Modengue, Loka* et *Basro*. Le développement de la branche mère de l'Ubanga serait ainsi d'environ 400 à 500 kilomètres.

II. C'est au même voyage de M. Van Gèle que sont dus les renseignements sur le *Lobay*. Le voyageur a remonté la rivière sur un parcours de 85 kilomètres; son bateau a été arrêté dans sa reconnaissance par une chute. Au confluent, il a mesuré 200 mètres de largeur, 4-50 de profondeur, 0-15 de vitesse.

Quelles sont les branches supérieures du Lobay? Il y a cinq ans, on nous a quelque peu taquinés à la Société de géographie de Paris, parce que nous émettions l'hypothèse que le Bali, traversé successivement par MM. Ponié et Clozel, devait être, non pas le cours supérieur de la Likuala aux herbes, comme on le dit en France (2), mais la branche initiale du Lobay. Aujourd'hui, il paraît que nous sommes tous d'accord et même, si nous en jugeons par une note de M. Guy (3), que la thèse Bali-Lobay a toujours été celle des explorateurs.

Donc le Bali et ses affluents, dont le réseau est maintenant assez bien connu dans ses grandes lignes, s'écouleraient dans l'Ubangi par le Lobay, constituant ainsi un bassin assez considérable et d'une plus grande superficie que l'Ubanga.

III. Le Poko. Pour une raison que nous ne devons pas, la bouche du Poko a échappé au capitaine Van Gèle, lors de son exploration, en 1886. Les premiers renseignements sur cette rivière sont dus à M. Nébout, membre de l'expédition

Dybowski. Voici comment le chef de la mission rend compte, sommairement, dans la relation de son voyage, de la reconnaissance faite par son adjoint, au mois de septembre 1891.

Pendant que MM. Brunache et Briquez visitaient les rivières Ombeil et Kémo, M. Nébout parcourait la rivière Poko. L'étude qu'il m'en présentait me renseigna complètement sur la direction de son cours et de son importance. Parti de Bangi, le 18 septembre, M. Nébout ne put remonter la rivière que jusqu'au 24, au soir: un rapide d'une violence extraordinaire limita sa marche. Sur toute la parcours de la rivière, le courant a une rapidité telle que ce trajet, qui avait exigé sept journées complètes à la montée, fut effectué en une course vertigineuse d'une seule journée à la descente.

Les rapides qui barrent la rivière et son « courant de foudre », la rendent peu propre à la navigation: sa direction insuffisamment nord à mon sens, tout contribuait à me montrer cette voie comme ne pouvant être suivie pour atteindre le but proposé.

D'autre part, un des actifs commerçants du Congo français, M. François Tréchet, a remonté l'année dernière la rivière et voici ce qu'à notre demande, il a eu l'extrême obligeance de nous communiquer :

« Le confluent de la rivière Poko s'ouvre à l'extrême courbure du fleuve Ubangi, dans son inflexion vers l'est. Celui-ci mesure à la réunion des deux rivières de 450 à 600 mètres, le Poko; environ 90 mètres. Il s'écoule entre des berges élevées, jamais inondées. Aux eaux basses, son débit est faible et la rivière n'est navigable que jusqu'au village d'Yuka, situé à sa rive gauche, à environ 50 kilomètres du confluent.

J'ai remonté le Poko, en balnéaire, aux eaux hautes, c'est-à-dire au mois de juillet, sur une distance d'environ 100 kilomètres, dans une direction générale nord-nord-ouest, je pense. En cet endroit, la rivière coule entre des montagnes élevées dénudées depuis le sommet jusqu'aux deux tiers de la base; bois épais, clairières avec grandes plantations de maïs, ce qui semble indiquer une population assez dense, de caractères très turbulents.

Au point où j'ai arrêté ma reconnaissance, les roches commencent à se montrer hors de l'eau et la navigation devenait difficile, même en balnéaire.

Il semble résulter de l'ensemble des renseignements fournis par MM. Nébout et Tréchet, que le Poko, dans son cours inférieur, s'écoule à travers une sorte de gorge assez resserrée, comme l'Ubangi en amont de Zongo. Les détails fournis par M. Tréchet cadrent, sous ce rapport, avec ceux de M. Nébout; tandis que l'un nous renseigne sur l'étroitesse relative du lit de la rivière et ses berges élevées, l'autre nous fixe sur la violence du courant et, par conséquent, sur l'importance du volume d'eau.

Il doit en être de ces cours d'eau, affluents du coude de l'Ubangi, comme de l'Ubangi lui-même: ils présentent de très grandes variations de débit. Nous savons, par M. G. Le Marinel, ce qui se passe dans l'Ubangi.

« Le Bomu et l'Uele, dit-il, ainsi que l'Ubangi qui en est

(1) Voir la Carte du Congo français, au 1:500,000, dressée par J. Hansen, Paris, 1895.

(2) Voyage à la rivière Wam (Bulletin du Comité de l'Afrique française, 3^e année, n° 5, p. 245-247), et le Tour du monde, 1896, p. 1412.

(3) Comptes rendus des séances de la Société de géographie de Paris, 1895, p. 213, et Mouvement géographique, 1898, col. 343.

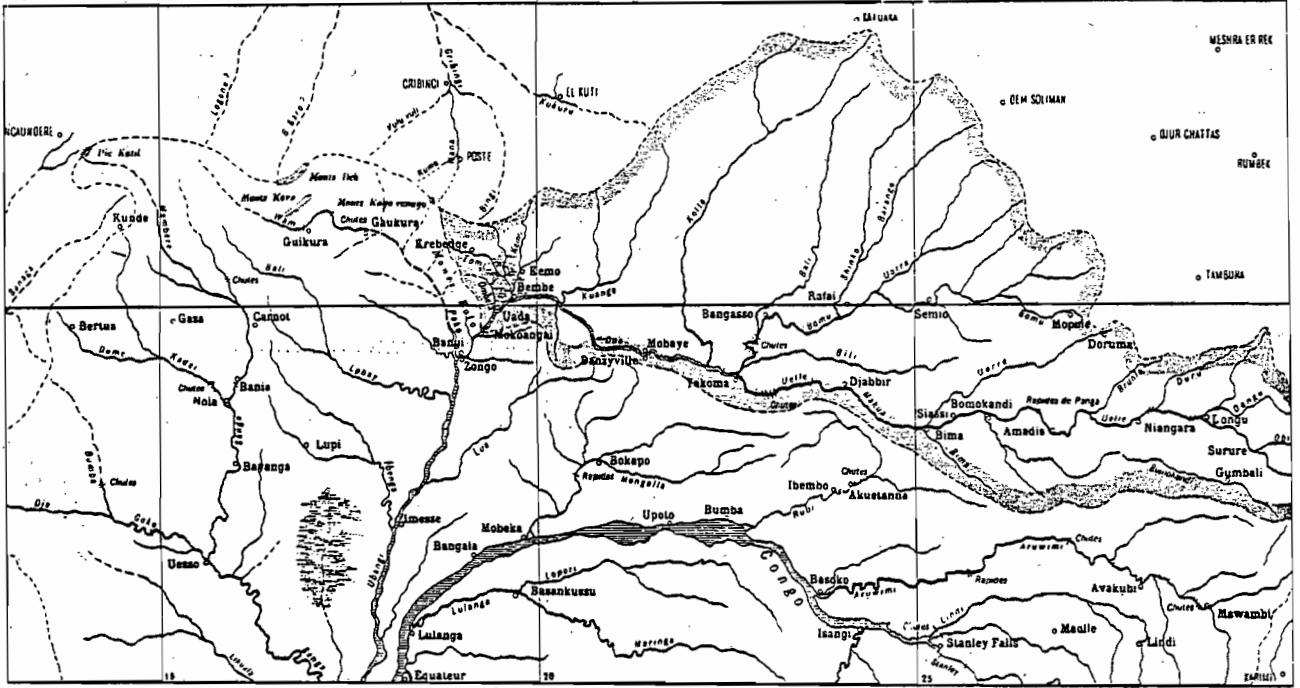
(4) Note sur les explorations de M. Perdrietz (Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1899, p. 413.)

(5) Voir le Mouvement géographique, 1898, col. 217.

(1) Voir le Mouvement géographique du 3 mai 1887, avec une carte.

(2) « Avant de quitter le Bali, disait M. Clozel, je tiens à rectifier une erreur commise par M. Wauters, l'auteur de la carte qu'on vous montrait tout à l'heure. Ce géographe a fait, je ne sais pourquoi, de la Bali le cours supérieur de la Lobay, affluente de l'Ubangi. A mon avis, la Bali est le cours supérieur de la Likuala aux herbes. » (Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris, 1895, 2^e fascicule, p. 927, et Mouvement géographique, 1898, col. 53.)

(3) Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1899, p. 412-413.



L'Ubangi supérieur et le bassin indépendant de l'Uele.

formé, sont des rivières qui subissent d'énormes variations de débit. Presque à sec, aux eaux les plus basses, vers février-mars... Vers la fin d'octobre, le niveau de la rivière s'élève de 5 à 6 mètres et la vitesse du courant est à peu près doublée (1).

Le même phénomène se produit évidemment dans le Poko. « Aux basses eaux, dit M. Tréchet, le débit est faible. » Le voyageur explore la rivière au mois de juillet, alors que les eaux montent seulement depuis quatre mois, et déjà il navigue sans peine le long de 100 kilomètres. Mais, deux mois après M. Tréchet, arrive M. Nébout et voilà les eaux emportées. Cette rivière, presque sans eau en février, s'est transformée, en septembre, en un torrent. « Courant de foudre ! », dit M. Nébout, et, en effet, tandis que sa pirogue mettait péniblement sept jours pour monter, tant le courant était rapide, il ne lui fallait qu'une seule journée, à la descente, pour franchir la même distance.

Et cependant, les eaux du Poko n'avaient pas encore leur plus grande hauteur, puisque la reconnaissance de M. Nébout se fit en septembre, du 18 au 24, et que le maximum de crue n'est atteint que de cinq à six semaines plus tard, à la fin novembre.

De ces diverses données, nous inférons qu'au moment de la crue, le Poko doit déverser dans l'Ubangi un volume d'eau considérable, qui fait supposer un bassin supérieur étendu. Nous sommes convaincu que ce bassin n'est autre que celui du Wam, la rivière de MM. Ponié, Clozel, Herr et l'Erdrizet et nous allons exposer les arguments qui militent, nous semble-t-il, en faveur de cette hypothèse.

Le coude de l'Ubangi.

Pendant bien longtemps, l'énorme coude arrondi que l'Ubangi fait vers le nord, entre Banzoville et Zongo, a intrigué les géographes.

Discutant un des articles parus dans notre journal, M. le D^r Herr, médecin de l'expédition Clozel, a cherché, l'an dernier, à expliquer cette brusque déviation du cours régulier de la rivière.

« Lorsqu'on examine le cours de l'Ubangi, a-t-il dit, l'on ne peut manquer d'être frappé du brusque changement de direction que présente ce fleuve. Après avoir coulé de l'est à l'ouest, ce puissant cours d'eau, arrivé aux Ouaddas, s'infléchit subitement dans le sud. Ce changement de direction du 90° ne peut s'expliquer que par la présence à ce niveau d'un très sérieux obstacle. »

Tel n'est pas, à notre avis, la cause du coude de l'Ubangi et de la brusque direction nord-sud que prend tout à coup la rivière, à Uadda et Mokoangai. L'explication est bien plus intéressante. Il y a un coude, parce que, en cet endroit, il y a eu embranchement d'une rivière sur une autre.

Le bassin de l'Ubangi — pente générale nord-sud — et celui de l'Uele — pente générale est-ouest — ont formé longtemps deux bassins distincts.

Il résulte de plus en plus nettement des nouvelles observations faites par les voyageurs, que le bassin supérieur de l'Ubangi actuel, c'est-à-dire celui qui traverse l'Uele-Dua depuis sa source jusqu'à Mokoangai, constituait autrefois un bassin hydrographique indépendant, entouré de toutes parts par un bourrelet de hauteurs. (Nous l'avons grisé sur le croquis d'ensemble publié ci-dessus.)

La pente générale étant, comme nous venons de le dire, est-ouest, il s'ensuit que la plus profonde dépression de son bassin, le fond de sa cuve, si l'on veut, se trouve à son extrémité occidentale, c'est-à-dire là où sont actuellement les postes de Mokoangai (altitude 355 m. environ), Uadda (362), Bembe (374), Kemo (370), Yamaka (383), etc. Sur l'emplacement de ces postes et sur tout le pays environnant s'étendait, jadis, les eaux d'un vaste lac sans issue.

Sur la carte que nous avons dressée spécialement pour cette étude et qui l'accompagne, en supplément, nous avons teinté de bleu la partie occidentale du lac, en même temps que nous avons coloré de bistre la ligne de montagnes qui l'entourait à l'est et au sud.

L'ancien lac de la terrasse de l'Uele.

L'existence de doute ancienne mer indépendante ne saurait plus faire de compte aujourd'hui. Il n'y a pas bien longtemps que le phénomène s'est produit et les preuves de l'existence du lac n'ont pas eu le temps de disparaître. Les voyageurs qui ont traversé le pays situé au nord d'Uadda et de Bembe, le savent et leurs relations de voyage sont là pour dire où se trouvent exactement les derniers bas-fonds de l'ancien lac asséché.

Écoutez M. Dybowski, qui les a traversés pour se rendre de Uadda aux sources de la Kemo (2). Et notons que le voyage se faisait au mois de février, c'est-à-dire en pleine saison sèche.

Après avoir été rejoints par M. Brunache, le 11 février, nous pûmes partir du poste de Uadda.

Après avoir traversé un marais à demi-desséché en cette saison, mais qui au moment de la crue doit être extrêmement difficile à franchir, nous arrivons à de grands champs.

Le lendemain, nous partons dès l'aube et nous longeons de grands marais.

Après avoir traversé des cultures attenues à un petit village, nous parcourons un pays de plaines basses, entrecoupées de marais où les eaux, qui ont baissé maintenant, doivent à certains moments de l'année être en communication avec les rivières, car de nombreux barrages attestent combien ces marais doivent être poissonneux.

Nous campons près d'un marais, dont il nous faut boire l'eau

bourbeuse. Et lorsque le lendemain nous reprenons notre route ce sont encore des marais qui se présentent et dans la vase noire et putride desquels il faut péniblement patauger. Il doit être impossible de parcourir cette région au moment des hautes eaux.

Cependant le terrain s'élève et s'assèche, mais pour redevenir humide du nouveau et se limiter au bout par une bande verte d'un poudrement intense de paludiers. Ce sont de grands sagoutiers... Ils croissent dans un marais infect. Il nous faut nous engager dans cette boue noire qui accompagne sur une grande étendue les bords d'une petite rivière. De l'autre côté de la rivière, le marais recommence.

Le terrain, qui depuis notre départ était exclusivement fait d'althéon, change bientôt et de grasses roches ferrugineuses émergent çà et là au-dessus du sol. Ce ne sont, dans tous les cas, que les derniers contreforts, très atténués et surlevés seulement d'une cinquantaine de mètres au-dessus de la grande plaine que nous venons de parcourir, laquelle s'étend en une région de marais jusqu'à l'Ubangi.

Tels sont, en ce qui concerne notre théorie, les passages les plus caractéristiques de la relation de voyage — très substantielle et très bien observée — de M. Dybowski, depuis le coude de l'Ubangi jusqu'aux sources de la Kemo. En réalité, l'explorateur a parcouru les parties les plus basses du bassin de l'ancien lac de l'Uele. Tous ces marais où, en dépit de la saison sèche, il a pataugé durant des heures entières, sont les derniers bas-fonds, non complètement asséchés encore, de cet ancien lac. En février et mars, on circule plus ou moins entre les marais; mais arrivent les mois de grandes pluies et la plaine entière se couvre d'eau sur des étendues immenses; seuls, les quelques rares hameaux bâtis sur les petites élévations du terrain, émergent de la nappe liquide. Au mois d'octobre, tout le pays doit être submergé et absolument impraticable, comme le fait remarquer M. Dybowski (p. 326).

Deux rivières de peu d'importance drainent ces marais, coulant presque parallèlement du nord au sud : la Kemo et l'Ombela, débouchant, l'une en amont, l'autre en aval du poste d'Uadda. Peu à peu, ces rivières et leurs nombreux petits affluents creusent leur lit et la vaste plaine marécageuse s'assèche ainsi graduellement.

L'Ombela a été parcourue au mois d'octobre 1891 par M. Brunache. L'un des adjoints de M. Dybowski; il l'a remontée pendant environ 70 kilomètres. Sa direction est nord-nord-ouest. Il y a une faible population sur les rives voisines du confluent, mais, en amont, le pays est complètement désert.

« Et les eaux gagnent, dit le voyageur, s'étendant en des plaines immenses qu'elles recouvrent, les transformant en une sorte de marécage où s'ébat un nombre considérable de paludipèdes et de grands échassiers » (3).

Et ici, involontairement, en observateur érudit et sagace,

(1) Bulletin de la Société belge de géographie, 1893, p. 9.

(2) La route du Tchad, Paris, 1893, p. 324-326.

(3) La route du Tchad, page 184.

Pour admettre cette hypothèse, il faudrait faire faire à la rivière un coude bien invraisemblable". Quant au Gribingui, "nous savons par M. MAISTRE (qu'il) ne reçoit aucun affluent d'une importance suffisante pour être identifié avec le Wam... Alors il ne reste que le coude de l'Ubangi... il n'y a pas le choix".

Le 18 mars 1900, dans un article sur trois colonnes à la une, WAUTERS précise sa pensée sur "le problème du Wam" (1). Il résume d'abord les hypothèses en présence : "Les explorateurs français franchissant la ligne de faite de la Sanga rencontrèrent une rivière assez importante portant ses eaux vers l'est. Ils annoncèrent qu'ils avaient pénétré dans le bassin du Chari. Nous allons essayer d'établir -n'en déplaise aux quatre vaillants explorateurs de la rivière- que leur hypothèse géographique est inadmissible, que la Wam débouche comme nous l'annoncions il y a deux ans déjà, au coude de l'Ubangi et que selon toutes les probabilités, il constitue le cours supérieur de la rivière Poko (= Mpoko)."

Après avoir ironisé sur le ralliement des français à sa thèse de la Bali-Lobaye, il se réfère au sujet du Poko à la violence du courant auquel se heurta en septembre 1891, NEBOUT de la mission DYBOWSKI ainsi qu'au témoignage d'un commerçant français F. TRECHOT qui en juillet 1899, le remonta "sur une distance d'environ 100 km dans une direction générale N-NW. En cet endroit, la rivière coule entre des montagnes élevées (sic !), dénudées depuis le sommet jusqu'aux deux tiers de la base". Ainsi "la Poko s'écoule à travers une gorge assez resserrée comme l'Ubangi en amont de Zongo.. Au moment de la crue, la Poko doit déverser un volume d'eau considérable qui fait supposer un bassin supérieur étendu... celui du Wam."

A partir de ces données, WAUTERS échafauda sa théorie : le cours supérieur naturel de l'Ubangi serait le Poko-Wam, il aurait capté au travers des gorges de Zongo un ancien lac (marais de l'Ombela-Kémo) dans laquelle se serait déversé autrefois l'Uélé venant de l'est qui serait donc un ancien cours supérieur accidentel et relativement nouveau de l'Ubangi.

Pour WAUTERS, il n'est guère possible de soutenir encore que le Wam appartient au bassin du Chari :

- Le Wam - Logone de CLOZEL : la position sur la carte de ces deux rivières montre l'invraisemblance absolue de leur réunion.
- Le Wam - Nana de la carte de HANSEN. A 300 km en amont le Wam mesure plus de 60 m de largeur, la Nana n'a que 20 m de largeur et son affluent Kuma (cf Kouma) 12 m. Mais "il y a mieux, pour atteindre la Nana, le Wam devrait renverser l'obstacle du grand massif des monts Bolo.. vus et signalés par MAISTRE, ... N'insistons pas."
- "Reste le Wam - Bahr Sara de MM. HERR et PERDRIZET..."

Le renseignement fourni par MAISTRE sur la présence, au nord du 6° de latitude, d'un puissant noeud orographique... ne laisse que bien peu d'espoir dans la confirmation de l'hypothèse. Il est certain que le massif des monts Bolo se relie à l'ouest aux monts Karé et Dek de CLOZEL... C'est cette chaîne continue qui constitue la ligne de faite Congo-Chari. Nous n'avons plus à cet égard le moindre doute".

La reconnaissance s'impose ne serait-ce que pour la délimitation des territoires des Société concessionnaires "basée souvent sur des données hydrographiques". C'est une bonne fortune que "notre carte annoncée à la société qui a obtenu la concession du bassin entier du Poko : notre hypothèse triple sa propriété. Plus. Elle laisse entrevoir le tracé du chemin de fer qui doit éventuellement relier le coude de l'Ubangi à la Nana navigable."

(1) Le Mouv. Géogr. n° 11, p. 133-141.

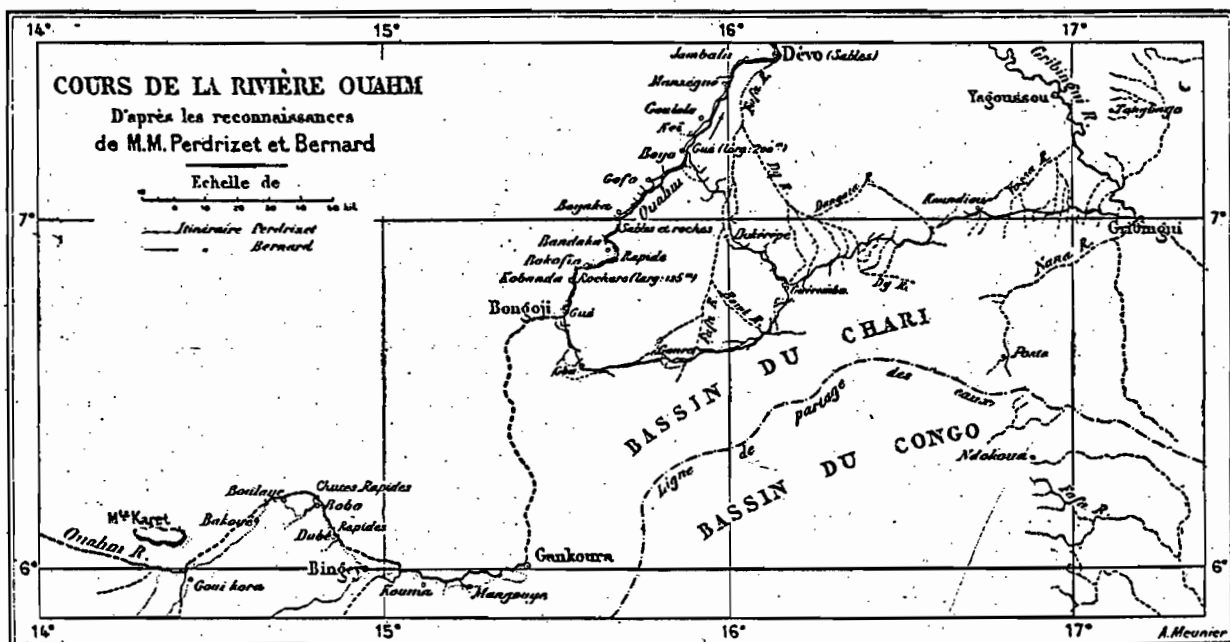
faire passer la Oua, devant Boyo, à tout mon convoi, mais j'aurai, plus tard, l'occasion de compter un assez grand nombre de ces embarcations chez les Dagbas.

J'ai descendu la Oua, en longeant les villages dagbas, jusqu'au village de Dévo, chef Biagué, un peu en aval du confluent de la Fafa. La rivière atteint parfois des largeurs de trois cents mètres. Quelques roches et bancs de sable. Les hippopotames abondent, malgré les pirogues et les pêcheries nombreuses. J'ai arrêté mon investigation en aval au point où la Oua fait un coude à angle droit vers le Nord-Nord-Ouest, avec la direction générale suivie depuis Boyo. Une île assez longue partage, en cet endroit, la rivière en deux bras.

Suivant les indigènes, la Oua coulerait assez longtemps dans le Nord-Nord-Ouest. Les N'Gamas habiteraient dans cette direction à cinq journées de marche, les Saras et les Arabes (Tourgous), seraient aussi les riverains lointains de la Oua. Les Dagbas ne parlent des derniers qu'avec une certaine terreur, ayant été jusqu'ici razzés assez régulièrement par eux.

Après avoir relevé le confluent de la Fafa, je résolus de ne pas pousser plus loin la reconnaissance de la Oua en aval, en pensant qu'il serait évidemment plus utile à notre futur itinéraire vers la Sanga d'explorer la Oua en amont de Boyo et de voir, dans la mesure du possible, pour une marche préliminaire, si elle ne serait pas la Ouahm de Perdrizet ou la Ouohm de Clozel, ce dernier cours d'eau considéré à tort comme un affluent du Logone.

J'ai donc remonté le cours sinueux et assez rocheux de la Oua qui conserve partout à peu près la même largeur, 150 à 200 mètres, en traversant de très nombreux villages M'Bakos, situés sur une ligne presque ininterrompue dans des plaines d'une grande fertilité. Les bords de la rivière sont très pittoresques, la rive gauche surtout est peuplée, riche, prospère, les villages possèdent de grandes quantités de poules et de chèvres. Le sorgho et le manioc sont cultivés également. Les indigènes, assez effarouchés d'abord sur mon passage, s'étant transmis de proche en proche des nouvelles rassurantes sur mes intentions, donnèrent bientôt libre



Bulletin du Comité de l'Afrique Française.

Reproduction interdite.

J'ai constaté que les noms de «Kossina», de «Vouni» et autres indications de cartes, étaient parfaitement inconnus des indigènes de cette région, de même, du reste, que l'existence d'aucun cours d'eau important à l'ouest et au nord-ouest des villages où je prenais des renseignements. J'ai dépassé sensiblement dans l'Ouest, d'après ma latitude Nord : 7° 32' et ma longitude Est : 15° 31', le tracé en pointillé de la Vouni sur les cartes de Courtry. Cette «Vouni» serait sans doute la Oua placée sous ce nom par renseignements, et la Kossina, à moins d'être la Fafa, — ce qui n'est guère admissible, — ferait double emploi. Quoi qu'il en soit, il me paraît d'ores et déjà certain que la Oua n'est autre que le Bahr-Sara, branche principale du Chari, autrement dit le Chari lui-même. Vous comprenez combien délicate est cette question, et ce qu'elle peut contenir en germe de discussions géographiques. Il conviendra, dans tous les cas, de ne se prononcer qu'en pleine connaissance de cause.

cours à leur vif désir d'acquiescer un tant soi peu du précieux contenu de mes charges. Quelles luttes autour d'une cuiller de perles ! Tout le monde veut vendre, mais je ne puis tout acheter. Heureux pays, si loin encore des mercuriales, des lois de l'offre et de la demande, et des préférences pour tel ou tel paiement ! Je vous affirme qu'il existe au moins une région où le stock le plus démodé de bayakas ou de baptesrosses ne serait pas long à écouler,

Au village de Bongoji, d'après les renseignements recueillis, j'ai atteint en amont la limite des populations M'Bakas de la Oua. Cette considération m'a décidé à terminer en ce point la reconnaissance du cours de cette rivière. J'ai effectué, depuis le départ de Boyo, une marche en amont d'environ quatre-vingt-cinq kilomètres qui, joints à la quarantaine de kilomètres relevés en aval, peuvent donner une idée suffisante du cours de la Oua dans ces régions. Le point où nous avons franchi la Oua pour effectuer le retour est nette-

8. Premières réactions françaises.

Les réactions françaises sont diverses. Les uns (1) retranscrivent d'abord l'hypothèse WAUTERS sans commentaire. D'autres tels Ch. RABOT (2) remarquent fort justement (3) : "Des français consultés à ce sujet ne partagent pas l'opinion de M. WAUTERS sur l'origine du coude de l'Oubangui. En tout cas, la question ne saurait être résolue par une polémique mais par une exploration géologique. Si un lac a occupé la cuvette de l'Oubangui il a dû laisser des plages soulevées comme témoins de son ancien niveau".

9. Mission Chari-Sangha (4) - BERNARD - HUOT - 1900.

9.a. Première mission.

Aiguillonnée par le géographe belge, l'Administration française se devait de réagir en résolvant cet irritant problème. Le commissaire E. GENTIL envoya d'abord en mai 1900, l'administrateur BERNARD en reconnaissance. Parti du poste du Gribingui, l'actuel Kaga Bandoro, il marcha vers l'ouest avant d'atteindre le Oua sur le 7ème parallèle. Il est frappé par cette "grande rivière de deux cents mètres de largeur". L'ayant suivi, à la descente, jusqu'à Dévo près de l'actuel site de Batangafo, il constate son coude à angle droit vers le nord-ouest. Il s'arrête, n'ayant plus de doute : "Il me paraît d'ores et déjà certain que le Oua n'est autre que le Bahr Sara, branche principale du Chari, autrement dit le Chari lui-même".

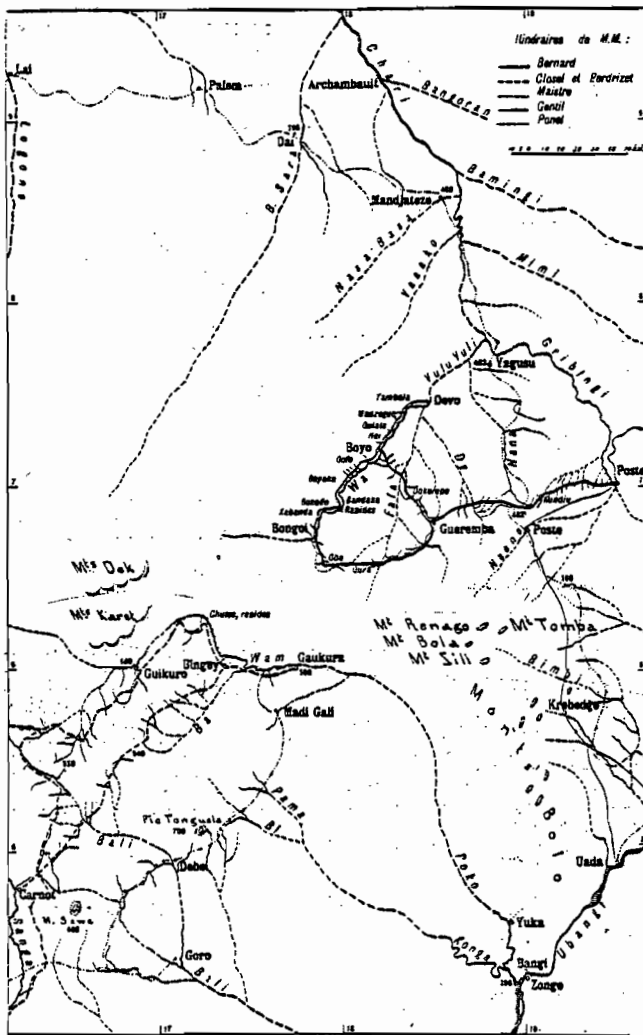
Faisant alors demi-tour, il remonte l'Ouham, sur une centaine de kilomètres, dans la direction sud-ouest jusqu'à Bongosi (5); point où l'Ouham semble provenir de l'ouest. Il importe de relever que sur le croquis accompagnant le compte-rendu de cette première mission (6), l'itinéraire PERDRIZET se trouve décalé vers le sud, aussi Gankoura, le point extrême atteint sur l'Ouham par PERDRIZET apparaît sur le sixième parallèle, au sud de Bongosi. Toutefois une annexe de dernière heure leur révèle qu'à la fin de 1900 une seconde mission HUOT-BERNARD a repris l'exploration et "reconnu jusqu'au point atteint par M. PERDRIZET, le cours moyen de la rivière Ouam qu'ils ont pu identifier de façon certaine avec le Bahr-Sara", avant de rejoindre Carnot.

Dans un premier temps (7), WAUTERS écrit : "loin d'ébranler notre confiance dans notre hypothèse Wam-Poko, la carte de M. BERNARD la fortifie...: son "Wa" n'est autre que le cours supérieur de la rivière... que M. MAISTRE appelle sur sa carte Vulu - Vuli" (8). Effectivement MAISTRE écrit (p. 122) : "MM. CLOZEL et BRIQUEZ ont été arrêtés par un gros affluent du Gribingui qu'il a été impossible de traverser", c'était à la fin de la saison des pluies !

La semaine suivante, il argumente (9) :

- Faut-il "revenir aux positions CLOZEL et y plier l'itinéraire PERDRIZET" ou l'inverse ? WAUTERS relève des distorsions entre les observations de ces deux explorateurs. Lui-même, s'appuyant sur les positions PERDRIZET, continue à relier le Wam à la Mpoko.

-
- (1) Un problème géographique : la question du Wam. p. 122-124 in Renseignements coloniaux n° 6. Bull. Com. Afr. franç. 1900.
 - (2) Le problème du Wam p. 404-405. La Géographie to. 1 - 1er semestre 1900.
 - (3) Comme l'admet WAUTERS : n° 21 - 27 mai 1900, p. 256-257. Le Mouv. Géogr.
 - (4) -La Géographie III, 1901, p. 197-202
-Revue col. 1901 p. 61-75.
-Bull. Com. Afr. franç. 1901 n° 2 (44-46) n° 4 (105-109).
 - (5) = Bongosi (6°40' - 17°50').
 - (6) La question de la Wame. Bull. Com. Afr. franç. n° 2 1901 p. 44-46.
 - (7) La question du Wam, Le Mouv. Géogr. n° 7, 17 fév. 1901, p. 82.
 - (8) Il s'agit de la Bassa, petit affluent du Gribingui (en 7°21' - 19°01')
 - (9) Le problème du Wam n° 8 - 24 fév. 1901. Le Mouv. Géogr. p. 85-91 avec 2 cartes.



N° 1. - Le Wam, d'après la carte de Perdritz, et le Wa, d'après celle de Bernard.

kilomètres dans l'ouest, de collines dont l'altitude tranche nettement avec celles observées par moi jusqu'à ce jour, depuis mon départ de Gribingi. Ces collines, appelées Kaga-Bakra, hautes de 150 mètres, constituent certainement une démarcation naturelle très importante.

Le gué où nous traversons la Oua est situé près de Kaga-Mourou. Selon les dires des indigènes, la Oua qui, depuis Boyo, a une direction généralement sud-ouest, coulerait dans l'ouest assez longtemps. Les peuplades habitant ses bords dans cette direction seraient les Bakras, les Bissis, les Bouendios, les Botagnas, les Bourous, les Sumbés, les Bantous, les Ouarsés, les Damagourous, les Bayas. Les Damagourous auraient des perles achetées à des blancs établis dans l'ouest.

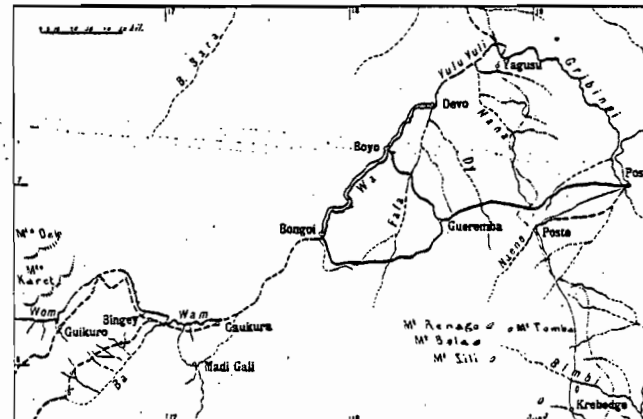
Après avoir passé la Oua, je me dirigeai vers Gribingi, en traversant un certain nombre de peuplades de langue banda, très intéressantes, isolées et coupées de nous pour les N° Gaos (Barcina,

deux premières. D'après la direction de la Ouom reportée par M. le chef d'exploration Perdritz, au sud du cours indiqué en pointillé sur la carte de Courty, l'hypothèse ci-dessus semble devoir se vérifier également de ce côté-là. Notre prochain itinéraire vers la Sanga nous fixera définitivement sur ce dernier point.

Comme on le voit, M. Bernard reprend pour son compte l'hypothèse Perdritz : le Wam-Bahr-Sara : « *Quoi qu'il en soit, dit-il, il me paraît d'ores et déjà certain que la Oua n'est autre que le Bahr-Sara, branche principale du Chari, autrement dit le Chari lui-même.* »

C'est, nous semble-t-il, aller bien vite en besogne et faire bon marché, en tout cas, des renseignements des explorateurs français antérieurs, qui tous placent les sources du Chari à l'est et non à l'ouest. Il ne faut, du reste, pas perdre de vue qu'entre le point où MM. Bernard et Huot ont abandonné, en aval, la reconnaissance du Wa et le confluent du Bahr-Sara, il y a 230 kilomètres environ, en ligne droite. Mais il se présente bien d'autres objections très sérieuses, comme on va le voir.

La lettre de M. Bernard est accompagnée d'un croquis reliant l'itinéraire nouveau à celui de M. Perdritz. Nous nous en servons pour compléter la carte ci-contre (n° 1), en respectant ses positions astronomiques : seulement, nous continuons à relier provisoirement le Wam de Gaukura au Poko, tandis que M. Bernard relie Gaukura à Bon-



N° 2. - Le Wam, d'après la carte de Clozel; le Wa, d'après celle de Bernard, et le Vulu-Vulu, d'après celle de Maistre.

Mangas, Joosna, Bourous, Badas, situées entre Oua et Fafa et sur quelques affluents de la rive droite de la Fafa, dont un des plus importants, est le Bowi. Les bords de la Fafa sont extrêmement pittoresques et constituent un merveilleux terrain de chasse. Entre les Bourous et les Badas, nous avons dû nous frayer un chemin au milieu de la grande brousse, en suivant fréquemment des sentiers d'éléphants, animaux peu chassés et très nombreux dans cette région.

Je rejoins le trajet suivi par moi à l'aller au village Maudjia de Guéremba. De là, j'accélérai ma marche vers Gribingi, où je rentrai après trente jours d'absence et une marche totale de 370 kilomètres dont 360 en pays nouveau.

Au cours de cet itinéraire, j'ai relevé le plus exactement que j'ai pu les détails de la route, en notant le temps écoulé, les différences de niveau, le plus grand nombre possible de villages, ruisseaux, ondulations de terrain, etc. Le levé au 100,000^e, qui accompagne mon rapport au commissaire du gouvernement dans le Chari, peut permettre d'apprécier suffisamment les directions générales et donne des renseignements assez précis sur les lieux traversés pour qu'un second voyage sur le même parcours puisse en fixer définitivement le tracé.

Il s'agissait, avant tout, de reconnaître la Oua et de se renseigner le mieux possible sur l'importance et la direction de ce cours d'eau. De ce côté était évidemment tout l'intérêt de cette reconnaissance du meilleur chemin à adopter pour atteindre la Sanga. Quant à présent, il semble permis de voir dans le Bahr-Sara, la Oua et la Ouom, le même cours d'eau sous trois dénominations, surtout en ce qui concerne les deux premières. D'après la direction de la Ouom reportée par M. le chef d'exploration Perdritz, au sud du cours indiqué en pointillé sur la carte de Courty, l'hypothèse ci-dessus semble devoir se vérifier également de ce côté-là. Notre prochain itinéraire vers la Sanga nous fixera définitivement sur ce dernier point.

Comme on le voit, M. Bernard reprend pour son compte l'hypothèse Perdritz : le Wam-Bahr-Sara : « *Quoi qu'il en soit, dit-il, il me paraît d'ores et déjà certain que la Oua n'est autre que le Bahr-Sara, branche principale du Chari, autrement dit le Chari lui-même.* »

C'est, nous semble-t-il, aller bien vite en besogne et faire bon marché, en tout cas, des renseignements des explorateurs français antérieurs, qui tous placent les sources du Chari à l'est et non à l'ouest. Il ne faut, du reste, pas perdre de vue qu'entre le point où MM. Bernard et Huot ont abandonné, en aval, la reconnaissance du Wa et le confluent du Bahr-Sara, il y a 230 kilomètres environ, en ligne droite. Mais il se présente bien d'autres objections très sérieuses, comme on va le voir.

La lettre de M. Bernard est accompagnée d'un croquis reliant l'itinéraire nouveau à celui de M. Perdritz. Nous nous en servons pour compléter la carte ci-contre (n° 1), en respectant ses positions astronomiques : seulement, nous continuons à relier provisoirement le Wam de Gaukura au Poko, tandis que M. Bernard relie Gaukura à Bon-

goy, par une section de rivière représentée par un pointillé, courant droit vers le nord.

Il n'est pas douteux que lorsqu'on observe sur la carte le cours de la rivière Wam-Wa-Bahr-Sara tel que le dessinent les explorateurs français, on est amené à croire, tellement ce cours est biscornu, que le Wam de Clozel et de Perdritz et le Wa de Bernard et Huot sont bien deux rivières différentes.

Il n'en est rien cependant, à en croire un extrait sommaire d'une lettre de M. le Dr Huot, publié dans le dernier numéro de la *Géographie*, organe de la Société de géographie de Paris, extrait relatif à la seconde reconnaissance de MM. Bernard et Huot (1). Voici cet extrait :

Après avoir reconnu jusqu'au point atteint par M. Perdritz le cours moyen de la rivière Ouam, écrit le docteur Huot, nous avons pu l'identifier de façon certaine avec le Bahr-Sara (2). Nous avons, par un nouvel itinéraire au sud de celui de ce voyageur, traversé et entièrement relevé le très important massif montagneux qui constitue la ligne de partage des eaux entre le Tchad et le Congo (3), puis, nous rabattant sur la rivière Bali, que nous supposons n'être autre que la Likuala aux herbes (4), nous avons atteint Carnot, sur la haute Sangha.

Si nous comprenons bien, les deux voyageurs, dans leur seconde reconnaissance faite aux mois d'octobre et de novembre derniers, sont retournés de Gribingi au Wa, dont ils ont suivi en amont le cours moyen jusqu'au village de Gaukura, point extrême atteint par M. Perdritz. Le Wam de Clozel et de Perdritz et le Wa de Bernard et Huot ne seraient donc qu'un seul et même cours d'eau, tributaire du Chari.

Devant l'annonce d'une observation directe, il ne nous restait qu'à nous incliner, en dépit de l'invasibilité du croquis Bernard. Nous attendrions néanmoins, pour le faire définitivement, des renseignements moins vagues et la publication d'une carte nouvelle, plus décisive que celle de M. Bernard. Mais où nous ne comprenons plus cette thèse, où, en dépit de l'affirmation formelle de la lettre de M. le Dr Huot, nous continuons à faire les plus extrêmes réserves, c'est lorsque le voyageur écrit :

« *Après avoir reconnu le cours moyen de la rivière Wam, que nous avons pu identifier d'une façon certaine avec le Bahr-Sara, etc.* »

Que le Wam aille au Chari, nous avons été bien près de l'admettre à la suite de l'argumentation de M. le Dr Herr, rappelée au début de cet article. Nous n'avons modifié notre manière de voir qu'à la suite de l'abandon par les cartographes français, des chiffres d'observation de M. Clozel, remplacés par ceux de M. Perdritz. Or, il n'est pas douteux que, si l'identification du Wam et du Wa est réelle, il faudra revenir aux positions Clozel et y plier l'itinéraire Perdritz, c'est-à-dire faire le contraire de ce qui a été fait. En remontant de 10° vers le Nord et en obliquant d'un demi-degré vers l'Ouest, le cours supérieur du Wam — ainsi que nous l'avons fait dans notre petit croquis n° 2 — on reliera, sans devoir recourir à un tracé invraisemblable, le village de Gaukura à celui de Bongoy. Et, en rendant ainsi justice à M. Clozel, on sera sans doute très étonné de constater que non seulement ce voyageur a reconnu le premier le cours initial de la rivière, mais qu'on lui doit, en outre, la découverte de son cours inférieur et de son confluent.

Je n'explique. En 1892, M. Clozel faisait avec M. Maistre le voyage d'exploration qui le conduisit à la Bénue. Voici comment le chef de l'expédition s'exprime dans son journal à propos d'une découverte de son adjoint (5) :

MM. Clozel et Briques partent avec quinze Sénégalais; ils doivent, s'ils ne rencontrent pas d'obstacles, marcher toute la journée pour ticher de trouver un village...

MM. Clozel et Briques reviennent plus tôt que nous ne le pensions : à environ 6 kilomètres du camp, ils ont été arrêtés par un gros affluent du Gribingi, la Nana très probablement, qu'il a été impossible de traverser. A cet endroit la Nana paraissait

(1) Livraison de février, p. 132.
(2) Les explorateurs ne paraissent pas d'accord sur l'importance du Bahr-Sara. M. Maistre qui le traverse à Dai, à environ 30 kilomètres en amont de son confluent, dit que c'est une grande rivière, large de 400 mètres et à courant rapide (p. 133). M. Pons dit qu'il s'agit d'un bras de mer, à l'aspect d'une rivière, à son confluent, que 30 mètres de large sur 2 de profondeur et 100 de large sur 3 de profondeur aux eaux hautes. (*La Géographie*, 1900, p. 102.)

(3) On connaît l'existence de ce massif dont les altitudes de 600 à 840 mètres sont marquées sur la carte de Perdritz. Mais s'il y a ainsi, bordant au sud le bassin du Wam, un relief important, il y en a un second, bien autrement considérable qui borde le même bassin au nord : c'est celui des monts Karé. Le village de Gaukura, dont Clozel a observé, se trouve à 541 mètres d'altitude, et le voyageur dit que « leurs sommets aplatés émergent au-dessus des soulèvements bords à plus de 1,000 mètres », soit une altitude absolue de plus de 1,500 mètres. La chaîne qui limite au nord le Wam est donc d'une altitude presque double de celle qui le limite au sud.

(4) Nous ne comprenons guère ce rapport d'une hypothèse condamnée depuis l'exploration du capitaine Jobit.

(5) A travers l'Afrique centrale, du Congo au Niger, Paris, 1895, p. 122.

- L'itinéraire BERNARD s'étant arrêté à Dévo (cf Batangafo) c'est "aller bien vite en besogne" que d'identifier Ouham et Bahr-Sara sans les avoir reliés ! Escamotant le coude de l'Ouham vers le nord-ouest, signalé par BERNARD, WAUTERS prolonge l'Ouham vers le nord-est et le rattache au Gribingui !

-Enfin il relève les contradictions entre les explorateurs français sur l'importance du Bahr Sara. Selon MAISTRE (1), c'est une grande rivière large de 400 m et à courant rapide. Par contre "M. PRINS (2) dit qu'aux eaux basses, il est innavigable n'ayant à cette époque à son confluent que 30 mètres de large sur 2 m de profondeur et 100 de large sur 8 de profondeur aux eaux hautes".

9.b. Deuxième mission.

Le Docteur HUOT qui accompagnait cette fois BERNARD fit paraître un premier compte-rendu de leur mission en mars 1901. (3)

Pendant la première mission de BERNARD jusqu'à Dévo (Batangafo) au coude à angle droit vers le nord-ouest de la Oua, lui-même explorait la rive gauche du Gribingui à la recherche d'un autre exutoire possible de l'Ouham. Il confirme que les rivières Vassako ou Bangalélé, et Mandja-Tésé ou Nana Basa (= Grande Sido) ne sont que des modestes affluents ; "dès lors je crois pouvoir affirmer que la Oua... n'est autre que le Bahr Sara dont le cours est rejeté vers l'ouest".

Surtout remontant l'Ouham en amont de Bongosi, ils retrouvent bientôt les traces du passage de PERDRIZET et, à partir du confluent de la Ba ou Baba, se dirigent vers le sud-ouest et gagnent Carnot.

Rendant compte de cet article, WAUTERS (4) reconnaît : "Notre hypothèse Wam-Poko ne se vérifie donc pas", il est obligé d'admettre que l'Ouham s'écoule vers le nord-est, mais étant donné que l'on n'a pas suivi jusqu'au bout son cours aval, l'assimilation de l'Ouham au Bahr Sara reste une hypothèse. Pour lui "il faut convenir que l'hypothèse Wam-Sara est bien peu vraisemblable quoi qu'en dise M. HUOT. En effet pour relier la rivière, vue à Dévo par BERNARD, au Bahr Sara vu à Dai par MAISTRE, il faudrait imaginer un tracé bien bizarre qui au surplus ne laisserait aucune place aux trois bassins du Vulu-Vuli, du Vassako et du Nana-Basa qui quelques petits qu'ils soient, doivent néanmoins occuper un certain espace sur la carte".

La dernière phrase de WAUTERS explique, et on le comprend, les difficultés du géographe en chambre : "la carte de la région en dépit des renseignements nouveaux, restera d'une rédaction difficile aussi longtemps que nous ignorerons la valeur respective des levées des divers explorateurs. On relève en effet entre les positions qu'ils indiquent des écarts parfois énormes".

WAUTERS en donne quelques exemples :

- latitude Gankura (près Bossangoa) : 6°01' (PERDRIZET), 6°08' (HUOT) en fait 6°27' !
- latitude Carnot : 4°57' (CLOZEL - HERR), 4°08' (HUOT) en fait 4°57'.
- Position Guikora : 16°24' - 6°14'41" (CLOZEL - HERR) et 16°53' - 5°58' (PERDRIZET) soit une différence de 50 km en longitude et de 30 en latitude ! En réalité : 16°17' - 6°15' ; HERR se révèle encore une fois le meilleur observateur.

Le mois suivant paraît le rapport officiel de BERNARD et HUOT (5). Confirmant le rapport précédent, ils écrivent : "nous avons la certitude absolue d'avoir relié nos deux itinéraires et indiscutablement vérifié l'identification de la Ouâ-Bahr-Sara avec la Ouâm - PERDRIZET-CLOZEL".

- (1) p. 122 in A travers l'Afrique Centrale du Congo au Niger 1892-1893, Paris (1895) 301 p.
- (2) Vers le Tchad : une année de résidence auprès du sultan Baguirmi. La Géographie n° 3 - 15 mars 1900 - 177 à 192.
- (3) Mission Chari-Sangha. La Géographie. to. III (1er semestre 1901), p. 197 à 202.
- (4) Le problème du Wam n° 12 (24 mars 1901) p. 137 à 140.
- (5) Mission Chari-Sangha. Revue coloniale 1901 p. 61-75. Résumé in la mission Chari-Sangha. Bull. Com. Afr. franç. n° 4, avril 1901, p. 105-109.

Plus complets dans leurs descriptions (géographie, faune, flore, (1) ethnographie), ils précisent : "la Oua très encaissée, encombrée de rapides, souvent morcelée en plusieurs bras a un cours tourmenté, sinueux, qui suit cependant une direction générale SW-NE. "C'est une belle rivière de 150 mètres de largeur dont les eaux limpides et profondes coulent avec une vitesse moyenne de 5 km/h...

Cette fois WAUTERS paraît convaincu : il présente sans aucun commentaire des extraits de ce rapport (2).

10. Reconnaissances du Capitaine LÖFLER - 1901.

Lors de son itinéraire "De la Sanga au Chari et à la Bénoué (3) LÖFLER traversa "l'Ouahme" à Gouikora, comme CLOZEL. Il confirme "la présence de rochers qui, en maints endroits, arrêtent la circulation" et ajoute : "L'Ouahme Oua - Bahr Sara serait à mon avis la branche principale du Chari. Le point en effet où nous l'avons recoupé au retour sur Carnot (4) m'a fait reporter ses sources bien à l'ouest sur la frontière du Cameroun. Il s'ensuit que son développement peut rivaliser avec celui du Ba-Mingui et doit même vraisemblablement l'emporter sur lui... Il m'est impossible de rien conclure quant au débit de ces deux artères, mon opinion reste donc en partie subordonnée à leur comparaison".

C'est à la suite de cette reconnaissance que C. MAISTRE fit paraître son opuscule "La région du Bahr Sara" (5), ouvrant la controverse (6) avec G. BRUEL, partisan de la prédominance du Bamingui. LÖFLER poursuivit vers le Chari par la vallée de la Nana Barya, qu'il longea (faute d'eaux aux alentours) avant de s'égarer au nord dans la dépression marécageuse du Mandoul.

En 1905-1906, le lieutenant LANCRENON (7) relia par trois itinéraires différents Carnot à Lai. En plus des superbes chutes du Ngou, qui portent désormais son nom, il découvrit la Penndé (Pendé ou Logone oriental) mais n'apporta rien de neuf sur l'Ouham.

11. Mission LENFANT : découverte de la source et du cours de l'Ouham.

Parallèlement à la mission MOLL de délimitation frontalière, il fut décidé d'envoyer une mission militaro-scientifique pour débrouiller le réseau des grandes sources d'Afrique Centrale sous la direction du commandant LENFANT (8).

Ayant remonté la vallée de la Nana jusqu'à sa source et déterminé celle de l'Ouham au mont Lalenghé (9). Suivant son cours, il écrit peu après (p. 91) : "On pressent déjà à la voir déjà si forte à 60 km de sa source, que l'Ouham doit jouer un grand rôle dans le centre de l'Afrique. C'est pourquoi la Mission l'a suivie jusqu'à Fort-Archambault, reliant ainsi les fragments précédemment étudiés de cette route aquatique afin de juger de son importance et de pouvoir dire si cette belle rivière est oui ou non la branche maîtresse du Chari".

(1) Hélas, les échantillons d'herbier étaient très médiocres selon M. HUA : "Aperçus botaniques fournis par la mission Chari-Sangha". Bull. du Muséum (1901) 290-291.

(2) La mission Chari-Sanga. Le Mouv. Géogr. n° 20 - 19 mai 1901, p. 236-238.

(3) N° 6. Renseignements coloniaux du Com. Afr. franç. (août 1902), p. 121-128.

(4) A Bouala vers 6°18' - 15°26'

(5) (1902) Montpellier. Imprimerie du Midi, in 8, 37 p.

(6) Cf Ann. de Géogr. (1903) 93-95.

(7) -Exploration entre la Sangha et le Logone : La Géographie XVI, 1907, p. 424-426 + carte 1/4.600.000

- De la Sanga au Logone avec 1 carte 1/2.000.000. Rens. col. Bull. Afr. franç. 1908, p. 18-28.

(8) La découverte des grandes sources du centre de l'Afrique : Rivières de vie - rivières de mort. Nana - Ouam - Penndé. Paris-Hachette 1909, 287 p. + croquis 1/2.000.000. (Pour suivre l'itinéraire, il importe de se reporter aux cartes de l'AEF à 1/500.000 - PERIQUET - 1911).

(9) ou Yalinngué : 1120 m - 6°15'30" - 15°20'.

Le levé du cours supérieur de l'Ouham jusqu'à Gouikora où CLOZEL l'avait découvert est dû à deux adjoints de la mission LENFANT (cf. p. 126 à 130) : "BOUGON et DELACROIX longèrent la rive gauche de l'Ouham dont le cours torrentueux est semé d'écueils. La rivière est large, profonde, rapide et pendant longtemps il leur fut impossible de la traverser..."

(bientôt) le pays se fait montagneux et très accidenté. Ce sont des chaos de granites, d'énormes roches bouleversées. Un éperon s'avance et fait décrire un coude à la rivière vers le sud. C'est un des contreforts du mont Karé. Cette montagne dit à elle seule l'affaissement géologique, les ruptures, les bouleversements du massif montagneux".

Il s'agit là de l'escarpement de Boïna-Boyalé dominant le fossé de Bozoum. Traversant l'Ouham puis la Bolé, ils atteignent Kouigoré (6°13' - 16°18'), sans que curieusement LENFANT ne fasse le rapprochement avec la Gouikora où CLOZEL puis PERDRIZET avaient découvert l'Ouham. Dix ans après, l'oubli déjà !

Après avoir rejoint Baibokoum puis Lai, via les sources de la Nana Barya et la Pendé, ce sont les mêmes qui accompagneront le docteur KERANDEL à Fort Archambault pour y étudier "les débits respectifs de l'Ouham - Bahr Sara et du Gribingui" (sic !). Puis (p. 156) "avec une baleinière, ils remontaient l'Ouham-Bahr Sara dont ils relevaient le cours". Un autre adjoint, le capitaine PERIQUET reconnaissant "le confluent de l'Ouham et de la Barya" émet l'hypothèse (p. 156) "qu'à une époque assez récente, un lac, le Tchad peut-être s'étendait sur toute la région jusqu'aux abords du massif de Yadé".

Il ajoute "L'Ouham mesure 200 m de largeur entre berges et, fait intéressant, elle occupe tout son lit, à l'opposé du Logone qui serpente parmi ses bancs de sable. Sa vallée nettement convexe comme celle de la Barya, montre que là aussi l'érosion est terminée. Comme sur la basse Pendé un chapelet d'étangs borde la rivière."

Dans l'appendice hydrographique, LENFANT conclut ainsi (p. 272) "L'Ouham prend sa source au bord sud du plateau granitique vers 1200 mètres d'altitude, coulant vers le sud où l'ébranlement a été particulièrement intense, elle saute de gradins en gradins. Elle entre en plaine, après 400 km de course... et décrit une courbe imposante pour entrer dans le bassin du Tchad."

Le Docteur KERANDEL a comparé les cours de l'Ouham et du Chari ou Gribingui en amont de Fort Archambault, durant la saison sèche, à égale distance de leur confluence. Il a trouvé que l'Ouham en saison sèche est au moins deux fois plus important que le Chari et qu'il est en réalité, la branche maîtresse des rivières qui venant de ce côté se rendent au Tchad. Ainsi la grande rivière ou Chari qui passe à Fort Lamy grossie du Logone pour alimenter le lac Tchad aurait pour branche mère l'Ouham ou Bahr Sara et prendrait sa source au mont Lalenghé par environ 1200 mètres d'altitude".

Ainsi s'achève dans ses grandes lignes, l'exploration du bassin de l'Ouham-Bahr Sara tandis que sur l'autre rive du Chari, le dédale hydrographique de l'Aouk-Salamat n'est pas encore très bien perçu (1).

L'occupation du pays s'installe progressivement et sur ordre du Commissaire général GENTIL, G. BRUEL pourra dresser la première carte de reconnaissance de la région du Chari au 1/200.000 (2). C'est encore "une simple ébauche mais elle repose sur un canevas astronomique assez développé qui a servi à encadrer tous les itinéraires levés jusqu'en juillet 1904".

(1) Cf capitaine DUJOUR. Notes sur le Moyen-Chari : Reconnaissances et exploration du Bahi-Salamar et de l'Aouk. Revue coloniale VI (1906) 1 à 20.

(2)-Carte du Chari 1905-1906 19 feuilles 1/200.000 en 3 couleurs. Service Géographique du Ministère des colonies.

-Note sur la construction et la rédaction de la carte de reconnaissance de la région du Chari. Rev. Col. VIII n° 64 (juillet 1908) 385 à 403.

ANNEXE

Ainsi l'identification de l'Ouham au Bahr Sara a demandé sept ans, celle de l'Ouham au Chari du moins en tant que sa reconnaissance comme bras principal, n'est toujours pas réalisée près d'un siècle plus tard (1).

Plusieurs compléments peuvent être apportés à cette controverse :

1 - Le point de vue de F. FOUREAU.

Trois ans après avoir publié le compte-rendu de sa mission saharienne (2), F. FOUREAU fit paraître les énormes documents scientifiques (3). Il y traita (p. 303-305) du problème du Chari et écrit :

- p. 303 : Bahr-Sara :

"Au sujet de cette rivière, il se présente un problème des plus intéressants... Je suis du reste entièrement de l'avis (de MAISTRE) et j'estime que le Bahr Sara est la branche maîtresse du Chari bien que je ne sois passé... qu'au moment des plus basses eaux (d'une année exceptionnellement sèche selon M. GENTIL). Il a une largeur d'au moins 300 mètres.

Immédiatement en aval du confluent du Bamingui et du Gribingui, la rivière formée par leur réunion et qui n'est autre que le Chari actuel (4) avait une largeur entre 120 et 160 mètres (le 15 mai 1900)."

- p. 304 : "Si je passe au Gribingui, à son confluent, il mesure au maximum : 60 m de largeur, le Bamingui 80 ou 100 ; le volume d'eau du Gribingui m'a paru supérieur ou au moins égal à celui du Bamingui (5)"

"A hauteur du 7e parallèle, le Gribingui ne mesure plus qu'une vingtaine de mètres, alors que le Bahar-Sara sur le même parallèle en compte 200. De tout ce qui précède, il semble bien résulter que le Bahar-Sara doit être considéré comme la branche maîtresse du Chari."

- p. 305 : "Si l'on examine l'argument selon lequel le Chari constitue graphiquement la continuation (du Gribingui et du Bamingui)... cette raison ne me paraît suffisante pour faire admettre que le Bahar Sara n'est pas l'artère qui fournit au Chari son plus important volume d'eau... et donc pour prouver que le Bahar-Sara n'est pas le véritable Chari."

- Argument de la longueur du cours : "le Bahar Sara dépasse de plus de 100 km (6), le développement du cours le plus long des deux autres (Gribingui-Bamingui) et il se déroule dans des régions où les pluies sont beaucoup plus abondantes."

Dans les comptes-rendus bibliographiques de l'époque (7), ces propos ne manquèrent pas d'être relevés. Mais, en dépit de son autorité scientifique, F. FOUREAU n'était qu'un passant tandis qu'E. GENTIL devenait Commissaire Général de l'AEF !

- (1) Cf "Une erreur géographique à corriger : le cours amont du Chari n'est ni le Bamingui, ni l'Aouk mais l'Ouham - Bahr Sara". Y. BOULVERT (nov. 1982) 11 p. multigr.
- (2) Mission saharienne FOUREAU-LAMY. D'Alger au Congo par le Tchad, Paris, Masson 1902, 829 p. + carte 1/10.000.000e.
- (3) Documents scientifiques de la Mission saharienne. Mission FOUREAU-LAMY. Paris, Masson, 2 tomes, 1216 pages + atlas de cartes - (16 planches 1/400.000).
- (4) Selon E. GENTIL !
- (5) Pour vérifier la véracité de ces impressions, il faudrait disposer de jaugeages comparés de ces deux rivières juste en amont de leur confluent. Il n'en existe pas, toutefois selon la Monographie hydrologique du Chari (ORSTOM 1974), le module interannuel du Gribingui (à Crampel : 5680 km²) est de 29,8 m³/s. soit un module spécifique de 5,2 l/s.km², tandis que celui du Bamingui (à Bamingui : 4380 km²) est de 25,3 m³/s. soit 5,8 l/s.km².
- (6) En fait beaucoup plus : Ouham s.s. : 881 km - Aouk : 750 km - Gribingui : 418 km - Bamingui : 356 km - Bangoran : 355 km.
- (7) Cf H. BUSSON Ann. de Géogr. 1906 p. 72-77.

2 - Les positions d'A. CHEVALIER (1907), de LA VERGNE (1905), et de LENFANT (1907).

L'importante "Mission scientifique et économique Chari-Lac Tchad 1902-1904 dirigée par A. CHEVALIER" semble apparemment ne pas s'être préoccupée de la controverse, entre C. MAISTRE et G. BRUEL, au sujet du cours amont du Chari : Bamingui ou Ouham-Bahr Sara.

On relève pourtant sur la carte que le Chari ne prend son nom qu'après le confluent avec le Bahr Sara. D'ailleurs (p. 240) A. CHEVALIER (1) écrit : "le 18 mai j'ai passé à gué le Bamingui... Le 25 mai nous le traversons en aval de Fort-Archambault... Enfin, le 27 mai, nous passons le Chari, un peu au-dessous du confluent du Bahr Salamat... ". Son adjoint le Docteur DECORSE (2) est un peu plus explicite : (p. 141) "En cet endroit, le Bahr Sara est très large et je serais tenté de croire qu'il est bien réellement plus grand que le Chari", (p. 146) "Quoique la chose n'ait pas en elle-même beaucoup d'importance, je crois que MAISTRE avait raison de faire du Bahr Sara la branche initiale du Chari. Il a véritablement l'air plus considérable. Son lit bien marqué semble avoir un plus gros débit si on en juge par la profondeur des eaux qui y sont encore très abondantes malgré la saison sèche".

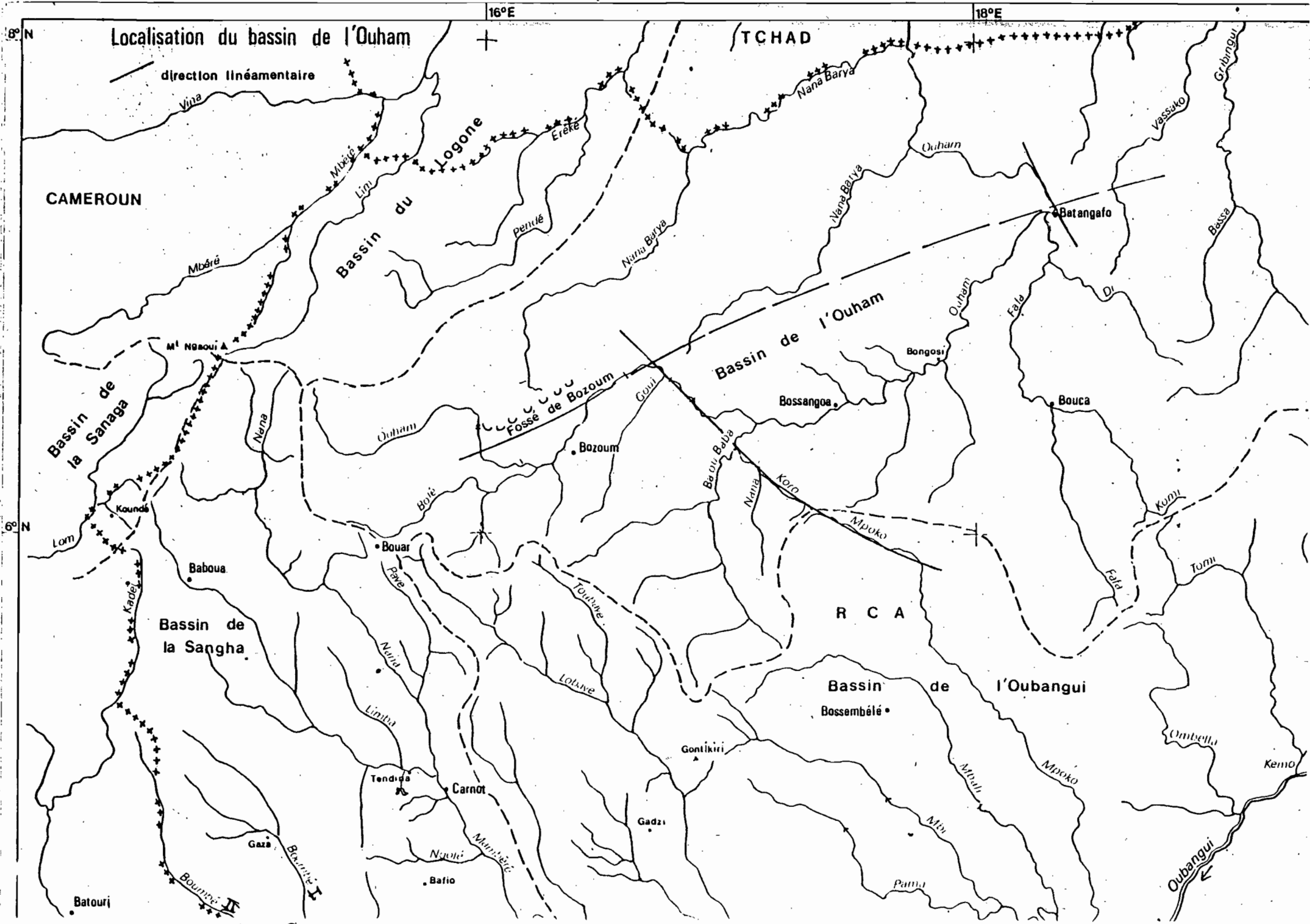
Il nous paraît qu'A. CHEVALIER, personnellement convaincu de la supériorité de l'Ouham sur le Bamingui, n'a pas voulu s'opposer à la thèse officielle confirmée par F. ROUGET (3). Par contre dans sa présentation d'ensemble du bassin (4), le lieutenant DE LA VERGNE DE TRESSAN garde une attitude réservée, faute de mesures suffisantes : "On a pu émettre l'hypothèse que le Bahr Sara - Wa est le vrai Chari supérieur. Pour régler d'une façon définitive cette question, il faudrait connaître l'importance relative du volume d'eau apporté par chacune de ces trois rivières".

A noter que deux ans avant la parution de son ouvrage, le commandant LENFANT écrivait dans une lettre à la Société de Géographie (5) : "Ce que M. ROUGET dans son beau livre sur le Congo, appelle le "problème du Bahr Sara" est en totalité étudié depuis sa source, où PERIQUET et moi sommes allés en personne jusqu'à son confluent avec le Chari. Cette rivière est bien la branche mère du Chari dont elle a plus de deux fois le débit". (6).

3 - Position d'AUDOIN (1914)

Selon le lieutenant de vaisseau AUDOIN (7) envoyé avec l'adjudant BONJOUR pour étudier le tracé de la "future" voie fermée entre l'Oubangui et le Chari : "le Bahr Sara est bien la branche maîtresse du Chari. Son débit d'étiage

- (1) Mission Chari-Lac Tchad. L'Afrique centrale française. Récit du voyage de la mission par A. CHEVALIER (1907). Paris, A. CHALLAMEL, 776 p. + VII pl. + cartes.
- (2) Du Congo au Lac Tchad. La brousse comme elle est. Les gens tels qu'ils sont. Mission Chari-Lac Tchad (1902-1904). Carnets de route du Docteur J. DECORSE (1906). Paris, Asselin et Houzeau, 347 p.
- (3) Cf p. 252. Le problème du Bahr Sara in : L'expansion coloniale au Congo français, Paris, Larose (Exposition coloniale, Marseille, 1906) 942 p. + 1 carte 1/5.000.000.
- (4) La région du Tchad. La revue coloniale (octobre 1905), Paris, A. Challamel édit. extr. in Le Mouv. Géogr. (17 déc. 1905) n° 51 - 641 à 646.
- (5) La Mission du Commandant LENFANT dans le Haut Logone. Bull. Com. Afr. franç. 1907 p. 446.
- (6) En 1923, dans la notice nécrologique du Général LENFANT (1865-1922), le rédacteur de la Société de Géographie rappellera (La Géographie XXXIX (1923) p. 610) : "cette mission (LENFANT) établit que l'Oughame - Bahr Sara est la branche mère du Chari".
- (7) Mission du lieutenant de vaisseau AUDOIN en AEF. La Géographie n° 2 à 6 (août à décembre 1914) p. 128-130.



Localisation du bassin de l'Ouharn

direction linéaire

16°E

18°E

TCHAD

CAMEROUN

Bassin du Logone

Bassin de l'Ouharn

Bassin de la Sanaga

Bassin de la Sangha

R C A

Bassin de l'Oubangui

8°N
6°N

Vina

Mbaré

Lin

Logone

Ereke

Perié

Nana Barya

Nana Barya

Ouharn

Vassako

Gribingui

Batangafo

Bassa

M' Ngaoui

Nana

Ouharn

Fosse de Bozoum

Bozoum

Bozoum

Bossangoa

Bongosi

Fala

Di

Bouca

Lom

Koundé

Baboua

Bouar

Faxe

Boyé

Bozoum

Ba ou Bada

Nana

Koro

Mpoko

Kumi

Fala

Tomi

Bassin de la Sangha

Kade

Nana

Limba

Lotoué

Lotoué

R C A

Bassin de l'Oubangui

Bossambélé

Ombella

Kemio

Gontikiri

Gadzi

Carnot

Tendida

Nyati

Batio

Mambé

Gaza

Bouane I

Batouri

Bouane II

Pama

Mouli

Mpoko

Oubangui

Oubangui

a été trouvé égal à trois fois celui du Chari... le chemin de fer doit être construit entre Bangui et le confluent Fafa-Bahr Sara en raison de la très grande supériorité du Bahr Sara sur le Gribingui".

CONCLUSIONS

Ainsi il aura fallu une quinzaine d'années pour établir le cours réel de l'Ouham. C'est que cette rivière à la direction longtemps ouest-est n'était pas un objectif prioritaire, contrairement aux axes d'exploration sud-nord vers le mythique Lac Tchad. De plus, son importance a été longtemps sous estimée ; il en eût été tout autrement si au lieu d'aboutir sur le Gribingui, la Mission MAISTRE avait débouché par la Fafa à Batangafo sur l'Ouham navigable.

Il fallut l'aiguillon des articles de WAUTERS pour qu'E. GENTIL se décide enfin à faire relier l'axe d'exploration du Gribingui à celui de la Sangha.

Deux conclusions s'imposent : les explorateurs doivent accueillir avec prudence les renseignements oraux non vérifiés (cas de CLOZEL). Enfin règle toujours valable : on n'est jamais assez précis dans ses descriptions. L'imprécision des relevés d'altitude et de localisation ainsi que la confusion (par MAISTRE notamment) de petits reliefs résiduels avec de hautes montagnes ont conduit HERR (1898), WAUTERS (1900) à imaginer l'existence d'un important massif central au nord de Bangui.

L'hypothèse de WAUTERS reliant l'Ouham à la Mpoko peut nous apparaître ridicule aujourd'hui ; elle ne l'était pas à partir des documents en sa possession.

Ces dernières années, l'apport des images satellites confirme nettement la prédominance de l'Ouham (qui ressort très clairement sur l'Assemblage Landsat réalisé avec le Canal 7) sur le Bamingui ou le Gribingui (difficiles à repérer). Surtout l'influence prédominante de la structure sur le tracé des cours d'eau a été révélée. Dans sa partie amont, le cours de l'Ouham est en grande partie conditionné par les linéaments N60-70°E du fossé de Bozoum. A Batangafo, son changement brutal de direction s'explique par une capture (1) suivant un linéament N 150°E. Surtout, on remarque qu'en aval de Bozoum, le coude brutal vers le sud - est suit une direction linéamentaire N120-130°E qui se prolonge en empruntant partiellement le cours de deux sous-affluents la Nana et le Koro mais aussi de la Mpoko supérieure. Il existe ainsi une certaine relation entre les vallées de l'Ouham et du Mpoko.

(1) Cf Notes géomorphologiques régionales. Y. BOULVERT 1982.

DECOUVERTE GEOGRAPHIQUE ET SCIENTIFIQUE DE L'OUEST DE LA CENTRAFRIQUE

3 - LA MYSTERIEUSE REGION DE L'INTERFLUVE SANGHA - OUBANGUI

LENTEURS DE L'EXPLORATION A LA FIN DU XIX^e SIECLE, DEBUT XX^e

LE PROBLEME : BALI-LOBAYE OU BALI-LIKOUALA-AUX-HERBES ?

Y. BOULVERT - MRP ORSTOM - SEPT. 1983

INTRODUCTION

L'interfluve séparant l'Oubangui de la Sangha est resté longtemps très mal connu. Ceci s'explique en premier lieu par les difficultés de pénétration au travers de la forêt dense humide qui s'étend sur toute la région jusqu'au nord du quatrième parallèle. Il faut surtout y voir les impératifs politiques de la course au lac Tchad qui se fit par la voie de la Sangha ou à partir du coude de l'Oubangui, à Bangui, sans se préoccuper des régions intermédiaires.

La dernière raison correspond au très faible encadrement du pays. Un article de 1911 paradoxalement intitulé : "Y a t-il trop de fonctionnaires en AEF ?" (1) permet de s'en rendre compte. Deux cartes y sont comparées : l'une montrant l'occupation de l'ensemble correspondant à l'Afrique Equatoriale Française : en 1900 (avec 208 agents !) et l'autre en 1910 (avec 512 agents !). En 1900, l'occupation de la Centrafrique se réduisait à quelques postes échelonnés le long des trois axes d'exploration : l'Oubangui, la Kémo-Gribingui et la Sangha. En 1910, ces trois axes s'étaient quelque peu élargis mais on distinguait ces "zones réellement occupées" des "circonscriptions nominales". Les secteurs intermédiaires restaient encore mal connus, vingt-cinq ans après l'arrivée des premiers Européens dans la région.

1. VANGELE sur la Lobaye - 1886.

Remontant l'Oubangui à la fin de 1886, le capitaine belge VANGELE ne réussit pas à franchir les rapides de Zongo (ou Bangui). Il s'en consola en explorant à la descente le cours inférieur du "Lobay" et de l'Ibanga, deux affluents de la rive droite (2). Il écrit simplement : "Le Lobay possède une eau un peu plus foncée que celle de l'Oubanghi, les rives sont boisées et s'élèvent parfois jusqu'à 30 pieds. La population y est disséminée ; à 40 milles en amont de l'embouchure, je fus arrêté par une chute de 1 m à 1 m25 de hauteur... A son confluent, il mesure 200 m de largeur, 4 m50 de profondeur et 0m 75 de vitesse à la seconde".

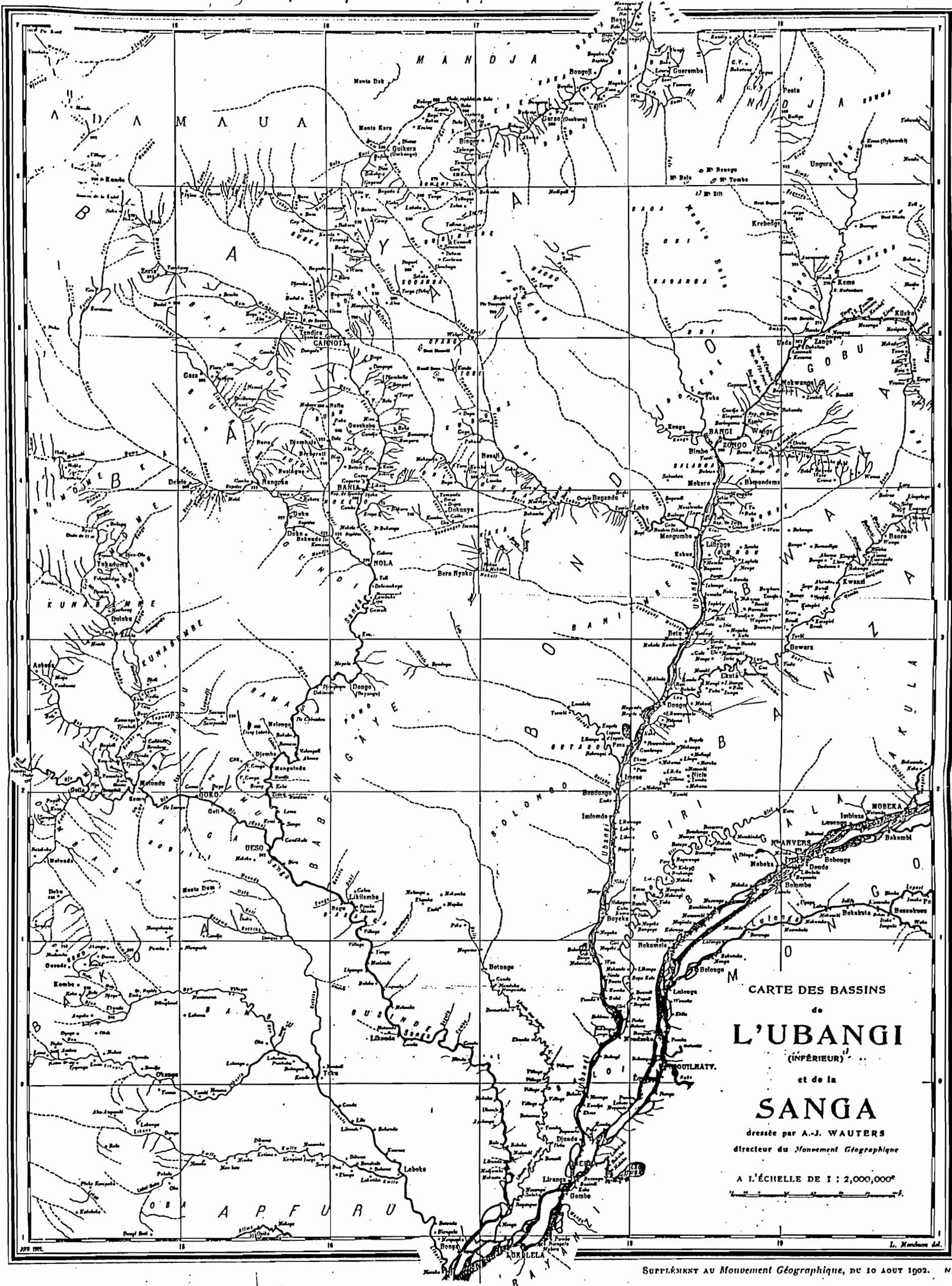
Les français mettront longtemps à réaliser l'importance relative d'une telle rivière; presque seul WAUTERS le géographe belge en conservera le souvenir.

2. Mission DYBOWSKI 1891-92 - MAISTRE 1892-93.

Fin 1891, à la recherche d'une voie de pénétration vers le nord, J. DYBOWSKI envoie son adjoint NEBOUT essayer de remonter la "M'Pokou" ou Mpoko,

(1) Bull. Com. Afr. franç. 1911, n° 5, p. 164-168.

(2) Cf p. 14 in L'exploration de l'Oubanghi - Doua - Koyou p. 5 - 36, t. XIII - 1889. Bull. Soc. belge Géogr. ou p. 40, n° 10 - 8 mai 1887, Le Mouv. Géogr.



CARTE DES BASSINS
 de
L'UBANGI
 (INFERIEUR)
 et de la
SANGA
 dressée par A.-J. WALTERS
 directeur du Mouvement Géographique
 A L'ÉCHELLE DE 1 : 2,000,000

débouchant près de Bangui. Il écrit (1) : "Les rapides qui barrent la rivière M'Pokou, son courant de foudre la rendent peu propre à la navigation, sa direction insuffisamment nord à mon sens, tout contribuait à me montrer cette voie comme ne pouvant être suivie pour atteindre le but proposé". C'est à partir du coude de l'Oubangui, près de Kouango, que l'expédition DYBOWSKI atteindra un des tributaires du Chari : le Koukourou, tandis qu'à la mi-92 son successeur MAISTRE réussira à relier le Gribingui par la voie de la Tomi.

3. La Mission PONEL, 1892.

MAISTRE ignorait qu'une autre mission française opérait à 200 km plus à l'ouest. Il est vrai que cette mission ne connut guère de publicité. Les uns l'attribuent à BRAZZA, d'autres à CLOZEL ou même à CHOLET (2) !

PONEL fut recruté par BRAZZA alors qu'il achevait son deuxième séjour si bien qu'il ne rentra qu'au bout de "cinq ans et huit mois aux postes les plus avancés du Congo français". Il venait, préparant la voie à la mission CRAMPEL, de reconnaître la vallée de l'Oubangui, en amont de Bangui. BRAZZA qui organisait alors la pénétration dans le bassin de la Sangha, l'envoya vers le nord-est dans une direction similaire à celle d'une razzia foubé (3) que lui avait certainement signalé MIZON lors de leur rencontre à Komassa le 4 avril 1892.

On y lit : Une colonne est partie de Gaza (cf Amada-Gaza), il y a quatre ans (4), allant au soleil levant. Elle a coupé le Mambéré, le Baéré (= Mbaere ou Gbali), le Bali que le chef de guerre de Gaza croit un affluent de la Sanga mais qui doit être la Likouala-aux-herbes, la Pama qui se jette dans le Bi (5), le Bi qui se jette dans le Rein (non identifié, cf Baba ?), le Rein qui se jette dans le Ou-hôme, (celui-ci) court au nord où il devient une grande rivière...

Ainsi BRAZZA envoya PONEL "déterminer le cours supérieur des affluents de l'Oubangui, en suivant à courte distance par le sud, la ligne de partage des eaux entre les bassins du Congo". L'article de PONEL ne comporte pas de carte d'itinéraire mais celui-ci a été reconstitué sur les cartes de HANSENS (1895) et COURTRY (1897).

Avec le texte de l'article, on arrive à identifier certains lieux de son passage notamment la rivière Poutouga (6), Ngoulembi (7) la source sous une pittoresque voûte de pierre, les sommets herbeux des vallonnements en coupole (8), la pyramide rocheuse de M'Bari (9).

La M'Baéré (ou Mbaéré) est franchie avec un pont de lianes avant de descendre "par une pente raide sur les sources de la rivière Panga" (10).

- (1) p. 194 in La route du Tchad. Du Loango au Chari. Paris, Firmin-Didot et Cie, 381 p., 136 dessins + 1 croquis à 1/1.000.000.
- (2) - Bull. Com. Afr. franç. n° 5 - Mai 1895, p. 133.
- Le Mouv. Géogr. n° 12 - 9 Juin 1895, p. 157-159.
- Bull. de la Soc. de Géogr., Paris 1896 - p. 188-211.
- (3) Cf p. 349 in : Résultats scientifiques du voyage de M. MIZON. Itinéraires de la source de la Bénoué au confluent des rivières Kadéi et Mambéré et essai d'une carte des régions voisines de l'itinéraire.
- (4) Cette razzia pourrait expliquer en partie l'effervescence du pays gbaya qui fut fatale à la Mission FOUREAU en 1891.
- (5) En fait le Mbi est un affluent de la Pama, puis de la Mpoko et donc un sous-affluent de l'Oubangui.
- (6) ou Koutouka près de Bayanga-Barka : 4°23' - 16°10'
- (7) Vers 4°27' - 16°18'.
- (8) On reconnaît les paysages des grès de Carnot qui n'ont pas été identifiés en tant que tels.
- (9) Butte de l'escarpement gréseux : 4°30' - 16°17'30".
- (10) Source de la Panha : 4°38' - 16°26'.

Longeant sa vallée, PONEL crut, à partir de renseignements fantaisistes reçus au village de Goro (1), être déjà parvenu à la Bali. C'était en fait la Topia.

En raison du mauvais accueil reçu, il repart vers l'W-NW, traversant les vallées secondaires des rivières Niama et Bo (2), puis la "délicieuse vallée de la Tempoya" (3). Dans l'ouest apparaît le haut massif en trapèze de la montagne Si-Oué (4).

Par la rivière Danou (5), il gagne "les sources du torrent de Bô (6), que l'on suit droit à l'est pour gagner la rivière Bali. Vers le bout de sa vallée, on aperçoit au nord-est un groupe important de trois sommets distincts, dominant les couches presque régulières des grands vallonnements qui les entourent".

(p. 197) "Après avoir traversé une seconde fois la Bali près du village de Galidno (14°48'E - 5°N)... nous partions deux jours plus tard à travers un pays montagneux aux pentes raides pour gagner les terrasses inférieures du pic de Tonguéla que nous avons aperçu trois jours auparavant". Même si PONEL évoque malencontreusement des "accidents de terrain de nature volcanique," on reconnaît sans conteste les trois buttes témoins cuirassées dominant le plateau gréseux à Gontikiri (792 m - 5°34' - 16°53'). On est donc sûr que PONEL a bien, pour la première fois en fait traversé la Bali : en 5°01'N - 16°46'E Greenwich (soit 14°26'E Paris).

C'est là qu'il entendit parler par renseignements de l'Ouham mais les ordres reçus lui interdisaient de pousser vers le nord et les musulmans. Il écrit lui-même : "en conséquence, je poussai dans l'est, pour y reconnaître les affluents nord de l'Oubangui, à travers des plateaux désolés, presque déserts... Au-delà le terrain s'abaisse, les collines aux courbes molles sont bossuées d'innombrables termitières... (7). Dans ce paysage désolé une ligne de grands arbres marque le cours de la rivière Bi (8), qui roule du nord au sud... Le lendemain nous gagnons la rivière Pama du bassin de l'Oubangui en traversant une région de plus en plus pauvre et déserte... Je décidai le retour. Nous avons atteint à mon estime la hauteur de 5°30' et relevé 257 km de terrain inexploré à l'est-nord-est de la Mambéré, ... et pu déterminer les lignes de partage entre la Mambéré, la Bâli, les rivières Bi et Pama. Enfin les renseignements que nous rapportions sur la rivière Bali permettent de l'identifier avec le cours supérieur de la Likouala-aux-herbes qui débouche dans la Sangha".

De même que PONEL n'a pas atteint l'Ouham, il a seulement entendu parler de la Pama. Celle-ci coule en effet à une vingtaine de kilomètres au sud et non à l'est de la Mbi et PONEL n'évoque pas de changement de direction. D'ailleurs dans une autre Note, il écrit (9) : "Cette reconnaissance poussée à 525 km N-NE jusqu'au 5°45'N (10) à la rivière Bi, revenait à Bania le 1er Juillet (1892)".

(1) Au niveau du camp Panha : 4°34' - 16°38'.

(2) = Yama et Bo : 4°40' et 4°43' vers 16°30'

(3) = Topia, franchie au niveau des chutes Lidingui : 4°49' - 16°35'.

(4) Cf Bélédelé : ensemble de monolithes gréseux : 4°54' - 16°27'.

(5) Franchie vers 4°53' - 16°36'.

(6) 4°45' - 16°40'.

(7) On reconnaît le passage du paysage multiconvexe sur grès de Carnot aux plateaux cuirassés sur socle du sud de Yaloké.

(8) Ou Mbi, atteinte vers 5°10' - 17°06'.

(9) p. 77 : Ann. de Géogr. 5 - 15 oct. 1895 p. 72-89 : La Haute Sangha.

(10) A noter que la Mbi a été rencontrée par PONEL vers 5°10' en fait ; quant à l'Ouham, il ne descend pas au sud de 6°25' dans cette région.

Il n'est ici plus question de la Pama. Il faut comprendre 525 km aller-retour, la Mbi se situant à 130 km à vol d'oiseau de la Mambéré.

Sur le premier croquis accompagnant cet itinéraire (1), "L'Ouham" est relié au Bahr Sara, la Pama à l'Ombela, le Bi à la Mpoko, le ruisseau du pic de Tonguéla à l'Ibenga et le Bali à la Likouala-aux-herbes. Par contre, sur la carte du Congo français à 1/1.500.000 de HANSENS (1895), la Pama est considérée comme le cours amont de la Mpoko, le Bi du Konga (affluent de la Mpoko), l'Ouahmé de la Nana. Ce schéma sera pratiquement repris sur la carte de COURTRY (1897).

Cette position est mise en doute par le célèbre géographe belge WAUTERS. Dans un article sur "les affluents français de l'Ubangui" (2) (où il confond d'ailleurs CLOZEL et PONEL) il se montre perspicace en écrivant : "Le Lobai (de VANGELE) est un cours d'eau dont le bassin doit être assez étendu vers le nord-ouest... D'après nos suppositions, le Baere, le Bali... seraient ses branches supérieures."

4. La Mission CLOZEL (1894).

C'est la mission CLOZEL (1894) (3) qui atteindra la première l'Ouham à partir de la Sanga, en traversant la Bali "non loin de ses sources". Croyant avoir trouvé une voie d'accès navigable vers le Tchad, il essaiera au retour de se relier aux itinéraires de PONEL. Cependant, faute de guides, il a du mal à en descendre la vallée.

Il se contente donc d'atteindre le village Daya (4) où il entend parler du passage de PONEL. Là "la Bali qui mesure 22 mètres de largeur et débarrassée des troncs d'arbres qui obstruent son cours supérieur serait navigable au moins pour les pirogues (5)... La vallée de la Bali demeure donc la voie d'accès naturelle pour qui veut passer du bassin du Congo dans celui du Tchad, il n'y aurait entre les points extrêmes de la navigabilité dans les deux rivières Wôm et Bali qu'une centaine de kilomètres à faire à pied".

Le malheureux CLOZEL s'enferme en relançant la polémique : "Avant de quitter cette rivière, je tiens à rectifier une erreur commise par M. WAUTERS..., le très savant géographe a fait, je ne sais pourquoi de la Bali, le cours supérieur de la Lobai, affluent de l'Oubanghi. A mon avis, la Bali est le cours supérieur de la Likouala-aux-herbes... Dans l'hypothèse de M. WAUTERS, la Bali devrait aux environs du quatrième parallèle nord se trouver beaucoup plus rapprochée de l'Oubanghi que de la Sangha" - Curieusement, elle s'y trouve à la même distance, 140 km, mais personne n'y était allé voir - "or nous savons par le voyage de M. PONEL, qui a traversé une première fois la Bali sous cette latitude (6), qu'elle coule à une centaine de kilomètres de la Mambéré-Sangha, que de plus elle continue à se diriger vers le sud-sud-est alors que pour rejoindre le Lobai, elle devrait faire pendant environ deux degrés au moins du plein est. Nous savons d'un autre côté par les indigènes de la région qu'il existe une rivière importante entre la Sangha et l'Oubanghi, que cette rivière porte dans la partie inférieure le nom de Likouala-aux-herbes. Quoi qu'il en soit, la vallée de la Bali demeure à mes yeux la voie d'accès naturelle pour qui veut passer du bassin du Congo dans celui du Tchad.-Seulement toute tentative de pénétration définitive devra être précédée d'une reconnaissance sérieuse de la Likouala et du cours inférieur de la Bali - qui sont encore presque totalement inconnus".

Cette dernière phrase rachète un peu CLOZEL qui nous apparaît, comme se contentant trop facilement de renseignements oraux et d'observations sommaires.

(1) Campagnes de BRAZZA. Bull. Com. Afr. franç. n° 5, mai 1895, p. 139.

(2) Le Mouv. Géogr. 9 juin 1895 - n° 12, p. 157-159.

(3) - De la Sanga à la Ouôm. Bull. Soc. Géog. de l'est p. 23 à 42 + 1 croquis à 1/8.000.000.

- De la Sanga à la Wôm. Reconnaissance dans le bassin du Tchad. Tour du Monde (1896), vol. LXXI - 1-36, 57 grav. 1 carte 1/1.250.000.

(4) Vers 5°30' - 16°05'.

(5) En fait juste en aval, la Bali est coupée de rapides (cf 5°31'30" - 16°07') et reste encombrée d'arbres, coulant en forêt dense.

(6) Rappelons que PONEL ne l'a traversée qu'à 5°N, la première fois vers 4°30' il avait, ayant été abusé, pris la Topia pour la Bali.

5. L'intérêt de WAUTERS pour la Sangha-Oubangui.

Dans un article intitulé "La rivière Sanga" (1), WAUTERS présente la première synthèse sur ce bassin en rappelant ses désaccords avec les géographes français sur la Likouala-aux-herbes dont la source "saurait difficilement être placée plus au nord que 3° à 3°30' de latitude" -elle se situe en fait vers 2°25' car la Lobay est un affluent important et "il faut lui trouver un bassin supérieur correspondant à son volume d'eau".

Les problèmes de l'interfluve Sangha-Oubangui continuent à passionner WAUTERS. Dans son journal, un voyageur belge remontant la Sanga (2) fait plusieurs remarques intéressantes. Ainsi avant d'arriver à Ouessou, il relève que les rives sont "garnies de bancs d'huîtres à découvert, d'amoncellements de mollusques (3)... On y trouve des caféiers sauvages en grand nombre... "Aux eaux basses, la Likouala-aux-herbes ne mesure au confluent que 25 mètres de largeur et son cours rempli d'herbes lui donne plutôt l'aspect d'un immense marais".

Si la Bali devait déboucher dans la Sangha, elle pourrait le faire par d'autres affluents : la Gokulé (cf Ndoki) vers 1°N, ou la Yombé (= Yobé) vers 3°N, "dont nous ignorons l'importance". "Il faut bien remarquer que les cours d'eau voisins et parallèles de l'Ubangi et de la Sanga laissent peu d'espace entre eux pour placer le bassin d'un long cours d'eau... (c'est pourquoi) nous avons rattaché le Bali au Lobay comme une supposition plus vraisemblable que celle des voyageurs français".

A cette époque non seulement les débits étaient mal estimés mais encore les périodes d'étiage ne l'étaient guère mieux. Selon C. BILLOUE (4) : "Les eaux de la Sanga montent en juillet et août pour décroître en septembre ; elles remontent en octobre et novembre pour redescendre pendant les autres mois..." Au contraire, pour THIERY, "la deuxième quinzaine d'août est l'époque des plus basses eaux" alors qu'en réalité l'étiage de la Sangha se situe entre mars et mai. A juste titre, un lecteur s'étonnera ainsi de la différence entre "le régime des eaux de l'Ubangi et de la Sanga". (5)

Un autre agent belge M. LEMAITRE (6) revient sur la question : "La Likouala-aux-herbes a des eaux très noires... celles du Bali sont jaunâtres.". Par renseignements auprès des indigènes, il existerait à trois jours de marche, à l'E.-N.E. de Bayanga, la source d'une rivière coulant vers le sud-est (cf Motaba ou Ibenga). En continuant trois jours encore, on rencontre une "grande rivière que les indigènes appellent Lu-Bali". La première syllabe pouvant n'être qu'un suffixe, LEMAITRE fait remarquer très justement la parenté de cette appellation avec la Bali de CLOZEL et la Lobay (Lo-Baï) de VANGELE.

En 1900, dans un autre article de synthèse sur "La Sanga" (7), WAUTERS écrit : "Les eaux de la Sanga commencent à monter au mois de septembre et elles atteignent leur niveau le plus élevé dans le courant de février".

6. Explorations avortées : le projet A. VOILLLOT - 1899.

Une histoire reste à écrire : celle des multiples explorations projetées puis avortées. Ainsi dans les Archives de l'ancien Ministère de la France d'Outre-Mer (8), on trouve un "projet de mission entre Oubangui et Sanga" présenté au Ministère des colonies en février 1899, par un médecin auxiliaire : A. VOILLLOT. Ayant montré qu'"il n'y a pas la moindre trace d'itinéraires dans tout le territoire entre la Sanga et l'Oubangui", il propose d'entreprendre une mission en trois

(1) Le Mouv. Géogr. n° 5 - 2 fév. 1896. p. 55-60 + carte 1/2.000.000.

(2) Voyage dans la Sanga. Le Mouv. Géogr. n° 6 - 7 fév. 1897, p. 64-66.

(3) Remarque à mettre en relation avec notre hypothèse sur les formations karstiques de la Sangha au nord de Pikounda (0°30'N).

(4) Cf Bull. Soc. Géogr. Com. Paris. ou le Mouv. Géogr. n° 12, 9 juin 1895. La Sanga p. 165-166.

(5) Le Mouv. Géogr. n° 9 - 28 fév. 1897. p. 101-102.

(6) Le Mouv. Géogr. n° 24 - 13 juin 1897, p. 277 à 279 : La rivière Sanga.

(7) Le Mouv. Géogr. n° 10 - 11 mars 1900 p. 121 à 124.

(8) S.O.M. Gabon III, 18.

parties :

- Reconnaissance de la Likouala-aux-herbes
- Au point terminus de la navigation, relier à l'Oubangui d'une part et à la Sanga de l'autre, l'itinéraire fluvial
- Déterminer le cours inférieur des rivières Bali, Baoui et M'Bayéré que l'on ne peut guère identifier avec les branches supérieures de la Likouala-aux-herbes.

Même si nous ne savons rien de ce qu'il est advenu de ce projet de mission, il montre au moins que le mystère de l'interfluve Sangha-Oubangui était à l'ordre du jour de cette fin de siècle.

7. Explorations françaises non diffusées : PERDRIZET (1896-1897).

Les rapports de l'administrateur PERDRIZET n'ayant jamais été publiés, il faut se reporter aux manuscrits (1) ou à la carte d'itinéraires présentée par C. GUY (2).

Allant de Bouar à Carnot, il découvrit la source de la Bali (3) mais aussi de la Beli (4) qui "grossie de la Dia (= Za ou Ja) forme la Baieré (= Mbaere ou Gbali) laquelle se jetterait dans la Sanga, selon les renseignements. C'est faux, cette rivière doit se jeter dans la Bali."

PERDRIZET joignit également Carnot à Bania puis Bayanga, recoupant notamment le Modengué (ou Bodingué, affluent de la Lobaye), le Mokabi (ou Ibenga) et le Mokala (5). Selon le commentaire de C. GUY (1899), ses observations "conformes du reste à celles de M. PONEL (6), établissent que les rivières Bali et Bayéré sont vraisemblablement les branches supérieures des rivières Lobaï et Ibenga, affluents de l'Oubangui et non pas, comme on l'avait longtemps supposé, de la Likouala-aux-herbes."

Sans insister sur ce point, le Docteur HERR, ancien adjoint de la mission CLOZEL, l'avait implicitement admis (7). Poursuivant la controverse, WAUTERS ne manque pas de le faire remarquer (8) : "En examinant le petit croquis dans lequel le Dr HERR résume graphiquement son opinion sur l'issue du Wom, nous constatons avec satisfaction qu'il adopte notre hypothèse concernant l'issue du Bali, que nous relierions à l'Ubangi par le Lobaï, contrairement à celle du chef de la mission qui en faisait le cours supérieur de la Likouala-aux-herbes". En 1900, (9) il ajouta moqueur, "il paraît que tout doute s'est dissipé quant à l'issue du Bali et que c'est "la géographie en chambre" qui obtient définitivement gain de cause... C'est notre thèse que le Gouvernement français a admise, lors de son partage du Congo français entre les divers concessionnaires en accordant le bassin du Bali-Lobaï à la "Société du caoutchouc et produits de la Lobay". S'appuyant sur les observations de PERDRIZET, WAUTERS en déduit que le bassin de l'Ibenga s'étend plus profondément vers l'ouest qu'on ne le pensait : il semble en résulter que "la Sanga ne reçoit aucun affluent important et que la ligne de faite occidentale de l'Ubangi serre de près sa rive gauche".

(1) Archives S.O.M. Gabon Congo III, 18.

(2) Note sur les explorations de M. PERDRIZET avec carte 1/1.500.000. Bull. Soc. Géogr. 1899, p. 412-413.

(3) Vers 5°56' - 15°38'.

(4) ou Gbali : 5°22' - 16°30'.

(5) Respectivement à Bera Njoko (3°18' - 16°57') et Lopi (2°56' - 16°42').

(6) C'est donc qu'il avait changé d'avis !

(7) La rivière Ouom - Comptes-rendus séances Soc. Géogr. Paris - 6 et 20 mai 1898, p. 241-244.

(8) Le Wom et le Bali. Le Mouv. Géogr. n° 28 - 10 juillet 1898, p. 351 à 353.

(9) Le Mouv. Géogr. n° 7 - 18 fév. 1900 - p. 85 à 88.

8. Exploration de la Likouala-aux-herbes (Capitaine JOBIT, 1900 et VASSEUR, 1902).

En mars 1900, le Capitaine JOBIT (1) marchant vers l'est à partir de la Sangha (vers 1°10'N) réussit, à travers la forêt marécageuse (2) à atteindre la Bailly (= Bali), affluent de la Likouala aux multiples méandres et peu profonde : "ce fait autorise à penser que la Likouala ne vient pas de fort loin et qu'à l'exemple de la Bailly elle prend naissance dans les marais situés, au plus, à une cinquantaine de kilomètres au nord".

Malgré tout, au début de 1901 encore, relatant l'itinéraire qui les a conduits du Fort Crampel à Carnot en vue de vérifier l'identification de l'Ouham au Bahr Sara avec BERNARD, le docteur HUOT écrit encore (3) : "le 27 novembre (1900) nous reconnaissons la Bali... aux eaux noirâtres... je déclare pour ma part adopter de préférence, l'hypothèse d'après laquelle cette Bali ne serait autre que la Likouala-aux-herbes dont les eaux près de son embouchure, ont la même coloration noirâtre très caractéristique".

WAUTERS a ce seul commentaire (4) : "Nous ne comprenons guère ce rappel d'une hypothèse condamnée depuis l'exploration du Capitaine JOBIT".

Cette exploration de la Likouala sera complétée en octobre 1902 par VASSEUR, agent de la Compagnie française du Congo. Il dut faire demi-tour après Epéna vers 1°25'N. Il écrit : "Quant à la Likouala-aux-herbes, je crois que sa source est encore assez loin de l'endroit où nous avons fait demi-tour car le courant est toujours très fort et avec une sonde de 3 mètres, je ne suis pas parvenu à trouver le fond... En novembre, le pays doit être complètement submergé".

9. Exploration de la Bali-Lobaye.

9.a. Exploration de la Bali (5) (janvier-février 1901).

En janvier 1901, A. FONDERE envoya deux agents : FREDON et CADENAT pour rejoindre la Bali, en marchant de Bania vers l'est, avant d'explorer cette rivière à la descente. Ils traversèrent d'abord la M'Baéré "bordée de rafias et de palmiers bambous, indices de rives marécageuses", puis la Bali à Bassari (6). "La rivière, large de 80 m, coule au milieu d'un chaos de roches granitiques... (elle) est obstruée de rapides sur tout son parcours." Au bout de 39 jours, "les voyageurs arrivaient à Loko sur la Lobaï, point extrême reconnu par VAN GELE. Le problème de la Bali était tranché" ; cette rivière n'est donc que le haut cours de la Lobaï". Dans cette lettre, A. FONDERE annonce également qu'il a envoyé des reconnaissances sur les rivières Likouala, Henga (= Ibenga) et Botaba (= Motaba). A noter que ces deux rivières longtemps confondues ont été différenciées à la même époque par M. HUYGHE, directeur de la Société du Baniembé (7).

Après avoir simplement transcrit cette lettre (8), WAUTERS ne peut s'empêcher de triompher : "Le problème du Bali - Vérification de l'hypothèse du Mouvement Géographique" (9), faite, rappelons-le dès 1895. Comme il le constate, quinze ans se seront écoulés entre la découverte de la Lobaye et la vérification de sa jonction avec la Bali !.

- (1) - Le cours inférieur de la Likouala-aux-herbes. La Géographie, 2ème semestre 1900, p. 343 à 350 avec carte au 1/750.000.
- WAUTERS annonce la mission par un entrefilet dès le 10 juin 1900 (cf p. 286-287 n° 23) avant de présenter un extrait du rapport, n° 47 - 25 nov. 1900, p. 565 à 568.
- (2) Il évoque "un chapelet d'étangs remplis d'une nappe de boue liquide profonde de 1 m en saison sèche et qui demeure stagnante sous le couvert de la forêt". cf modelé karstique de l'est de la Sangha ?
- (3) Mission Chari-Sangha. La Géographie t. III (1er semestre 1901) p. 197 à 202.
- (4) Le problème du Wam - Le Mouv. Géogr. n° 8 - 24 fév. 1901 p. 90.
- (5) Par A. FONDERE. La Géographie IV, 1901 p. 99-100.
- (6) Vers 4°10' - 17°14'.
- (7) Cf la Rivière Botaba "Le Mouv. Géogr. n° 34 (25 août 1901) 445
- (8) n° 33 (18 août 1901) 436-437.
- (9) n° 34 (25 août 1901) 439-440.

9.b. De Bangui à Carnot et de Carnot à Bangui
(30 sept. - 28 nov. 1901) (1).

Les nouvelles doivent mal circuler (2), DESSIRIER DE PAUWEL, qui est pourtant Administrateur, commandant la région de Bangui parle encore d'une région "totalement inconnue" entre l'Oubangui et la Sangha ; "personne ne l'a pénétrée". A l'aval "le Lobaye" s'annonce comme une rivière très importante d'un très grand débit d'eau". En amont des chutes de Zamia (= Loko), on arrive à Bagandou (3) par un sentier en forêt, très accidenté et traversé de plusieurs bancs de rochers qui occasionnent de nombreux rapides. "Plusieurs villages sont installés sur des rochers au milieu des rapides de la Lobaye. Ceux-ci cessent au confluent de la M'Baéré dont les rives très basses sont marécageuses sur une largeur de plus d'un kilomètre... ses eaux sont noires".

"En avançant sur Bogoto (4), le pays change d'aspect : la plaine herbeuse succède à la forêt, passe à une série de plateaux élevés... j'ai rencontré beaucoup de Babingos ou nains chasseurs (5)... Jusqu'au village de Bassari (6), la Lobay est coupée de nombreux rapides. Au-delà, la rivière conserve la direction N.O.... jusqu'au point où MM. HUOT et BERNARD l'ont traversée ; c'est donc bien à tort que ces messieurs l'ont rattachée à la Likouéla-aux-herbes. Cette question étant résolue, je décide de me diriger sur Carnot pour reconnaître les limites du bassin de la Sangha et de l'Oubangui.

"Sur ces plaines élevées, aucun ruisseau" (7). Plus loin descendant vers le sud, au retour de Carnot, il écrit de même, avant d'atteindre la Loukoïa (8) : "la traversée de la forêt est rendue très pénible par suite du manque d'eau" - Il est vrai que ce fait semble paradoxal à 400 km de l'équateur, sous un couvert de forêt dense humide - Poursuivant vers le sud il traverse le Bondengué (9) : "son lit obstrué d'herbes (cause probable de la coloration noirâtre des eaux), ses rives très marécageuses encombrées de palmiers et de lianes... retardent ma marche". Il atteint bientôt "la Mokabi qui n'est autre que l'Ibenga, ... elle commence à être navigable en cet endroit (10)" Au retour, suivant le sentier pygmée toujours marqué sur la carte IGN, "j'arrivai près du confluent de la M'Baéré et de la Lobay, rejoignant mon premier itinéraire et ne conservant plus de doutes sur le cours de la Bondengué et de la M'Baéré". Le bassin de la Lobaye était enfin circonscrit, après deux mois de marche en pleine forêt dense.

10. Précisions sur le positionnement astronomique : Réduction de l'interfluve

On pourrait également ajouter qu'en cette même année 1901, parut la note du lieutenant de vaisseau A.H. DYE (11). Comme le fit remarquer WAUTERS (12), les

- (1) - DESSIRIER DE PAUWEL. Bull. Soc. Géogr. Com. Paris XXIV 1902, p. 318 à 338.
- Rapport officiel : Revue coloniale n° 5 (mars-avril 1902) 531 à 550.
- Résumé in : Exploration du Lobay : Le Mouv. Géogr. n° 2 - 11 janvier 1903, p. 18-19.
- (2) Comme le remarque avec surprise WAUTERS n° 45 (10 nov. 1901), p. 581.
- (3) 3° 45' - 17° 50'.
- (4) Cf Ngoto : 4° 02' - 17° 20'.
- (5) Cf Babingas ou pygmées : Akas.
- (6) 4° 10' - 17° 14'.
- (7) Cf interfluves sableux dérivant des grès de Carnot.
- (8) Cf Loka, en aval des chutes : 3° 54' 30" - 16° 38'.
- (9) = Bodingué, à Camba Ouro (=Kambaoro) : 3° 39' 30" - 16° 47' 30".
- (10) Au confluent de la Libassé : 3° 18' 30" - 16° 57'.
- (11) Positions géographiques déterminées astronomiquement en Afrique Centrale au cours de la Mission MARCHAND. La Géogr. t. II, 1900, p. 297-320 + 419-448 avec 2 cartes et 1 fig.
- (12) - Le Mouv. Géogr. La carte du Congo, n° 8 (23 fév. 1902), p. 91-93
- Dans le bassin du Lac Tchad n° 22 (1er juin 1902) 259-261.
- Au Congo français - les bassins de l'Ubangi (inférieur) et de la Sanga d'après les dernières découvertes : n° 32 - 10 août 1902 p. 379-383
n° 33 - 17 août 1902 p. 391-393
n° 35 - 31 août 1902 p. 415-417.

LE MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

JOURNAL POPULAIRE DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

ILLUSTRÉ DE CARTES, PLANS ET GRAVURES

ABONNEMENTS

Belgique 12 francs par an.
 Union postale 15 — —

On s'abonne au siège du journal et dans
 tous les bureaux de poste.

JOURNAL PARAISSANT TOUTS LES DIMANCHES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

A.-J. WALTERS.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU CONGO.

BUREAUX

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
 13, rue Bréderode, à Bruxelles.

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : Congo.
 TÉLÉPHONE N° 564.

SOMMAIRE

Entre-Ubangi-et-Sanga. — La province nilotique de l'Uganda. —
 Les Italiens au Congo. — Ching-wan-lao. — Les grands mam-
 mifères fossiles dans le Yukon et l'Alaska. — Nouvelles et
 informations. — Congo français. — Chronique géographique. —
 Statistique. — Cartes et livres reçus.

L'ENTRE-UBANGI-ET-SANGA

(Avec une carte.)

La région si longtemps inexploree qui s'étend entre les deux grands cours d'eau parallèles l'Ubangi et la Sanga se dessine peu à peu sur la carte, grâce à l'activité des agents du Congo français qui ne se bornent pas à parcourir le pays, mais qui, leurs reconnaissances accomplies, s'empressent de publier les résultats de leurs investigations et de leurs découvertes, ce dont les géographes doivent leur être spécialement reconnaissants.

Nous avons déjà publié le compte rendu des voyages de MM. Clozel, Jobit, Fredon et Cadenat, Coupé, Larche et Carlozo. Nous avons mis en œuvre leurs itinéraires (*).

Une note nouvelle de M. Paul de Villelongue relative au cours de la Motaba, affluent de l'Ubangi, complète nos renseignements et, en la réimprimant dans nos colonnes d'après la dernière livraison de la *Revue coloniale* (mai-juin, 1904, n° 18), nous y joignons un nouveau croquis de la région, à l'échelle de 1 : 2,000,000, mis au courant de toutes ces découvertes. On remarquera, en comparant ce nouveau croquis avec les cartes antérieures, combien on avait raison de supposer que les cours des deux grandes rivières étaient moins éloignés l'un de l'autre qu'on le supposait. D'autre part, la longueur du cours de la Likuala-aux-Herbes se réduit, de plus en plus, à chaque reconnaissance nouvelle.

Depuis longtemps existaient, entre plusieurs concessionnaires du Congo français, du bassin de la basse Sanga et de l'Ubangi, des discussions au sujet de l'exploitation de l'ivoire et du caoutchouc sur le cours de la rivière Mokala, principalement dans la région comprise entre Lopi et Libakua. Les uns prétendaient que cette rivière se jetait dans la Sanga, soit près de Bomasa, soit en dessous d'Essa, d'autres qu'elle était un affluent de l'Ubangi, d'autres enfin qu'elle se terminait en formant un vaste marais entre ces deux fleuves.

M. Perdrizet, dans un voyage effectué, il y a quelques années, de Bayanga à Bera-Njoko et au delà, était passé par Lopi, mais n'avait pas reconnu la Mokala qui, à cet endroit, semblait plutôt à un marais qu'à un cours d'eau.

Chargé de tenter une reconnaissance de cette rivière, je partis de Bayanga, le 24 novembre 1902, emmenant avec moi toute Bangalala (indigènes de l'Ubangi) que j'avais à moi-même, pour me constituer une escorte et les employer au portage. Le voyage de Bayanga à Lopi, qui dure deux jours et demi, n'offre rien de très intéressant. C'est là que l'on voit très épaisses; nul autre chemin qu'un petit sentier se voit ouvert par des arbres abattus par des torçards. De temps à autre la route s'élève et l'on remarque à droite et à gauche des monticules qui s'étendent dans la direction du Sud-Ouest. Pendant vingt-quatre heures, on se battra pas une goutte d'eau. Nous arrivons enfin à

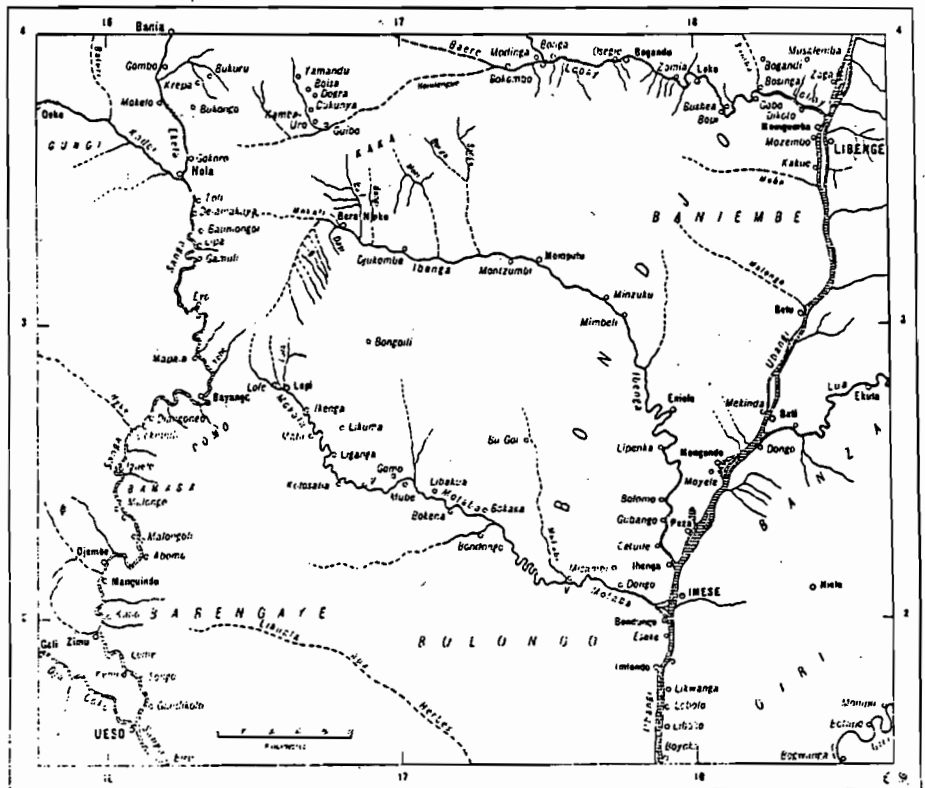
Lopi, où nous allons passer la nuit dans une factorerie de la Compagnie des produits de la Sanga surveillée par un traitant sénégalais. Pendant les quelques heures de jour qui me restent, je me procure deux pirogues, que je joindrai à celle que nous possédions, afin de pouvoir ramener tout mon personnel, ainsi que les vivres et le matériel dont je pourrai avoir besoin en cours de route. Pour parer à toute éventualité, je distribue à chacun de mes hommes un fusil Gras et quelques cartouches. Tout est prêt et nous allons nous coucher de bonne heure afin de pouvoir partir le lendemain à la pointe du jour.

Le 27 novembre, nous nous mettons en route par un temps superbe qui dure toute la matinée; malheureusement, dans l'après-midi, le ciel se couvre et nous recevons une forte tornade. Nous nous arrêtons sur une petite île de la rive droite où nous allons passer la nuit. Pendant cette journée, nous ne rencontrons aucun village et il n'y eut rien de particulier à signaler. Le lendemain, nous repartons de bonne heure et successivement nous dépassons les villages d'Ikanga, de Likuma et de Liganga. Les indigènes de ces villages me font bon accueil, me vendent des vivres et de l'ivoire et me fournissent même un payeur qui doit venir avec nous jusqu'à Libakua. La navigation est assez pénible, car on doit très souvent décharger les pirogues lorsqu'on rencontre des arbres couchés en travers de la rivière.

Le troisième jour, après une bonne nuit de repos, nous

sommes heureux de constater que la passe s'élargit et, petit à petit, la rivière se dessine très bien; le voyage devient alors assez agréable. Nous arrivons dans l'après-midi au village Gomo. Là, contrairement à ce qui s'est passé jusqu'ici, les indigènes s'enfuient dès qu'ils nous aperçoivent et tous nos efforts pour les retenir restent vains. Nous poursuivons, le lendemain, notre route, et, après avoir dépassé le village Mubi, nous atteignons le soir un des premiers villages de Libakua.

Libakua est, en effet, composé de plusieurs petits villages tous soumis au même chef. Celui-ci me reçoit du mieux qu'il peut, et me supplie d'installer, par la suite, une factorerie chez lui. J'y passe une journée pour permettre à mes hommes d'acheter des vivres et tâcher de me procurer des renseignements sur le cours de la Mokala. Les indigènes me paraissent assez bien disposés, mais tous me font des récits fantastiques sur cette rivière. Ils semblent vouloir m'empêcher de poursuivre mon voyage. Je n'attache aucune importance à ces légendes et c'est plein d'une nouvelle ardeur et bien réconfortés que nous repartons le lendemain. Dans la matinée, nous passons devant les ruines d'un ancien village dont j'ignore le nom. Nous descendons à terre, mais nous ne rencontrons plus aucune trace d'indigènes. Il n'y a plus que quelques débris de cases envahis par la brousse. Toute la journée se passe sans autre incident particulier, et, c'est avec surprise, que, le soir, nous arrivons au village de Bokaka. A notre arrivée, les indi-



* *Mouvement géographique*, 1903, col. 426 et 257. Voir aussi les articles de A.-J. Walters: *Mouvement géographique*, 1901, col. 439; 1902, col. 391 et 415.

nouvelles positions astronomiques révèlent les erreurs précédentes des longitudes relevées notamment par LE MARINEL (+14'), E. GENTIL (+ 24').. C'est ainsi que l'interfluve Sangha-Oubangui se trouve réduit d'environ 1/3 degré soit une quarantaine de kilomètres ("le cours de l'Ubangi est reporté d'environ 17' vers l'ouest, celui de la Sangha s'est déplacé vers l'est d'environ 14'". "Dès lors les rivières Bali-Lobay et Ibenga voient leurs cours réduits et prennent sur la carte un tracé plus rationnel".

11. Quelques explorations complémentaires.

11.a. L'exploration du bassin de la Poko (1).

La carte du bassin de la M'Poko établie par WAUTERS à partir des itinéraires d'agents de la société "la M'Poko" révèle encore une grande confusion. Certes elle présente une rivière venant du nord et recevant sur sa droite trois affluents : la Bali (ou Mbali), la Bi (ou Mbi) et la Pama. En voulant rattacher leurs cours aux sources signalées par PONEL en 1892, WAUTERS répète les confusions Pama-Bali-Mpoko.

11.b. Reconnaissances faites dans la région de Bangui. (du 6 juin au 25 août 1902)(2).

COUPE, garde principal de la milice, accompagna l'administrateur de Bangui lors d'une opération de police dans l'Ibenga et la Motaba dont il releva le cours : "Contrairement à ce que l'on supposait (version donnée par plusieurs agents de la Compagnie des Produits de la Sangha) la Mokala ne se jette point dans la Likouala-aux-herbes, elle se jette dans l'Oubangui à 15 km en aval de l'embouchure de l'Ibenga" (3).

COUPE remarque : "le lit de ces rivières est le même : fond herbeux là où elles alimentent les marais ; fond de sable là où leur cours est bien dessiné ; l'eau est d'une limpidité et d'une fraîcheur remarquables" (4). Entre les deux rivières : "à part quelques petites collines où se réfugient les Mabingas (chasseurs nomades (5)) le terrain est marécageux et par conséquent inhabitable". il évoque "une marche fort pénible à travers une forêt impénétrable et sillonnée de cours d'eau, formant marais".

11.c. De la Sangha à l'Oubangui par Bayanga, Lopi, la rivière Mokala et Imessé. Itinéraire suivi par M. Paul de VILLELONGUE en novembre et décembre 1902 (6).

Ainsi, en cette même année 1902, un autre explorateur "découvre" la Motaba en la descendant en pirogue après avoir relié à pied Bayanga à Lopi à travers "une brousse épaisse" la forêt dense où "on ne rencontre pas une goutte d'eau". Le paysage est quelque peu précisé ; (7) la forêt cesse tout à coup pour faire place à de grandes herbes ; c'est le marais à perte de vue.. Ni village, ni terre ferme, partout de l'eau ou de la vase". Plus loin "les herbes cessent en partie et sont remplacées par des palmiers". Le lendemain "le marais cesse". Pour VILLELONGUE, la Mokala ou Motaba est "très navigable pour les pirogues... Il n'y a ni chute, ni rapides ; le fond est couvert d'herbes". C'est "entre la Sangha et l'Oubangui une nouvelle voie de communication qui pourrait être très utile - au point de vue commercial... et en cas de conflit"!

(1) Le Mouv. Géogr. n° 43 (26 oct. 1902) p. 517-518.

(2)-COUPE. Revue coloniale (janv. fév. 1903) p. 402-406 + croquis 1/3.000.000.
-Extraits in : Le Mouv. Géogr. n° 21 (24 mai 1903) p. 256-257 : Exploration des affluents de l'Ubangi : les rivières Ibenga et Botapo (cf Motaba).

(3) Le Pasteur GRENFELL l'avait signalé vingt ans plus tôt !

(4) Autour de Lopi (2°55' - 16°40'). Cf substrat sableux dérivant des grès de Carnot.

(5) Lire : Babingas ou pygmées.

(6) Revue coloniale n° 18 (mai-juin 1904) p. 637 à 641 + croquis 1/3.000.000

(7) Vers 2°55' - 17°40'.

11.d. Reconnaissance de la Motaba par le Lieutenant BRAUN (1).

A la demande de l'Administrateur H. BOBICHON, la Motaba fut "explorée" une troisième fois par le lieutenant BRAUN qui put remonter en pirogues dix kilomètres en amont de Lopi (2), avant de franchir le plateau séparant les bassins de la Sangha et de l'Oubangui. BRAUN écrit : "De pente très douce sur chaque versant... aucun cours d'eau ne le sillonne... De nature sablonneuse, son sous-sol est formé d'une vaste nappé d'eau qui se déverse sur les flancs en nombreux ruisseaux. Il est donc évident que la Motaba et la Sanga ne peuvent avoir de communication".

L'accumulation de ces petites explorations permet à WAUTERS de présenter une nouvelle carte de "L'Entre-Ubangi et Sanga" (3).

11.e. La Mission H. BOBICHON (juin 1903-mars 1904).

En 1906 seulement, un article de P. BOURDARIE (4) révèle que la mission du lieutenant BRAUN se rattachait à une mission de plus vaste envergure, dirigée par l'Administrateur H. BOBICHON. Son but était certes : "Reconnaissance géographique des territoires parcourus avec établissement d'itinéraires reportés sur une carte d'ensemble au 1/200.000", mais aussi, sinon surtout : "Etude et recensement des populations, organisation et perception de l'impôt." Cette mission continua donc l'exploration de la Motaba, de la Likouala-aux-herbes ainsi que la région marécageuse à l'ouest de Desbordesville, l'actuel Impfondo.

11.f. La rivière Ngoindé - E. MALLET 1909.

En 1909, on pouvait encore annoncer l'exploration de rivières nouvelles. Ainsi E. MALLET (5), à la suite de renseignements obtenus d'un chasseur G. LEPAGE, explora une rivière dont "aucune carte du Congo français ne mentionne l'existence" (6). Son cours est excessivement sinueux, son courant extrêmement rapide, ses eaux "d'une belle limpidité" (avec) très peu de débris organiques". Un premier rapide put être franchi mais l'expédition fut finalement arrêtée par "un banc de roches".

11.g. Monographie de BRUEL, 1909.

En 1909, BRUEL fit paraître un article sur la région : "Les basses vallées de l'Oubangui et de la Sanga" (7). Il y divise l'interfluve Sangha-Oubangui en trois zones :

- Une zone assez montagneuse de 4 vers 6°N (8),
- Un vaste plateau sans eau entre 2 et 4°N (dont la base est formée de "grès quartzeux tendres qui en se délitant... fournissent de beaux sables blancs").
- Au sud, une vaste plaine : fond de l'ancienne mer intérieure.

Présentant les divers cours d'eau, il explique leurs fréquentes eaux noires par "la grande quantité de matières organiques qu'elles contiennent en dissolution". Il signale "en amont du rapide de Zinga, une rivière nouvellement découverte la Lessé".

BRUEL relève le "caractère tout spécial" de la Ndoki et constate : "Nos connaissances sur la basse Sanga n'ont guère progressé depuis l'exploration de

- (1) Le Mouv. Géogr. 3 avril 1904, n° 4, p. 164-165. Extrait de la Dépêche coloniale.
- (2) Soit 3°N - 16°39'E.
- (3) Le Mouv. Géogr. n° 29 (17 juillet 1904), p. 337-340 + croquis 1/2.000.000.
- (4) Au Congo français. Organisation et perception de l'impôt. La mission H. BOBICHON. Bull. Com. Afr. franç. n° 2 (fév. 1906), 50 à 57 avec carte de la mission d'inspection du Haut Congo à 1/2.000.000.
- (5) - Une exploration de la rivière Ngoindé. Bull. Soc. de Géogr. de Marseille (1909) t. XXXIII, p. 376, 1 carte.
- La rivière Ngoindé, affluent de la rive droite du Congo français. Le Mouv. Géogr. n° 31, 31 juillet 1910, p. 381-383, (extrait).
- (6) Son confluent se situe à 2°20'S et 13°50'E (en fait 16°20'E Greenwich).
- (7) La géographie XIX (15 mai 1909) 353 à 366. extrait in : Le Cours de l'Ubangi - Le Mouv. Géogr. n° 26 (27 juin 1909) 304 à 306.
- (8) Il signale des bancs de phyllades (cf schistes ardoisiers) sur les bords de la Yobbé (= Yobé au nord de Bayanga).

CHOLET et les levers faits par HUSSON... Les vapeurs suivent toujours la même route... Nous n'avons jamais cherché à explorer méthodiquement (cette) série de canaux permanents ou temporaires" de la région Sangha-Oubangui.

11.h. Mission ROUSSILHE, 1912.

Avant la grande guerre, le dernier travail scientifique sur la région sera celui de la Mission hydrographique Congo-Oubangui-Sanga ou Mission ROUSSILHE. Celui-ci désirait suspendre la publication de ses travaux en raison de la cession au Kamerun allemand des bassins : Sangha-Lobaye (1). En fait, le rapport d'ensemble fut publié en 1913 (2). A noter qu'avant 1912, l'emplacement du seuil rocheux de Zinga sur l'Oubangui ne figurait sur aucune carte (3).

11.i. Mission PERIQUET de délimitation frontalière.

L'Allemagne ayant obtenu fin 1911, la cession des bassins de la Sangha et l'accès à l'Oubangui par la Lobaye, il restait à préciser la nouvelle délimitation. Le cours de la Lobaye devenait frontalier depuis le confluent de la Bodengué, tandis qu'au nord, la frontière joignait Zinga à la Pama. Aussi la mission PERIQUET de délimitation opéra autour de Mongoumba et de Bagandou. Ce fut également l'occasion d'explorer les bassins Mbi-Pama restés très mal connus. Comme l'écrit PERIQUET (4) "Il n'a pas été trouvé de noeud orographique d'altitude élevée et le sol rocheux est toujours constitué par des masses granitiques affleurant au milieu des tables de latérite... Le capitaine CREPET a fait outre son travail géographique, d'intéressantes études sur la faune et la flore". C'étaient - il faut le souligner - les premières depuis l'arrivée en 1886 de VANGELE dans la région !

(1) Cf la Géographie XXV n° 2 (15 fév. 1912) 99-102.

Extrait in Le Mouv. Géogr. n° 10 (10 mars 1912), p. 180-181.

(2) Mission hydrographique Congo-Oubangui-Sanga 1910-1911. Larose Edit. Tome 1, 464 p. Tome 2, 318 p. Ext. Le Mouv. Géogr. n°37 (14 sept. 1913) 448.

(3) La passe de Zinga (Ubangi). Le Mouv. Géogr. n° 39 (29 sept. 1912) 533-534.

(4) Mission de délimitation AEF. Cameroun. La Géographie XXVII 15 juin 1913., p. 495.

CONCLUSIONS

Ainsi la période de l'exploitation remplaçait celle de l'exploration. Pourtant, en cette décennie mille neuf cent quatre vingt, cette région du Nord-Congo garde toujours ses mystères, protégée comme elle l'est par une couverture forestière continue et surtout par l'extension de ses marécages et de ses alluvions que l'on a exagérément étendues d'ailleurs.

Il semble bien que l'on y rencontre deux bassins karstiques. Au nord-ouest celui de la Loubagni avec ses orientations structurales N 25°E (liées au calcaire de Mondjimbo-Bettou : 3°10' - 18°40' ?) ou celui de la Ndoki-Ngouma avec sa myriade de petites mares circulaires alignées de Pikounda vers Lidjonbo (1).

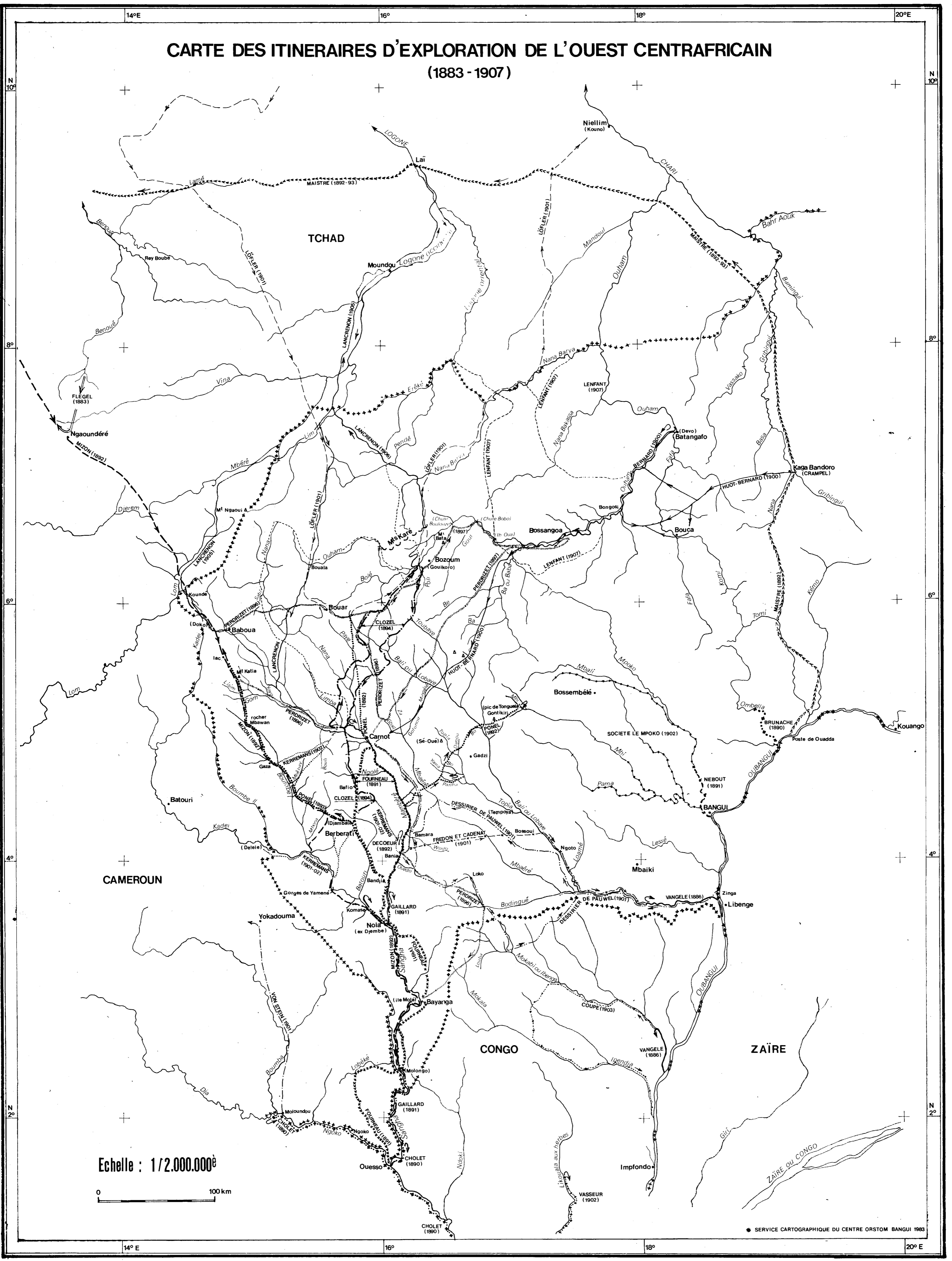
De même depuis que, dans une lettre du 12 janvier 1904 à la Société de Géographie Commerciale de Bordeaux (2), le Révérend Père TRILLES annonça la découverte d'un animal inconnu dans le nord-Congo, de temps en temps surgit dans la presse (européenne et même américaine) l'annonce de la découverte d'un animal, "monstre préhistorique", le Mokélé-Mbembé dans les forêts marécageuses du nord Congo, notamment dans le mystérieux lac Tellé (3). Sa remarquable forme ovoïde surprend toujours et son origine n'a toujours pas été clairement expliquée. L'exploitation de la couverture forestière débute à peine, faute de voies de communication, celle du sous-sol reste à faire.

(1) De 0°30' - 16°35' à 2°30' - 16°10'.

(2) Le Mouv. Géogr. n° 11 (13 mars 1904) 130.

(3) J. GRANDIN, Hydrologue ORSTOM qui y parvint fin 1976, a réuni un dossier sur ce sujet. En dehors de reportages des journaux : ACTUEL, LE POINT... citons simplement : The search for evidence of Mokélé-Mbembé in the People's Republic of the Congo. Roy R. MACKAL and al. Cryptozoology, 1, 1982, 62-72.

CARTE DES ITINERAIRES D'EXPLORATION DE L'OUEST CENTRAFRICAIN (1883 - 1907)



Echelle : 1/2.000.000^e

